

L'Université d'Avignon et du pays de
Vaucluse présente

LE BRUIT DU MONDE

UEO Fictions Brèves

Année 2011 - 2012

Semestre 1

Tome 1

Écrire une nouvelle est par définition transposer la réalité en fiction brève.

C'est sur l'impulsion de différentes propositions d'écriture, toutes en lien avec des textes d'auteurs lus en ateliers - La littérature française et la littérature étrangère témoignent des "bruits du Monde " - que les nouvelles de ce recueil collectif ont été écrites.

Faits divers, actualités du Monde, chroniques du quotidien, micro-fictions, petits drames, portraits, sont au cœur des fictions ici rassemblées.

Je remercie tous les étudiants d'avoir été attentifs au vaste sujet qu'est l'écriture de fictions brèves et plus particulièrement la nouvelle, et d'avoir su en quelques semaines de découverte, écrire des textes prometteurs... dont ils ont été les premiers étonnés.

Patricia Geffroy

Association Papyrus
Écrire en atelier

«**J**'ai perdu l'envie d'écrire. C'est fini je n'écrirai plus jamais.
- Ne dites pas cela. On est tous passé par là. Vous allez y reprendre goût. Il faut attendre puis se remotiver. Allez ! Ne vous laissez pas abattre.

- Vous ne comprenez pas. J'ai beau me donner du mal à faire de bons textes, à me décarcasser pour trouver des sujets intéressants, quand je vois ce que les grands auteurs produisent, j'ai honte de mon travail. Tout ce que l'on écrit, non seulement ils l'ont déjà écrit dans leurs livres, mais en beaucoup mieux. Je ne peux pas rivaliser avec ces génies.

- Je pense que vous avez une mauvaise définition de l'écriture. Le but n'est pas de savoir qui produit les meilleurs textes, mais d'écrire tout simplement. Bien sûr des auteurs ont eu les mêmes idées que vous auparavant, et ont pu les retranscrire de belle façon. Mais cela fait partie de la règle du jeu. Mais vous verrez, à force d'écrire, vos textes et votre style deviendront plus originaux. Essayez toujours d'écrire quelque chose qui vous ressemble.

- Je veux bien, mais à quoi sert donc d'écrire, si l'on n'est pas lu par la suite ?

- À rien. À rien et à tout. L'art d'écrire pour soi peut être une expérience qui procure une sensation incomparable. Peu importe d'être lu ou reconnu. L'écriture permet notre épanouissement. Ne vous tourmentez plus ! Écrivez ! Vivez !

- Je vais essayer.»

«- Eh ! Vite il faut faire demi-tour, j'ai oublié Chipie à la maison.

- Tu m'ennuies avec ton escargot ! On ne va pas retourner à la maison maintenant.

- Si on n'y va pas elle va mourir de câlins, comme notre ancien hérisson Nerval.

- Tu devrais travailler dans un zoo ou une animalerie au lieu d'aller à l'école. Tu serais plus heureux !

- Non je n'aime que Chipie ! Les autres je les trouve tous moches et pas beaux.

- Tu te lasserai vite de Chipie et puis tu aimeras d'autres animaux après.

- Non, depuis que je l'ai prise au creux de mes mains, je l'ai aimé et je l'aimerai toujours.

- Malheureusement, ton amour pour Chipie est éphémère. Comme tous les amours. Bientôt tu comprendras.»

«- Tu en penses quoi toi de la mort ?

- La mort ? Comment ça ?

- Ben, tu penses vraiment que l'on peut mourir n'importe quand ? Par exemple maintenant, en regardant ce film ?

- Oui ça me semble être tout à fait possible. La mort prévient rarement. C'est ce qui en fait son originalité. «Où, quand, comment va t'elle se produire ?» demeure l'éternel mystère. Bien sûr on peut toujours lui donner un rendez-vous précipité si on le souhaite. En tout cas ce qui est certain, c'est que chacun la rencontrera un jour.

- Mais c'est horrible ! Comment peut-on rester là à attendre notre tour ? Tu n'as pas peur toi ?

- Je n'y pense pas. Réfléchir sur la mort ne mène à rien, excepté des débilités du genre : «La vie est courte, il faut en profiter» ou «À quoi bon vivre, si c'est pour mourir ?». Ces idiots là ne peuvent pas nous laisser tranquilles, il faut qu'ils nous fassent chier avec leur philosophie à la con. Des hommes aiment jouer avec la peur des gens. Les salauds. Le mieux est que chacun fasse son bout de chemin comme bon lui semble. Le plus important est d'avoir connu quelques moments agréables je crois.

- Et la vie après la mort, tu y crois ?

- À celles des lombrics, probablement ! Allez, monte un peu le son, c'est mon passage préféré.»

«- Voilà, je voulais te dire quelque chose depuis quelques temps Adeline. On se connaît très peu mais j'ai beaucoup de sentiments à ton égard. Quand je t'aperçois la paix m'envahit. Tu es si belle et je ne

6

peux m'empêcher de te fixer de longs moments. Ta chevelure blonde fantastique, tes petites fossettes quand tu souris, ton corps gracieux, et ces yeux magnifiques ! Ah ces yeux ! Quand ils me regardent j'ai des frissons par tant de beauté, et je baisse les miens. Je dois être fou de te dire tout ça.

- Non Romain, tu n'es pas fou. C'est très gentil. Tu es très beau aussi. Je crois même que je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vu.
- Je suis désolé d'avoir agi de la sorte. Je voudrais... Attends mais qu'est-ce que tu as dit ?
- Je t'aime ! Offres moi ce baiser que j'attends depuis longtemps !
- Ce n'est pas possible ?
- Comment ça ? Du fait que je t'aime ?
- Oui ! Tu ne me regardes jamais, tu m'évites, tu es bien trop belle pour moi, et tu n'as même pas accepté mon invitation sur facebook.
- Oh tu sais, les filles amoureuses ont parfois un comportement étrange avec l' élu de leur cœur. Pour ce qui est de facebook, je ne m'y connecte jamais. C'est du temps perdu. Je te jure que je suis sincère, fais moi confiance.
- Mais c'est une catastrophe, je ne m'attendais pas à une telle réponse.
- Je ne comprends rien.
- Je fais partie d'une catégorie de personnes qui ont été tellement tristes dans leur vie, qu'elles en sont arrivées à aimer le désespoir, pour pouvoir se morfondre, puis ensuite trouver un nouvel amour et ainsi recommencer. Tu aurais du me dire que tu n'étais pas intéressée et j'aurai retrouvé mon chagrin habituel. Tu as tout gâché.
- Je retire ce que j'ai dit, tu es bel et bien fou. Pourtant, bizarrement, je n'ai pas envie de te laisser comme ça. L'amour rend sûrement aveugle ! Pourquoi ne pas essayer de se mettre en couple ? Cela pourrait améliorer ta situation.
- Je n'ai jamais été en couple. Je n'ai même jamais embrassé. Maintenant j'en ai même peur. C'est drôle ce qu'une enfance solitaire peut entraîner.
- Je peux prendre soin de toi. Il ne faut pas rester pessimiste, tôt ou tard on rencontre quelqu'un qui nous accepte et nous aime. Il ne faut pas dire non à l'amour.
- Tu as peut-être raison. Dans ce cas je veux bien dire oui.»

«- Tu vas voter pour qui aux prochaines élections ?

- Je ne vote jamais.
- Tu rigoles là ?
- Pas du tout.
- Mais c'est scandaleux ! Pourquoi tu ne le fais pas ?
- Je suis pour l'abstention, elle gagne toutes les élections. Non plus sérieusement, je ne crois plus en rien, je ne sais même plus ce que je veux. Puis la politique ne m'intéresse pas.
- Tant de gens ont donné leur vie pour la liberté, le droit de vote et la démocratie. Les gens comme toi sont la honte de la nation.
- Beaucoup l'ont donné aussi pour la dictature, le nazisme... Ce n'est pas une question de sacrifices. Tout ça n'a pas de sens. C'est le combat éternel de l'homme contre l'homme, d'une idée contre une autre. Il faut toujours choisir un camp. Les gens ne comprennent pas que certains ne veulent rien choisir. Ce n'est pas de l'égoïsme ou de l'arrogance. C'est juste la volonté de ne rien faire.
- Je suis choqué par ton discours. J'ai honte d'avoir un ami comme toi.
- Choqué ? Qu'est ce que ça doit être si tu assistes à un meurtre. Cette discussion a assez duré, je rentre.
- Oui, rentre te reposer, pendant que d'autres se battent pour toi.
- Quel esprit ! La France a trouvé son nouvel héros !»

«- Joue-moi un peu de guitare !

7

- Ok. Mais après je te saute dessus et je te déchire tes vêtements !
- Je veux bien faire des galipettes, mais tu n'as pas intérêt à abîmer un seul de mes habits.
- Entendu. Tu connais ce morceau ?
- «Angie» des Stones !
- Oui, c'est une des dernières que j'ai apprises.
- Ca va, tu joues bien. Tu sais faire «knocking on heaven's door» ?
- Facile.
- Waouh ! J'adore trop. Tu sais que tu es très sexy avec ta guitare...
- Merci. Tu peux être ma groupie si tu le souhaites.
- Hum ! Oui j'aimerais bien.
- Et si j'arrêtais pour qu'on puisse passer aux choses sérieuses ?
- Non, continue de jouer. Je vais faire un strip-tease au rythme de ton instrument.
- Je vais jouer quelque chose de rapide alors. Je suis trop excité.
- Petit coquin ! Tu sais moi aussi je sais jouer du manche...
- Oh ! J'ai hâte de voir ça !
- Alors, en avant la musique !»

«- Votre texte me laisse un peu perplexe. On ne peut pas appeler cela une nouvelle. Cette succession de dialogues, ça va dans tous les sens, ça n'a ni queue ni tête. Je ne vois pas très bien où vous avez voulu en venir.

- À rien. Comme vous me l'avez conseillé, j'ai écrit quelque chose qui me ressemble. C'est incohérent, sans intérêt. J'aime cette écriture. Les dialogues sont tellement faciles à utiliser. Il suffit de laisser deux personnages s'exprimer. On peut en écrire à l'infini, ils sont très vite lus et compris. Je me suis beaucoup amusé à les écrire. J'ai retrouvé goût à l'écriture. Peut-être me serviront-ils pour des prochaines nouvelles ?
- Et bien vous m'en voyez ravie. J'ai encore des doutes pour l'utilisation de votre texte. Enfin le plus important est que vous êtes remis à écrire. Continuez !»

Là je n'ai vraiment pas envie d'écrire. (*Et bien alors, arrêtes toi tout de suite Labruti !*) Ce n'est pas si simple, il faut que je me teste un peu. (*Tu sais très bien que sans volonté on écrit le plus souvent de la merde.*) Alors là je ne suis plus d'accord avec ceci ! C'est absurde ! Tout le monde, a un jour travaillé sans en avoir la moindre envie, (*Comme tous les autres jours non ?*) et leur travail ne s'est pas retrouvé pour autant mauvais. (*Cela ne s'applique pas à la littérature !*) Détrompes toi ! Tu penses que tous les grands auteurs ont écrit pour s'amuser ou pour leur bien être ? Non, ils y étaient pour la plupart obligés afin de continuer à vivre. (*Si la littérature leur déplaisait, ils auraient pu faire autre chose.*) Ils n'avaient souvent que ce seul don et étaient plutôt fainéants, puis cela leur permettait de se faire un nom et d'attirer les femmes. (*N'est ce point ton cas ?*) J'écris surtout pour moi ! (*Mais bien sûr ! Tu écris seulement pour ton bonheur personnel et le possible enrichissement intellectuel que tu peux offrir à tes lecteurs. En fait, tu écris aussi pour que l'on te lise et que l'on t'aime ! Enfin, ne nous éternisons pas sur ces bêtises. Ton test va-t-il durer longtemps ?*) Peut-être. J'ai besoin de temps pour arriver à un résultat correct. (*En attendant, je crains que le lecteur ne se fasse littéralement chier.*) Je ne crois pas. S'il est arrivé jusqu'ici c'est qu'il doit apprécier et que je ne suis peut-être pas si mauvais que ça ! (*Ou bien c'est un critique d'un professionnalisme irréprochable. En tout cas depuis le début on s'ennuie à mourir. C'est ça que tu appelles une nouvelle ? Il faut la pimenter, à moins que tu cherches à nous endormir !*) Ne t'inquiètes pas, la suite devrait te plaire (*J'espère pour toi !*).

Bon je fais une petite pause. Je vais manger un peu et pisser un coup. (*Quoi ? Là ? Maintenant ? Tu rigoles ?*) Non, remplace moi pendant ce temps, s'il te plaît. (*Ok. Non mais quel amateur ! Bon ben je vais en profiter un peu, ça va être un sacré bordel ! Regardons tout d'abord sur quels sujets il compte écrire par la suite. Hum, ... mouais, ... bof, ... Ah nous y voilà enfin quelques passages intéressants. Lecteur, si tu es encore parmi nous, saches que les prochaines nouvelles risquent de te plaire ! Amen ! Enfin s'il ne se met pas à tout changer cet imbécile ! Ah la la ! Si c'était moi qui écrivais, vous auriez dans les mains un putain de bon texte ! Mais que voulez-vous c'est la vie ! J'ai quand même droit à quelques interventions comme maintenant, histoire de donner mon avis afin d'aider l'autre à vous intéresser un peu. Je ne vous cache pas qu'entre lui et moi surviennent plusieurs désagréments. En même temps qui n'en aurait pas avec un type pareil ? Il n'en fait qu'à sa tête car il doit sûrement se prendre pour le nouveau Victor Hugo ou je ne sais qui. Il ferait mieux de s'inspirer de Bukowski ! Lui c'était un auteur ! Il n'avait pas peur d'écrire ce qui choque. Pas une seconde de répit, il te balançait les passages de sa vie et ses histoires en pleine gueule et tu en redemandais toujours plus ! L'autre ne pourra jamais pondre de pareils bouquins. Enfin laissons le rêver. Je le connais bien et je sais que quelque fois il peut faire des choses correctes. Il peut nous surprendre c'est certain. Et puis je ne vais pas m'arrêter de le bouger afin que votre lecture ne soit pas une perte de temps. Le voilà qui revient. Alors tu t'es bien reposé ?*)

Oui, merci. Cher lecteur, je suis désolé pour ma soudaine absence et surtout de vous avoir laissé seul avec lui. Pour me pardonner, je vous promets de donner mon maximum pour vous tenir en haleine prochainement (*Hourra !*) Pour aujourd'hui on va en rester là. (*Et ton test alors ? Tu n'as quasiment rien écrit, contrairement à moi.*) Tant pis ! Ce test aura servi au moins à une chose. Quand l'on ne veut pas écrire, cela ne s'améliore pas en écrivant ! (*Quelle découverte ! Mais c'est un génie !*) Sait-on jamais, peut-être que personne ne l'a écrit avant moi. (*Tu m'étonnes !*) En tout cas je suis assez content de moi ! (*Cela me fait une belle jambe ! Tu ferais mieux d'aller te coucher maintenant.*) Tu as raison. Bonne nuit ! (*C'est ça, c'est ça bonne nuit ! ... Pauvre con !*)

Guidé par l'instinct et le cœur, le corps peut agir de façon surprenante. Parfois, en l'espace d'un instant, notre vie peut se retrouver complètement changée. Je me souviendrai toujours comment la mienne, a un jour basculé.

J'étais un jeune enfant de douze ans, plutôt bon élève mais assez rêveur. À vrai dire, une seule notion occupait mon esprit : le jazz. Mon père, un grand passionné m'avait fait découvrir cette magistrale musique très tôt dans mon enfance, et mon amour pour elle ne m'a alors plus jamais quitté. Mon père avait monté un groupe avec quelques amis et jouait une ou deux fois par an, dans la grande salle du village. Le niveau était médiocre mais la prestation pleine d'envie en faisait un spectacle remarquable. Telle est la magie du jazz. Je comptais vivre uniquement pour lui. Mon père était d'un tout autre avis. Il voyait en moi un avenir de médecin, une situation tout à fait convenable. Le jazz n'était qu'un plaisir occasionnel. Je savais qu'au fond de lui, il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. Il le faisait probablement pour me protéger, comme on interdit à un enfant de sortir dehors, de peur qu'il se fasse écraser. Le soir je me précipitais pour finir au plus vite mes devoirs, et ainsi pouvoir m'exercer à la trompette et écouter quelques vinyles avec mon père.

Un jour, un des amis de mon père arriva chez nous. Il venait de se procurer un billet rare pour un concert de Miles Davis à New York, à un prix exorbitant. Il ne pouvait contenir sa joie de pouvoir assister enfin à la représentation de son idole. Il était saxophoniste mais restait obnubilé par le prodigieux trompettiste américain. Malheureusement il avait lâché toutes ses économies dans l'affaire, et demandait à mon père de l'argent pour les billets d'avion. Ma mère, présente à ce moment là, le traita de fou et lui demanda si un tel acte insensé en valait véritablement la peine. Moi et mon père, sans voix et tellement envieux connaissions la réponse : oui et mille fois oui ! On comprenait parfaitement cet homme et on aurait tout donné pour être à sa place. Avec un tel billet en main, si je ne pouvais pas prendre l'avion j'y serais allé en bateau, en radeau ou même à la nage s'il le fallait. Puis mon père et son ami allèrent discuter au salon. Totalement euphorique et déchaîné, l'homme fit tomber son billet en chemin, sans même s'en rendre compte. Je m'en saisis et le contemplais mais je vis bien plus qu'un simple papier : une vision extraordinaire du concert. Tout était devenu clair pour moi. Je me précipitai dans ma chambre, pris quelques affaires et dis à mon père sans regarder une seule fois son ami, que je sortais jouer au football. Alors que je marchais à grand pas dans la rue, mon père me rattrapa. À ma grande surprise, il semblait avoir compris. Il me tendit une grosse somme d'argent que je pris délicatement. En voyant mon regard déterminé, il savait que je ne reculerai plus. Par amour et en souvenir de ses rêves brisés il me laissa partir. Je lui fis un difficile au revoir qui résonna comme un adieu. Depuis, beaucoup de temps s'est écoulé et je ne l'ai jamais revu.

Le concert fut quant à lui incroyable. Il surpassa largement mes espérances. Miles avait ce don pour vous envoûter à chaque instant. Les temps suivants furent nettement moins joyeux. Je comptais rester vivre pour toujours dans le pays du jazz, mais ce furent de longues années dures et éprouvantes. Prétendant être orphelin, je fus recueilli peu après par une modeste famille. Ils étaient corrects mais l'homme me battait à chaque fois que je parlais de jazz. Pour lui cette musique ne valait rien. Je jouais souvent en douce à l'extérieur. L'art de tromper était devenu une spécialité maintenant.

Mes parents me manquaient mais je devais rester pour le jazz. Je leur envoyais des lettres pour les tenir au courant de ma vie américaine, sans y mettre mon adresse actuelle, pour ne pas me faire coincer par ma nouvelle famille. À seize ans je travaillais à l'usine de mon beau-père. C'était l'enfer mais je pus mettre de l'argent de côté. À vingt ans, je quittai la maison et décidai de me lancer dans mon rêve. Je rencontrais beaucoup de gens et fis de nombreuses tentatives pour me faire connaître. Ma forte

10

volonté me permit enfin par la suite d'entrer dans le monde du jazz. Je jouais de la trompette dans un groupe et les tournées s'enchaînaient. Au fil du temps nous nous rendîmes compte qu'aucun d'entre nous n'avait le talent nécessaire pour se faire un véritable nom. Malgré tous nos efforts, on arrivait à reproduire difficilement les morceaux de légende. Pour ma part cela m'était égal. Le jazz me permettait de vivre. Toutes les semaines je jouais les musiques de mon enfance. J'écrivais à mes parents souvent, leur contant mes aventures. N'ayant aucun domicile fixe, je ne pouvais pas leur laisser d'adresse. J'imagine quelques fois mes parents, assis dans la salle, émerveillés tout comme moi par ces magnifiques sons. Mon père qui me félicite ensuite et me dit que c'est merveilleux. J'aimerais les revoir, mais c'est assez difficile car les dates de concerts sont fixés peu de jours avant, et nous n'arrêtons quasiment jamais les tournées. J'aurai pu tout de même les revoir à certaines occasions. Mais lorsque l'on vit de la musique, tout le reste a moins d'importance. Tel l'amour religieux des gens d'église pour Dieu, mon amour existe principalement pour le jazz. Je n'ai jamais regretté mon acte. Pas même le fait d'avoir plongé mes parents dans une grande tristesse et l'homme dans un probable désespoir. J'espère toutefois que le temps a pu guérir les blessures causées par un jeune garçon passionné. Tout ceci en valait la peine tellement mon bonheur est immense.

Celui qui l'espace d'un instant, laisse tout derrière lui pour une vie plus attirante est souvent traité de fou. Le véritable fou est celui qui peut s'approcher de ses rêves, mais y renonce par peur de tout perdre, et reste sagement dans sa vie ordinaire et triste.

Les pommes rouges

11

Il descend lentement l'escalier, l'air complètement fatigué. Il entre dans la cuisine. Sa femme est assise et épluche des pommes rouges. Les rouges étaient ses préférées. Il se fait un café, ajoute un sucre et s'assied à côté d'elle. Ils n'échangent aucun mot. On entend seulement le couteau taillant les pommes, et le café tiède avalé délicatement. L'homme se lève, pose sa tasse dans le lave-vaisselle et se dirige vers le salon. Sa femme s'est arrêtée. Elle fixe désespérément les épluchures rouges et se met à trembler. Elle crie. «Ne faites rien quand cela arrive» lui avait conseillé un psychiatre. Ce fut très difficile les premiers temps. Le mari habitué maintenant, allume la télévision. Il tombe sur des dessins animés et change immédiatement. Il finit par regarder un reportage animalier. Une lionne semble s'amuser avec ses lionceaux. Il se dit qu'ils ont de la chance, qu'ils ne connaissent pas tous nos soucis. Il regarde sa montre. Plus que trois heures avant que ça ne commence.

Les cris cessent. Le reportage s'attarde maintenant sur les lionceaux dévorant une jeune antilope. L'homme éteint la télévision. Il repasse par la cuisine où sa femme est effondrée sur la table. Il lui caresse les épaules, lui essuie le visage. Elle se laisse faire comme inerte. Il la transporte sur le canapé et lui met une couverture. Il lui donne un long baiser sur le front et prie pour que son état s'améliore. S'il devait la perdre elle aussi, ce serait terrible. Il entre ensuite dans la salle de bain. Il prend une douche froide, se sèche et enfile le même costume noir qu'il avait porté dix-huit jours auparavant. L'homme sort de la maison silencieuse, ferme à clé et entre dans la voiture. Son portable sonne. Il dit qu'il part de chez lui. En chemin il croise à un feu rouge le père de Jimmy. Celui-ci lui fait un signe de la main. Il lui répond timidement et continue. Dans une heure trente, il saura enfin.

L'homme rentre tard. La déception et la colère se lisent facilement sur son visage. Sa femme est toujours allongée sur le canapé, et semble endormie. Il ne veut pas la réveiller pour lui apprendre l'injustice dont ils sont victimes. De toute façon elle n'écouterait pas. Que la peine soit lourde ou pas, qu'est ce que cela changerait dans leur malheur ? Il monte lentement l'escalier, brisé, conscient que le cauchemar ne finira jamais.

«Que puis-je pour vous mademoiselle ?»

Elle le regarde sans voix, sans expression, se demandant si l'être devant elle a conscience de son insignifiante existence. Une haine indéfinissable s'étend dans tout son corps. Le profond désir de meurtre est à son apothéose. Elle sourit enfin de façon très courtoise et répond poliment :

«- Connaissez-vous le dicton : «Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse» ?
- Euh... Oui... mais...
- Et bien il ne veut absolument rien dire. D'où vient cette idée que toutes les personnes ont toutes des envies similaires. C'est absurde. Imaginons, par exemple, qu'à cet instant précis j'ai la ferme intention de vous ôter la vie, selon le dicton cela m'est autorisé puisque je rêve de me faire assassiner.»

L'homme, d'une quarantaine d'années, paraît relativement surpris.

«Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir...»

Elle le fixe violemment et lui hurle de toute sa rage :

«- Ferme la ! Je ne t'ai pas autorisé à l'ouvrir ! Écoute-moi bien sale porc, les hommes dans ton genre me répugnent ! Vous faites votre métier pourri, vous gagnez un salaire que vous utilisez pour nourrir votre misérable famille, si bien sûr vous avez eu la chance de trouver une pauvre femme avec votre gueule, ou si ce n'est pas le cas, vous achetez des objets d'une incroyable inutilité comme une nouvelle table, une télé dernier cri ou bien un chien pour combler votre triste solitude. De la pure connerie. Tu n'es qu'un déchet de cette société rongée de toutes parts. Et le pire dans tout ça, c'est que tu ne comprends rien à tout ce que je suis en train de t'expliquer. Tu vas probablement te coucher ce soir et penser à tes petits soucis, tes projets futurs, tes regrets du passé. Tu te remémoreras peut-être mon apparition en te demandant qui pouvait bien être cette folle, puis tu en rigoleras avec tes alcoolos d'amis dans un bar paumé du coin. Le fait est que toute ta vie n'aura été que mensonges, concepts et fondements ayant pour unique fonction que celle d'oublier ce que signifie réellement vivre. Tu sais inconsciemment que tu passes complètement à côté de la véritable existence, mais tu fais comme les autres et te laisses manipuler par des plaisirs et des passions dépourvues de sens. Tu étais mort bien avant de naître. Pourtant tu peux encore t'en sortir, il te suffit de te libérer de tout ce qui te retient dans cette civilisation contrôlée, et de voir enfin par toi-même. Mais en es-tu capable ? J'en doute. Ta longue et pénible vie t'a retiré toutes volontés, et tu préfères te morfondre dans ce trou plutôt que d'en sortir. Vous avez tous cette grande chance de possible liberté, mais vous préférez votre prison minable. Vous devenez bornés et vous vous appuyez sur vos idéaux mais aucune vérité n'est universelle. Ceci révèle tout simplement la terrible complexité cérébrale de l'être humain.»

L'homme reste muet, quelque peu choqué par les propos déblatérés par la jeune fille. La stupéfaction et la peur se sont installées en lui. Elle commence à rire aux éclats pour lui montrer tout son mépris, puis se lève et avant de quitter la pièce, lui sort un délicat :

«- Hasta la vista baby !»

Elle marche inexpressive, une Marlboro au coin de la bouche, ne sachant même plus ce qu'elle

croise. À la sortie du bâtiment, elle se met à pleurer avec détermination, jusqu'à épuisement. Elle sort sa fiole de whisky et de valium et ingurgite le tout d'un seul coup. Un jeune homme, ayant vu toute la scène et admirant mystérieusement son magnifique visage s'approche. Elle lui sourit tendrement et lui chuchote quand il se trouve devant elle :

«- Et si on allait boire un coup quelque part monsieur ?!»

Il est beau garçon et la fille semble être à son goût. Il accepte sans hésitation. Sur le chemin elle lui tient chaleureusement sa main froide. Il tente alors un début de conversation, mais les très brèves réponses de son interlocutrice le dissuadent de continuer. Au bar elle commande deux whisky-coca et il prend alors la même chose. Il semble amusé à la voir boire autant. Elle lui paraît plus accessible. Elle le fixe passionnément. Les verres vides, il dit qu'il s'appelle Vincent et lui demande en retour son prénom.

«- Sarah.»

Il entreprend de nouvelles questions mais la fille commence soudain à lui tripoter son sexe, à travers son jean Levis, tout en se léchant sensuellement les babines. Il est tout excité. Vincent a l'érection facile. L'impatience le guette. Il lui propose de se rendre à son appartement qui est à dix minutes à pieds. Ils se mettent ainsi à marcher à bonne allure et rencontrent en chemin bon nombre de personnes, à cette heure un peu tardive. Dans un coin de rue désertique la fille l'entraîne, s'agenouille et lui fait une fellation. Le jeune homme est aux anges. Puis Sarah s'arrête, et lui murmure avec un air de fascination :

«- Allons baiser chez toi mon amour !»

Il pourrait la satisfaire ici même, tant sa beauté et ses charmes le rendent fou. Les deux amants partent presque en courant. L'homme s'imagine l'acte et ne peut s'empêcher de cacher sa grande joie. Après une montée d'escalier des plus bruyantes, Vincent a maintenant du mal à ouvrir la porte avec ses clés. Il tremble d'extase, probablement à cause des caresses langoureuses de sa nouvelle connaissance. Enfin à l'intérieur, ils se précipitent dans la chambre puis plongent sur le lit, tout en s'embrassant vivement. Il lui retire sa jolie mini jupe noire ainsi que son haut blanc partiellement taché de sa sulfureuse transpiration. Son string et son soutien gorge sont écartés très rapidement. Elle est plutôt mince mais ses courbes sont gracieuses, proches de son idéal féminin. Elle émet soudain de légers cris étouffés. Il ne peut plus attendre. Il s'apprête à enfiler un préservatif, mais la fille lui retire des mains.

«- Pas avec ce truc. Je te fais confiance.» lui suggère-t-elle avec son plus beau sourire. Emporté par sa fulgurante envie et l'alcool dans son sang, il s'y soumet et semble ravi. Il pénètre en elle passionnément. L'acte est de courte durée. Le garçon vient de jouir et s'allonge doucement auprès de sa compagne. Elle dépose affectueusement ses jolies doigts non vernis sur son robuste cou et le supplie :

«- Encore !»

Les doux ébats sont ainsi renouvelés trois fois, pratiqués dans différentes postures. Ils sont ensuite côte à côte sous les draps brûlants.

«- Sarah tu es véritablement fantastique !»

Remarquant l'absence totale de réaction chez cette dernière, il contemple alors son délicieux corps

14

fragile. Il s'endort fatigué et heureux. La fille est dans ses lugubres pensées. Des souvenirs lui reviennent. La nuit la bouleverse. Elle se demande si elle ne devrait pas retourner chez ses parents. Ses yeux sont en direction de Vincent. Elle l'imagine par la suite, cela l'amuse. Cela l'attriste. Des remords la gagnent. Tout ceci est vain, l'aversion s'est emparée de son cœur. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même et les souffrances qu'elle inflige sont désormais ses ultimes plaisirs. Sa vie a perdu toute son importance à ses yeux, et sa névrose ne fait qu'empirer avec les jours. Cette méprisable société l'a défait de ses derniers espoirs. Son malheur semble irréversible.

Elle se rhabille rapidement, prend son sac à main Louis Vuitton d'où elle sort une magnifique feuille dorée. Comme à chaque fois elle y écrit l'horrible mot de quatre lettres, celui qui la hante chaque jour. Puis elle place soigneusement la feuille dans la poche de jean de Vincent. Elle quitte l'immeuble. Elle a ce besoin vital de fumer. Son paquet est singulièrement vide. Elle le sert de toutes ses forces et le jette froidement au sol. Sarah poursuit son austère chemin.

Une vie tourmentée

15

Ils n'ont jamais été autant attentifs qu'aujourd'hui. Même Lucas, qui habituellement n'écoute rien, semble intéressé. Ils sont tous subjugués par l'homme qui leur parle. Celui-ci s'exprime lentement avec un léger accent, et arbore un grand sourire. Son visage présente quelques rides, mais il apparaît bien conservé pour son âge. Il sent qu'il a du succès auprès de ces élèves, et prend plaisir à être la star du jour.

Quand son discours se termine, les enfants applaudissent. Puis emportés par la curiosité, ils le harcèlent de questions. L'homme se met à rire. La maîtresse intervient alors, et leur demande de poser une question chacun leur tour. Léa est la première à s'exécuter. Timide, elle bafouille un peu, mais l'homme comprend parfaitement et lui répond. Puis vient le tour de Yannick, le rigolo de la classe. Sans surprise, la question fait rire tout le monde. Amusé, l'homme joue le jeu et lui apprend ce qu'il souhaite. D'autres questions sont ainsi posées, puis arrive celle de Lucas. Combien il y avait-il de chances pour qu'un de ces si jeunes enfants lui pose une telle question ? Il n'y avait pas vraiment réfléchi.

La question était pourtant simple : «Pensez-vous que ce qui est arrivé à Sharon est de votre faute ?» L'homme s'est arrêté de sourire. Il ne bouge plus, comme choqué. Lucas continue : «Emmanuelle n'a-t-elle pas peur d'être avec homme comme vous ? Regrettez-vous ce qui s'est passé avec Samantha ?» La maîtresse ordonne à Lucas de se taire. Ces dernières questions n'ont aucun effet sur l'homme, tant la première semble l'avoir anéantie. La maîtresse s'approche, place sa main sur son épaule et lui demande si tout va bien. Elle lui dit qu'elle est désolée. Il ne répond pas. La douleur qu'il a crue effacée, refait surface. Aucun élève, excepté Lucas, ne comprend ce qu'il se passe. L'homme tombe, genou au sol. L'univers de mensonges qu'il s'était construit, afin de continuer à vivre, s'effondre. Comment un enfant pouvait lui causer autant de mal ? Il n'avait pourtant pas de haine envers celui-ci, mais contre lui-même. Il avait eu la plus belle et la plus formidable des femmes, mais n'avait pas su la protéger.

L'homme se met à pleurer et tout le monde reste silencieux. Seul le démoniaque Lucas s'enthousiasme de la situation. Il ressemble à un envoyé de Satan, dont notre homme aura été tristement lié, tout au long de son existence. Ces enfants n'oublieront probablement pas cette rencontre, avec cet homme à la vie rêvée, mais aussi brisée.

La vie d'un privé n'est jamais facile. 8 h 25 du matin. Je me gare dans les beaux quartiers de Beverly Hills. J'ai l'impression que ma grande tronche va exploser. La nuit n'a été qu'une nouvelle succession de beuveries, accompagnées de cigares bon marché et de tripotages solitaires, sur les voix du téléphone rose. Quelques fois un ou deux types, le plus souvent des voisins, partagent ma nuit blanche. Cela finit généralement par une bonne gueulante et des côtes cassées. De rares fois j'arrive même à ramener une femme potable dans ma porcherie. On se met à boire et à se peloter, et s'il me reste des forces je l'allonge sur le canapé poussiéreux, et la tringle tout en lui offrant des baisers brûlants parfumés au porto. Je ne les revois jamais ensuite. Je ne dois probablement pas être un bon coup. Une seule fois, l'une de mes aventures a décidé de rester. C'était une jeune plutôt bien foutue mais complètement cinglée. Après une semaine de cohabitation passionnée et destructive, la petite s'est barrée emportant ses affaires et l'alcool non consommé. J'allume la première clope de la journée, ouvre la fenêtre de la portière et profite du bon air frais du matin pour me remettre daplomb.

8 h 44. Mon client Jack Landis, un jeune chirurgien, sort de chez lui au volant d'un bon gros 4x4 et se tire à son boulot. La mission qu'il m'a confiée est d'épier les faits et gestes de sa femme Julia. Il est persuadé qu'elle le trompe. S'il en est aussi sûr, il devrait la larguer et on éviterait cet espionnage digne d'une série Z. Mais non, c'est toujours pareil. Il leur faut des foutues preuves. Cela les excite de savoir où, quand et comment leurs femmes se font baiser, et par quel type. Les gens sont devenus complètement tarés. Je sors la photo de Julia que Jack m'a filé la veille, à mon bureau. Sa nana est un sacré morceau. Elle a la classe et la beauté d'un mannequin ou d'une actrice. Je comprends la détresse de ce cher Jack. N'importe quel homme peut succomber devant pareille créature. Je repose la photo afin de me concentrer et freiner mes pulsions.

10 h 12. Toujours aucun signe de la part de Julia. J'allume la radio, change un peu les stations. Sans surprise, rien de bon. Les musiques d'aujourd'hui ne valent rien. On nous bombarde, toute la journée sur les ondes, de chansons bâclées et inaudibles. Pourtant les gens, complètement aliénés, finissent par aimer et en redemander. Même le classique, le jazz et le blues ont perdu leurs valeurs. Les véritables artistes qui ont donné leur vie pour la musique et qui nous émerveillent à chaque note, ne passent plus depuis longtemps à la radio. Le monde se meurt au fil du temps. L'art ne peut que le suivre.

11 h 30. Julia ouvre les volets de ce qui doit sûrement être sa chambre. Elle a le visage un peu fatigué, mais sa longue chevelure blonde et sa jolie nuisette la mettent remarquablement en valeur. J'ai la trique et commence à suer. «Allez Bob, maîtrise-toi bon sang ! Tu vas pas tout faire foirer !». Je n'ai qu'une envie, sortir de la bagnole et rejoindre madame Landis dans sa jolie demeure. Le sexe peut rendre un homme fou. Surtout les faibles comme moi. La sonnerie de mon portable retentit et mes désirs disparaissent un peu. Je réponds.

«Ici Robert Fills, détective privé, pour vous servir.

- C'est moi Jack. Alors comment ça se passe ?

- Pour l'instant pas grand chose. Elle vient juste de se lever.

- Ok. Prévenez-moi dès qu'il y a du nouveau.

- On verra. Vous comptez me téléphoner toutes les cinq minutes ?

- Non, euh... C'était pour savoir, je...

- Ne me dérangez plus, c'est compris ? Je travaille là.»

Je raccroche à la gueule de ce con. Il m'a mis les nerfs, mais au fond il vient de sauver mon loyer pour quelques mois. Il paie bien ce salaud. J'aurais peut-être dû lui demander plus.

12 h 20. On dirait que Julia ne veut toujours pas sortir. Se fait-elle toute belle pour un rendez-vous ?

Range-t-elle la maison pour un prochain arrivant ? Ces quelques questions ne mirent pas mon esprit en éveil. Je m'en grille une et sort ma fiole de whisky. Fumer et boire sont mes seuls amis dans l'ennui. Dans la vie aussi.

13 h 29. Un bruit puissant de moteur. Je sursaute. Bordel, je me suis endormi, et voilà Julia qui sort en trombe dans sa Ferrari rouge. Je démarre brusquement et par chance la rattrape à un feu rouge. «Je ne vais pas te lâcher ma jolie ! Tu es ma proie maintenant.» Julia roule comme une furie. Elle ne doit pas connaître les limitations de vitesse. J'ai du mal à la suivre. Plusieurs fois, j'ai cru que c'était la fin à des intersections, mais notre cher dieu doit être de mon côté aujourd'hui. Cette nana est complètement givrée. Décidément, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour un peu de blé ! Enfin elle s'arrête à un motel, sort de la voiture et se dirige vers la porte d'entrée. Elle porte une minijupe moulante noire, de hauts talons et une veste rouge. Quelles jambes splendides. Je ne vois pas la personne qui lui ouvre la porte, mais je me dis qu'il a une sacrée chance. Je transpire à flots. Je m'essuie avec un vieux mouchoir et tente de recouvrer mes esprits.

13 h 57. Je m'approche du motel. J'ai en main mon appareil photo. Je vérifie que mon flingue est bien chargé. On ne sait jamais qui est derrière la porte. Je bois une rasade de whisky. Cela me donne du courage dans une telle situation. J'entre alors rapidement dans la chambre, appareil photo en position. Notre chère Julia n'a pas un amant mais deux. Enfin je devrais dire maîtresses. Trois magnifiques femmes nues sont en train de se lécher sur le lit. La situation est tellement inattendue que j'en lâche mon appareil photo et en reste bouche bée. Les filles s'arrêtent aussitôt.

«Mais c'est qui ce connard ? hurle la brune aux gros seins.

- C'est un pote à Tony ? dit la blonde aux longues jambes écartées.

- J'en sais rien, réponds Julia. Je ne le connais pas.»

Le paradis est devant mes yeux. Mon engin durcit comme la pierre. Malheureusement avec les cris et mon étonnement, je n'ai même pas fait attention à l'homme sorti des toilettes et se dirigeant derrière moi. Je n'ai pas senti son coup quand il m'a assommé.

Je ne sais pas quelle heure il est. D'après mes déductions, je me trouve dans le coffre d'une voiture. Ma tête me fait un mal de chien, mais j'ai l'habitude maintenant. J'ai envie de clopes et d'une pinte de whisky. J'ai toujours préféré que ça soient eux mes bourreaux plutôt que de pauvres types, comme ceux dans la bagnole. J'ai peur. Je ne peux pas mourir maintenant. Pas comme ça. Les minutes passent, et finalement la voiture se stoppe. On ouvre le coffre et un énorme gorille me fait bien comprendre en m'étranglant que je dois rester calme. On me fout au sol à genoux. On se trouve dans le jardin d'une maison abandonnée. Un coin perdu. Le gorille m'agrippe bien. Devant moi se trouve deux hommes en costume.

«Je suis Tony et voici mon frère Léo. Tu le connais un peu c'est lui qui t'a endormi au motel, dit en souriant le plus petit des deux.

- Enchanté, moi c'est Robert. Je crois que l'on a eu un léger malentendu avec votre frère Léo. À vrai dire, je devais rejoindre ma bonne femme au pieu mais je me suis trompé de numéro de chambre. Je suis désolé. Je pourrais vous dédommager pour le dérangement.» dis-je en improvisant.

Tony rit à pleins poumons.

«On sait que tu es un agent privé. Mais tu es vraiment drôle. Je pensais te descendre mais maintenant l'idée que tu puisses me donner du fric me tente mieux. Un mort ça ne rapporte rien. Tu bosses pour qui ? » m'explique Tony. Je n'ai pas le choix pour sauver ma pauvre peau. Je dois rester faible et rentrer dans son jeu.

18

«Oui c'est vrai on m'a filé un peu de fric pour que je surveille votre frère et fasse quelques photos de lui quand il est en présence d'autres personnes. Le gars qui m'a refourgué ce plan foireux est un certain Luis. Je vous jure, j'en sais pas plus. Pitié, relâchez-moi et je vous donnerai votre fric.

- Ok, tu m'as l'air de dire la vérité petite fillette. Pour notre affaire chaque 20 du mois, tu me remettras mille dollars. Pour ce mois ci tu n'as plus que 4 jours. Mon frère et le grand qui te tient viendront te le réclamer à ton bureau. Tu as intérêt d'avoir l'argent et de ne pas avoir déguerpé, car on te retrouvera, je peux t'en assurer sale bâtard. Tu t'es fourré dans une sacrée merde. Avant de te laisser partir, on va quand même se défouler sur toi, histoire que tu aies pas la stupide idée de nous défier.»

Ils m'envoient alors des bonnes droites mais ça peut aller. J'ai connu pire. Je fais semblant d'agoniser et les vois partir triomphant. Peu après je me lève et retire le sang sur mon visage. Mon portable sonne. C'est Jack.

«Je vous avais dit de ne pas m'appeler bordel !

- Mais c'est qu'il se fait tard, et vous ne m'avez donné aucune nouvelle, dit Jack timidement.
- Tu commences à vraiment me faire chier petit con. Puis ton affaire pue la merde à plein nez.
- Comment ça ? Que s'est il passé ?
- Je ne peux pas en parler maintenant. Mais bon ça risque d'être dur de continuer.
- Vous voulez arrêter ?
- Non. Par contre il me faut le triple de la somme convenue.
- Quoi ? Mais c'est du vol.
- C'est mon nouveau prix dans de telles conditions. Et fais pas la victime, tu es plein de fric.
- Bon, entendu j'enverrai la somme demain. Mais je veux des résultats.
- Ne t'en fais pas, je suis le meilleur.»

Je raccroche. Ces enfoirés vont me le payer. Ils ont cru s'amuser avec un clown, mais je vais leur faire bouffer leur costume. Robert Fills en a tué d'autres pour moins que ça. Ils sont tombés sur le mauvais type. Mais tout d'abord, je dois me trouver un spiritueux. On a vraiment besoin de nos excès de poisons quotidiens. Putain, on n'aura donc jamais la vie facile.

Romain ABADJIAN

Être le même tout en étant différent...

19

Les voir, si proches et pourtant si distants. Une fine couche de plâtre les sépare et pourtant on croirait que cela signifie un continent entier, un monde. Un fossé se creuse entre eux. Deux êtres qui s'aiment si fort qu'ils s'en détestent au point de ne plus voir la passion qui les dévore. Ce désir est si profond qu'il les rend aveugle de leur amour. Ils ne partagent plus rien, se croisent à peine et ne prennent même plus la peine de se saluer. Ils se regardent mais ne se voient plus. Où est donc passé cette envie du début ? Cette attirance qui faisait naître en eux ce plaisir charnel...

Il est 20 h, le téléphone sonne. Qui des deux décrochera le premier ? Elle sort de la chambre, fait un pas et le voit se saisir du combiné. Elle fait demi-tour. Il raccroche, monte à l'étage et toque à sa porte. Elle lui ouvre. Il ne dit rien, il la contemple juste. Ils se voient. L'autre semble avoir changé. Il semble différent de cet instant ou tout s'est effondré. Il l'attire contre son torse. Douce attention qu'ils n'avaient plus eu l'un envers l'autre depuis fort longtemps. Alors elle comprend. Elle comprend que son enfant a définitivement pris son envol pour l'autre monde. Tous deux baissent les yeux, abattus et déchirés, sur ce petit habitant qu'elle porte en elle depuis quelques mois déjà. Lui qui n'a pourtant rien demandé et qui, avant même de porter la vie, connaît déjà le fardeau du deuil. Ce deuil parfois si difficile à faire. Ce deuil d'une grande sœur que jamais il ne pourra connaître. Ce deuil que ses parents mettront tant de temps à surmonter. Cette sœur qui depuis longtemps vagabondait entre leurs deux mondes et que tant de gens vont pleurer. Et cette naissance que nul ne souhaitait vraiment.

J'espère... Assise à la fenêtre, je regarde les gens passer. Ils ne me sourient pas. Ils ne me voient pas. Je n'existe pas. Je sursaute en entendant sa voix. Fragile et faible, je me lève. Je ne sais plus très bien si je rêve ou bien si tout cela est réel. Tout est si perturbant. Les battements de mon cœur qui s'accroissent et ce vertige qui m'envahit. Des visages m'entourent, s'approchant de plus en plus rapidement du mien. Ils me fixent de leurs grands yeux verts. Une fois collés à mes joues et mon nez, ils disparaissent. Le calme s'installe puis c'est le même cauchemar qui recommence, le même film d'horreur qui défile en boucle. La panique, la sueur, je suis essoufflée. De nouveau, je l'entends m'appeler. Cela faisait si longtemps... Je me raccroche à la poignée qui glisse peu à peu sous mes doigts. La porte s'entrebâille sans un crissement crispant. Je me dirige vers le fond du couloir. Il fait sombre et froid. Les mains tendues de part et d'autre de moi-même, je m'appuie contre le mur pour ne pas m'écrouler. Sa voix me conduit dans une petite pièce, très peu éclairée et où l'odeur des vieilles choses m'englobe. Des bibelots et des tableaux sont entassés de-ci, de-là. Cela fait bien longtemps que personne n'est venu faire le ménage ici. Je me raccroche à un tabouret et contourne une étagère. Je sens alors sa présence et tombe à genoux sur ce parquet qui grince. Devant moi, ce drap, autrefois posé sur ce grand lit. C'était la belle époque. Je l'ôte et tombe ainsi sur son miroir. Celui devant lequel elle aimait coiffer sa longue chevelure chaque matin. Je m'approche lentement afin d'admirer ses contours. Orné de pierres précieuses, il semble avoir été épargné par la poussière qui était pourtant maître de ces lieux depuis fort longtemps.

Une brise glaciale me hérise le dos et je constate que je n'apparais pas dans la glace. Mon reflet n'est pas. Une seconde brise me subjugué et je sens mon sang se glacer. Mon visage apparaît alors, détruit par la souffrance qui m'anime. Il se met à sourire sans que je n'en fesse rien. D'un hochement de tête, il m'indique le dessous d'une table dont la nappe atteint le sol. Curieuse, je me penche pour observer. Je ne comprends pas. Je suis là, allongée sur ce sol, humide, les bras croisés sur le torse et les joues creusées. Je me tourne de nouveau vers mon reflet. Celui-ci sourit. Un cri strident perce alors mes tympans. Étourdie, je m'étends sur le sol. J'ai froid. Je sens peu à peu mes membres s'engourdir et mes forces quitter ce corps... Mes yeux se ferment et le vide m'engloutit...

Rugissante à mes pieds, cette ville hurlante et crierde hisse ses fracas jusqu'aux fenêtres de mon appartement. C'est alors que cette voix me parvient. Cette voix familière et assassine qui hante mes nuits. Elle est là, si proche, et me semble si réelle... Et pourtant... pourtant c'est impossible. Il est parti. Serait-ce un rêve ? Je ne pense pas. Hélas au plus profond de moi, sous cette carapace étanche qui s'étend tout autour de moi, se trouve cette petite fille, seule et démunie. Cette petite fille que l'on a oublié sur le bas côté sans prendre le temps de lui expliquer que tout était terminé. Ne souhaitant pas montrer sa déception, elle se renferme, encore et encore. Ce schéma n'a de cesse de se répéter. Elle se cache, fuit, ne daignant pas admettre qu'il ne reviendra pas.

Aujourd'hui est un grand jour, mais hélas, tu n'es plus là pour en profiter avec moi. Tu n'es plus là pour constater les progrès que j'ai fait, plus là pour remarquer la personne que je suis devenue.

Mais cette voix que j'entends et qui n'a de cesse de tinter dans ma tête, pourquoi me poursuit-elle tant ?

Tout ce sur quoi j'étais fondée s'est écroulé, mais à jamais tu restes ancré. Je suis tellement perdue. Et ce brouhaha ne m'aide vraiment pas. Si seulement nous étions préparés à cela...

Je me pensais guérie mais de toute évidence, ce n'est pas le cas. Je t'en supplie, ne m'en veux pas, car loin de toi, mes repères se dissipent. Cette idée d'abandon qui me poursuit depuis ce temps là viendra à bout de moi si je ne parviens pas à trouver substitution à ta personne. Mais dans le fond, en ai-je réellement envie ?

Je sens ma boîte crânienne qui émulsionne, mes larmes qui coulent et mes mains qui cherchent désespérément quelque chose à quoi se rattraper. Un parfum exquis m'attire près de la fenêtre. Je me penche et fixe la rue peuplée de monde. Coup d'éclat ! Je le vois, planté là, qui me sourit. Agitant la main, il me fait signe de descendre. À bout de souffle, je cours en direction de la porte d'entrée. Elle est bloquée, je n'ai plus aucun moyen d'accéder à cette foule. Je reviens sur mes pas et découvre qu'il a de nouveau disparu.

La nuit venue, son ombre m'engloutit, me plongeant ainsi dans ses plus sombres recoins. Un sursaut, un murmure et me voilà partie pour l'immensité. Cette fois-ci, la porte s'entrebâille. Je me laisse porter.

Me trouvant désormais devant sa nouvelle demeure, je vacille. Quelques gouttes salées sur le sol, une grande inspiration puis le vertige. Sensation étrange de déjà vu. Un passant me sourit et dit «Bien le bonsoir mademoiselle, sachez très chère que les oiseaux s'en vont lorsqu'une tempête les menace, les hommes, eux, préfèrent se terrer». Je n'ai pas tout de suite saisi le sens de sa phrase et sans me retourner, je suis rentrée.

Les jours passent, les informations fusent. C'est alors qu'accoudée à la fenêtre je la sens trembler. La terre gronde et s'ouvre. Les hommes s'y engouffrent sans prendre le temps de se dire adieu. S'en suivent les cris et les pleurs des proches, abattus et en colère. Puis plus rien. Nul coup de téléphone pour savoir si je vais bien, si j'ai survécu, rien. Personne. C'est alors que cette douleur que j'avais su taire durant ces dernières semaines me reprend et ce, avec beaucoup plus de puissance. Je ne sais dire si elle provient de ma tête ou si elle est bien réelle. Elle me déchire l'abdomen et m'oblige à tomber à genoux. J'implore. Je m'évanouie. Dans ces moments là, mon esprit vagabonde et me transporte souvent dans la crypte

22

du village.

Quelques heures plus tard, le réveil, brutal et énergique. La nuit est tombée. Je sors enfin.

La crypte se trouve à présent face à moi. Je dois en avoir le cœur net. Je tente d'entrer mais la porte est bien trop lourde pour moi. J'abandonne, me tourne pour partir lorsque j'entends les crissements de ses gonds. Intriguée, j'entre.

Un corps pend au bout d'une corde. Plutôt jeune, cette fille a les cheveux collés sur le visage. Aucune expression, juste une envie subite d'en finir.

Une sorte de flash m'éblouit alors. La tête chevelue s'incline légèrement vers moi, les yeux vidés et le visage glacé. «Tu ne te souviens pas ?» sarcasme-t-elle. C'est alors que mes souvenirs rejaillissent et que tout s'éclaire. Cette souffrance, ces gens qui ne s'inquiètent pas pour moi, cette sensation de vide en moi, c'était donc cela... Je n'étais plus de ce monde là.

Nouvel horizon...

23

Cette odeur de sapin et de clémentine qui me chatouille les narines, ce parfum exquis qui sort du four et le paysage blanchi m'enivrent.

Je ne sais plus très bien si je rêve ou bien si tout cela est réel. Tout cela est allé si vite... Une attirance soudaine, un désir charnel et une pensée volage. C'est étrange, cette magie du destin qui vous réunit parfois alors que rien ni personne n'aurait pu l'imaginer.

Ces deux êtres que la distance sépare mais qui pourtant s'accrochent afin de former ce «nous» si longuement attendu que l'on perdait peu à peu de vue.

Ils se regardent, se désirent, et pourtant... Tout devrait être si simple, alors pourquoi tant de doutes ? Elle est si jeune et pense pourtant avoir déjà connu l'homme de sa vie. Quelle idiotie ! Il est certes parvenu à la combler mais cela ne signifie pas que le suivant ne parviendra pas à faire de même.

Elle se tient donc assise, là, pensive. Cette relation nouvelle l'effraie mais elle souhaite s'y raccrocher. Elle le doit. Elle a si souvent fuit devant ce genre de situation. Il est temps de regarder la vie en face et d'avancer avec ce nouvel être à ses côtés.

Une profonde inspiration et elle se replonge dans son devoir. Et si plus elle le regardait et moins elle le voyait... Pensive, elle verrait bien de quoi le week-end prochain serait fait...

24

Ne tente pas d'oublier ce qui reste à jamais gravé...

Regarder par la fenêtre, il fait gris. Dehors, le déluge. En moi, le vide. Tout autour, la vie. Je me frotte les yeux. Ils sont humides. Le reflet parfait du temps. Celui qui passe, celui qui lasse.

Je soupire et lève les yeux vers ce visage inconnu. Présent certes depuis ma venue au monde mais pourtant si insignifiant. Il ne me correspond en rien. Aucun écho, aucun reflet. Les points communs ne sont pas très étendus.

Le tic tac de l'horloge est désormais la seule chose qui m'importe. Déjà plus d'une demi-heure qu'elle est là, debout face à moi, à me servir son monologue habituel. Cela n'en finit plus...

Je la regarde fixement, stoïque, tel un mur de marbre. Elle va encore me dire que je lui ressemble, que je me renferme et que je dois lui parler, qu'elle est la seule à qui je puisse réellement faire confiance. Mais cela n'y changera rien. La clé qui devrait servir à m'ouvrir a depuis bien longtemps été oubliée. Elle doit se faire à l'idée.

Alors je pense. Je pense à tout ce qu'elle me dit en me disant que son baratin ne parviendra pas à me faire réagir. L'envie du monde m'a depuis si longtemps quitté...

Enfin, elle a fini. Ce que j'en pense ? Je ne sais pas. Pour ne pas changer. Je me dirige vers ma chambre. Les larmes ont lentement commencé à couler de mes yeux. Je m'assois sur le lit, saisis un coussin que je cale dans mes bras et lève la tête vers son portrait. Pourquoi me manque-t-il tant ?... Nul ne saurait le dire. Lui qui m'a quitté alors que je ne comprenais pas encore de quoi demain serait fait. Moi qui ne le comprends pas davantage désormais mais qui, à la différence, ne désire pas vraiment le découvrir aujourd'hui. Sans but et sans réelle motivation, je me laisse aller sans me battre. Mes bras sont depuis bien longtemps déjà baissés. Du moins, c'est mon sentiment intérieur qui est bien loin de celui qui paraît à l'extérieur, étrangement...

J'étais au collège quand il s'en est allé pour cet autre univers. Quand il s'en est allé sans prendre le temps de dire au revoir, sans prendre le temps de nous faire un dernier sourire.

Le médecin avait pourtant dit, quelques jours plus tôt, que tout allait parfaitement bien...

Alors pourquoi ? Pourquoi ce sang est-il sorti de cette bouche ce dimanche soir là ? Pourquoi ce téléphone a-t-il sonné ? Pourquoi ces larmes n'ont-elles pas coulé ? Pourquoi ce cœur est-il resté si froid devant ce coma ? Pourquoi une chose si banale ne s'efface-t-elle pas ? Pourquoi chaque jour qui passe n'a de cesse de me le rappeler ? Si seulement il existait un bouton «Supprimer», la vie serait sans doute plus simple à vivre. Mais hélas rien ne l'est. Ainsi le temps passe, les gens trépassent mais la souffrance jamais ne s'efface...

Souffrir en silence. Faire fi de l'absence... Résister aux déboires. Contredire le pouvoir...

Alors elle rira, elle se protégera, elle s'enfermera. Le fou rire, la protection afin de tenir à distance soupçons, souffrance et larmes...

25

Trahis moi, trahis le, mais surtout ne la fais pas souffrir...

Elle si sage, elle si frêle, qui oserait s'en prendre à elle ? Nul ne dicte sa vie, nul ne dicte ses cris. Elle marche, la tête haute et le regard fier, et pourtant, au fond d'elle, cette immense tristesse. Un masque ? Certes, mais nul ne semble s'en apercevoir. Entourée, et pourtant si seule.

Elle a depuis bien longtemps quitté ce monde d'intellos que certains semblent encore lui assigner. Mais si seulement ils ouvraient les yeux, ils se rendraient compte qu'elle est désormais à des années lumières de cela. Des limites ? Certes elle en a. Mais elle ne cesse de les mettre à rude épreuves. On pourrait parfois même assimiler certains de ses abus à des tentatives d'en finir. Seulement ça, personne ne le voit. Ce mal qui la détruit mais qu'elle renie. Ce mal qui l'engloutit mais qu'elle oublie.

Elle ne saurait le nommer. Elle ne saurait en parler. Mais lorsque certains sujets sont abordés, nul besoin d'être spécialisé pour voir qu'elle est touchée.

Tout le monde se raccroche à quelque chose, mais elle, qu'a-t-elle ? Une soif de qui ? De quoi ? Un rien lui suffirait pourtant...

D'être seul, on en prend l'habitude... Alors vient ce jour où, sorti de nulle part, sans prendre le temps de reprendre une bouffée d'air, on se retrouve ensemble. Nul ne sait qui, nul ne sait quoi, nul ne sait d'où mais le désir surgit. Cette envie de l'autre, ce plaisir des sens et pourtant, toujours cette absence...

Se relèvera-t-elle un jour ? Elle en doute chaque jour davantage. La fuite paraît si simple. Une porte grande ouverte quand d'autres le sont à peine.

Le temps est seul maître de sa destinée. Plus on lui en laisse, plus elle a de chances de prendre ses jambes à son cou et de disparaître sans crier gare. Elle si sage, elle fait parfois si mal...

Être blessée ? Sans doute connaît-elle, mais forte, jamais elle ne l'avouera. Cependant, elle n'oubliera pas. Plus la souffrance sera due à une personne proche d'elle, plus il sera difficile à cette personne de revenir en arrière.

Sa conscience ? La seule chose qu'elle ait et qui la retienne d'être celle qu'elle se sent être réellement dans le fond. Une limite naturelle.

L'amour ? La seule chose qu'elle ne pense jamais avoir connu et dont elle doute sérieusement être dotée.

Deux choses qui pour elle sont si insignifiantes...

Mais malgré tout cela je demeure, moi, cette petite voix dans sa tête. Je demeure à jamais silencieuse mais toujours présente, prête à agir en cas de débordements inopportuns. Ne dit-on pas que «l'esprit domine la matière» ? Hélas, je doute fort que cela fasse pencher la balance le jour où elle aura décidé de cesser d'exister. Je sens cette échéance qui approche. En espérant que cette fois encore, quelqu'un parvienne à la rattacher à ce monde. Qu'il la fasse tenir, mais cette fois-ci pour davantage de temps et bien plus de sentiments...

La haine est le sentiment le plus simple à nourrir. Contrairement à l'amour il ne nous apporte aucune désillusion car nous n'attendons rien de l'autre à la base. Alors que faire ?

Préférer souffrir en aimant ? Souffrir en étant déçue ? Il vaut mieux partir du principe que le bonheur est superficiel et qu'il ne dure jamais bien longtemps. Alors pourquoi se mettre à sa recherche ?

Ce sont hélas tant de questions qui hantent sa petite caboche depuis un certain temps déjà. Lasse de toutes ces douleurs décrites par ses amis elle n'avait jamais eu le courage de s'imposer pareille souffrance. Elle préférerait s'amuser. Ou plutôt, elle préférerait ne prendre aucun risque. Tout est si facile lorsqu'on est simple spectateur.

Jamais, au grand jamais, elle n'avait souhaité s'attacher. Et à dire vrai, elle ne pensait pas que ce soit par peur de souffrir mais plutôt par peur de faire souffrir. Ou bien en était-elle tout bêtement incapable.

En grandissant elle s'était rendue compte que dans la vie, soit on était déçu, soit c'était nous qui décevions. Elle avait déçu... Certes, elle avait également été blessée, mais elle n'y avait jamais prêté attention. Ce n'était pas elle qui importait, c'était uniquement les autres. Alors elle avait appris à encaisser, à tout garder et à tout refouler. Parler, cela ne lui avait jamais été d'aucune utilité. En effet, quand on ne se sent pas écouté, quand on sait que les autres ne peuvent pas comprendre, cela n'est d'aucun soutien. Alors on cherche à oublier, à s'éloigner le plus possible de ce qui dérange. On sort, on fait des rencontres, on parle de la pluie et du beau temps et on passe de manière désinvolte les sujets qui pourtant nous touchent si profondément...

On donne des conseils qui sont d'une grande réflexion et qui aide réellement ceux qui tentent de les appliquer mais on est totalement incapable de les appliquer à sa propre situation.

Elle se mettait tant de barrières...

Puis vient le jour où elle découvre les garçons. Cette chose qui pourtant l'attire mais qui en même temps l'effraie tellement. Elle ne veut ni passer pour ce qu'elle n'est pas ni passer pour l'opposé qu'elle n'est pas davantage. L'ennui, c'est que selon les uns elle l'est, que ce soit l'un ou bien l'autre. Elle se sent donc affreusement perdue entre ces deux antipodes. Elle, ce qu'elle aime c'est jouer, mais ce, d'une certaine façon, sécurisée par la distance sentimentale qu'elle s'impose. Sans compter qu'il y a jouer et jouer...

Certains disent qu'elle a un problème. Peut-être bien, seulement, même une aide psychologique n'aura été d'aucun secours. Au début, tout allait bien, on pensait qu'il serait facile de débloquer la situation, qu'il serait facile de comprendre d'où venait tout ce malaise. Mais le temps passait et on se rendait compte qu'il y avait des choses qui semblaient taboues, des choses dont on ne parvenait pas à parler et qui faisaient qu'on restait bloqué. Enfermé dans cette bulle qu'on se créait et qui finirait peut-être par nous asphyxier. Le pire étant que ces choses-ci nous sont totalement inconnues jusqu'au jour où une personne proche nous les envoie valser en pleine figure. Que faire ? Elle n'en a aucune idée. Elle fait donc la seule chose qu'elle sait faire, cet art qu'elle maîtrise si bien, elle se replie sur elle-même. Un mur hermétique qui absorbe mais ne laisse rien sortir.

Elle est en quête, mais de qui ? De quoi ? Elle l'ignore.

À bout d'elle-même, elle baisse les bras, abandonne. Plus rien ne lui fait envie, plus rien ne la ravie vraiment. Elle perd toute vitalité. Et quand un rien lui fait du bien, elle s'en lasse si vite que c'est comme s'il n'avait jamais existé. La nourriture ? Elle en perd peu à peu tout plaisir. Les sourires ? Ils se font désormais si rares. Les amis ? Elle accumule les connaissances mais pour combien compte-t-elle vraiment ? Elle a tant besoin de se sentir entourée mais à la fois tant de mal à l'avouer. Quant à tout le reste ? Tout l'indiffère tellement. C'est un peu comme si elle avait perdu son âme. Mais elle ne saurait dire à quel moment. Dans le fond, en avait-elle déjà eu une ? Elle en doutait parfois tellement.

Elle se sentait si souvent étrangère à ce qui l'entourait. Mais nul n'aurait pu l'imaginer. Forte. C'était ce qui la qualifiait sans doute le mieux. Froide correspondrait également à l'un de ses traits principaux. Il suffisait pourtant de l'aborder pour découvrir que son cœur, bien que de pierre, était d'une grande pureté. Du moins c'est ce qu'affirmait celui qui semblait la connaître si bien. Le seul qui avait réussi à passer tant de barrières. Celui qui essayait si souvent de veiller sur elle et qui aurait pu porter le nom d'ange gardien, du moins si on ôtait certains petits conflits. Son meilleur ami. Cet être bienveillant qui ne souhaitait que son bonheur et qui ne voulait pas qu'elle tombe sur quelqu'un de malveillant. Hélas, il est incapable de saisir l'intégralité de son malaise qu'elle ne parvient pas à exprimer. Et même dans son choix des mots, il ne parvient jamais à la reconforter. Vers qui se tourner alors ?

Ce qui lui manque ? Peut-être quelqu'un, mais comment savoir ? Et comment répondre à cette question stupide «Qu'est-ce que l'amour pour toi ?» quand on ne l'a pas connu ?

Ce qui lui manque ? Quelqu'un qui lui permette de se sentir exister. Quelqu'un qui la mette en confiance, la rendant sûre d'elle. Une personne qui lui permette de se sentir en sécurité. Qu'elle se sente elle-même, acceptée et écoutée. Mais comme on dit, c'est beau de rêver...

Elle a si souvent eu des idées qu'on qualifierait d'égoïstes, ces idées qu'on a quand ça ne va pas. Elle voudrait trouver un sens à sa vie. Comprendre ce qui lui manque. Connaître ce vertige, ce sentiment qui lui permettrait de se dire que tout a un goût exquis. Jusque là, elle ne se rattache qu'à ses textes. Ses textes et le fait qu'elle parle à beaucoup de personnes très différentes. Elle a besoin de ça. Besoin de connaître toujours plus de gens. Telle une soif de connaissance chez les érudits.

Ainsi, chaque jour se passe, sans envie, sans plaisir, sans attente... passive et indifférente. Elle n'a pas de maître mot, pas de maître pensée, pas même une envie d'exister. Uniquement ce besoin d'inscrire sur le papier ses idées coulantes tel un cours d'eau sans fin.

Elle préfère donc pousser les seuls êtres passibles de l'aimer et de la chérir à la haine car cela lui semble bien plus simple à vivre. L'amour est un mot qui devrait avoir un sens mais il sonne pourtant si faux...

À force de souhaiter chasser ses démons, finit-on par en devenir un ?

Elle se rattrapa à une branche. Ses bottines glissaient sur le verglas qui recouvrait déjà la majeure partie du sol. Il était tard. Nullement impressionnée, elle décida de continuer sa route. Ce ne fut que quelques pas plus loin qu'elle sentit de nouveau son équilibre lui jouer des tours. Chance ou destin, allez savoir, mais peu importait, il l'avait aidée. Quel gentleman. Elle n'en revenait pas. Elle que pourtant tout le monde fuyait et délaissait. Il l'avait saisie au bras, la sauvant d'une douleur postérieure intense. Elle leva la tête et croisa son regard. Tendre, doux, plein de compassion, un regard qui la fit automatiquement craquer. Elle si simple, si invisible... Il l'aida à avancer jusque sous un arbre où le verglas ne s'était, semble-t-il, pas encore aventuré. Elle restait muette devant tant de générosité.

«Est-ce que tout va bien ?» demanda-t-il d'une voix pleine de délicatesse et d'attention. Se noyant peu à peu dans le fond de ses yeux, elle hocha simplement la tête.

Il marqua une courte pause puis finit par lui proposer de la raccompagner chez elle. Hésitante et peureuse elle ne répondit pas tout de suite. Elle claquait des dents. Voyant cela, il la prit dans ses bras. Elle perdit pied. Elle ne s'était jamais sentie autant en sécurité. Enfant, nul ne la reconfortait, se forgeant peu à peu une carapace, nul n'osa plus l'approcher.

Était-ce la pitié qu'elle insufflait qui le poussa à agir ainsi ? Nul ne put le dire.

Ils marchèrent dans ce froid qui glaçait leur squelette de part en part tel un poison qui coule dans nos veines. Chaud intérieurement, frigorifiant au dehors...

Elle était tellement préoccupée par ses pieds qu'elle ne distingua pas le petit sourire qui se dessinait peu à peu au coin de ses lèvres. Il la regardait, craignant qu'à tout moment elle ne tombe, craignant qu'à tout moment elle lui échappe, encore...

Ils étaient désormais devant cette vieille bâtisse qu'elle appelait son «chez soi». C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle avait laissé tomber les clés de chez elle. Il saisit délicatement sa main, l'ouvrit et y déposa les clés. Mais d'où sortait-il ? Levant enfin les yeux vers lui, elle eut une vague impression de déjà vu. Elle ne saurait expliquer ce bien être qui l'envahissait soudain, mais dans le fond, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? Elle se sentait heureuse.

Ils entrèrent dans cette chaleureuse chaumière, simples, frigorifiés et comme apaisés.

Aucun d'entre eux ne comprit l'enchaînement pour le moins surprenant des événements à venir. Un baiser, une étreinte, un soupir, un souffle brûlant. Un feu de cheminée, un vent tumultueux silencieux, un sol peu frais, et deux corps enlacés...

Cette étreinte charnelle n'eut nul autre besoin que la communion de ces deux êtres rencontrés au détour d'une ruelle, ne connaissant ni passé, ni avenir, seulement ce présent insaisissable qui ne durerait peut-être qu'un instant... Mais la magie de cet instant, la beauté de ce moment furent si intenses que rien n'aurait pu le gâcher.

Un bruit, un sursaut et le rêve qui s'évanouit. Les premières lueurs d'un jour nouveau et différent qui s'élèvent au loin. Ce rien qui fait ce tout qui nous échappe. Ouvrant ses petits yeux, elle constate ; il

n'est plus là. Avait-elle rêvé ? Rien de très surprenant. Pourtant... elle le sent, quelque chose a changé en elle cette nuit. Étrange quand on sait comment elle avait démarré...

Elle se pencha, observa le paysage blanchi de ce mois hivernal et remonta la couverture contre elle. Elle se sentait coupable. Bien, mais coupable. Qu'avait-il bien pu lui passer par la tête pour s'envoyer ainsi en l'air avec le premier individu qu'il lui ait été donné de croiser ? Un coup d'œil vers l'horloge du salon lui indiqua qu'elle n'était pas vraiment à l'avance, son entretien d'embauche commençait dans dix minutes. Elle se dit qu'elle n'y serait jamais à temps, alors à quoi bon se lever si c'est pour être virée avant même d'avoir commencé ? Non. Mieux valait rester couchée. Calant un coussin sous sa tête, elle ferma les yeux. Tout était si calme, si paisible, pourquoi diable son esprit ne pouvait-il pas en faire autant ? Écouter ce silence qui l'entourait et le faire entrer en elle... Elle voulait lâcher prise, vraiment, il était temps.

«Quoiqu'il en soit, quoiqu'ils en disent, se dit-elle alors, avance. Dis-toi que tu ne leur dois rien et que la personne que tu deviens est une succession de choix, de coïncidences et d'expériences, les tiennes... Ne crois pas qu'on te regardera différemment si tu dis que c'est cela qui te fait. N'ais pas honte d'être, et tout simplement, sois. Cesse les prises de tête, les questions inutiles qui empoisonnent ton quotidien. Fais de chaque jour une nouvelle page, une page unique et magique dont tu te souviendras. Bats toi pour ce que tu aimes et non pour ce que tu crois être obligatoire. Reste dans le droit chemin mais ne te pose pas de barrières inutiles. Il faut vivre, alors saisis ta chance...»

Indécise, elle prit l'initiative de se faire un café afin de désembuer ses pensées. Le vide, le froid, cette odeur amère qui chatouille les narines. Elle aspire à de nouvelles activités, de nouveaux rêves, une nouvelle vie.

L'heure tournait. Le tic tac s'intensifiait comme s'il souhaitait annoncer l'échéance. Le soleil se cachait sous une épaisse couche de nuages. Il allait neiger. Elle enfila son manteau et prit la porte. C'est alors qu'elle découvrit, sur le seuil de la porte, un petit bouquet de roses glacées. Un petit mot avait été glissé à l'intérieur.

«Chère inconnue,

Je ne connais certes pas votre nom mais cela n'ôte rien à cet exquis moment passé ensemble.

Sachez que je serais très heureux de vous revoir. Ce soir, place Pie, je vous y attendrai un bouquet de roses à la main, au cas où vous ne me remettriez pas.

Gaétan Lator»

Le sourire aux lèvres, elle partit faire un tour.

La pendule indiquait l'heure fatidique, 20 h. Il était temps. Comme prévu, elle se rendit au point de rendez-vous. Il était là. Simple mais classe. Il lui sourit et lui tendit les fleurs, d'un rouge vif, symbole de passion. Ils se regardèrent un long moment sans savoir quoi dire. Puis elle comprit. Elle comprit qu'il était temps pour elle de prendre un risque. Elle ouvrit la bouche pour parler mais il l'arrêta d'un geste tendre.

«Me feriez-vous le plaisir d'être ma cavalière ?»

Elle rougit et dit oui de la tête. Il la prit par le bras et la conduisit un peu à l'écart de la place, dans une petite ruelle peu fréquentée. Transportée, elle ne fit même pas attention aux bouteilles vides qui jonchaient le trottoir. Ils étaient désormais devant une vieille porte en bois. Gaétan toqua deux coups. Quelqu'un ouvrit et ils pénétrèrent dans la demeure bruyante. Il la guida au premier étage. Du monde, beaucoup de monde. Elle ne l'entendit pas lui dire qu'il s'éclipsait un court instant et fut déboussolée de se retrouver ainsi seule au milieu de cette foule d'inconnus. Elle qui ne supportait pas d'être opprimée et de sentir tant de gens l'entourer.

Un jeune homme lui prit la main et l'entraîna danser collé serré. Elle se laissa emporter par le rythme et ne rechigna pas quand il lui tendit un verre, sans préjugé, elle but. Elle continua à se trémousser.

Au loin elle l'aperçut, assis au bar, une fille collée au visage. Elle se sentit défaillir. Écœurée et triste elle s'enfuit vers les escaliers. Elle descendit à toute vitesse et sortit dans la rue. Elle pleurait. Ce n'est que quelques pas plus loin qu'une main attrapa la sienne. Elle craignit que ce soit lui, lui qui l'avait si lâchement abandonnée la nuit dernière et qui l'avait si faiblement humiliée. Elle se tourna et découvrit Gaétan, un brin inquiet. Il l'attira contre son torse, ne cherchant pas même à la faire parler. Son odeur lui semblait tellement familière... Un flash l'éblouit soudain, lui donnant la migraine. Je ne voyais déjà plus très bien. Ce parfum, comment aurait-elle pu l'oublier ? Il l'avait hanté pendant tout cet été ! Elle ne l'avait pourtant senti qu'une seule fois... mais comment oublier ce seul élément qui la rattachait à cette soirée...

Un second vertige la fit vaciller. La substance avait atteint son organisme... Elle tenta de se raccrocher à son bras, mais cette fois-ci elle n'y parvint pas.

Un réveil brutal. Un lit de nouveau vide et ce sentiment d'avoir de nouveau perdu une part de soi qui ne reviendra pas. Cette peur de parler et cette envie de se terrer. Les larmes qui montent et la culpabilité. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Comment avait-elle pu être de nouveau attirée par ce même garçon ? Comment avait-elle pu être ainsi doublement abusée ? Elle ne comprenait pas cette attraction qui la poussait à toujours aller à l'avant du risque, et ce, sans s'en rendre compte. L'adrénaline lui procurait sans doute ce vertige inexplicable qui faisait qu'elle se sentait exister.

Ne te retourne pas...

D'intenses regrets ? Sans doute, mais attendons le lendemain pour l'avouer.

Elle n'a de cesse d'espérer qu'un jour elle ne ressente plus ce vide, qu'un jour ses yeux s'illuminent d'une lueur. Elle aimerait tellement arrêter d'y penser. Réussir à se convaincre que cela ne compte absolument pas. Mais elle n'y parvient pas. Faire en sorte que sa vie se transforme en conte de fée ? Comment, quand on sait que son cœur est signé à l'encre noire et que nul n'y pénètre sans périples ? Ces princesses sont si radieuses, si simples à vivre et surtout si insouciantes. Mais la vie est bien loin d'être ainsi.

Si seulement elle connaissait l'origine de son malaise...

Si seulement cette petite flamme en elle pouvait renaître. Si seulement cette petite fille pouvait s'éveiller autrement qu'en pleurs. Si seulement tout s'expliquait...

«Pardon» est un mot si difficile à prononcer, et ce, davantage encore lorsqu'il n'est pas mérité. On n'a pas à s'excuser d'être qui l'on est. On n'a pas à s'excuser d'avoir besoin de temps pour se faire à certaines choses ou encore digérer certains actes.

Ainsi parfois on se rend compte, que l'absence d'un être cher peut nous causer plus de colère que de tristesse, mais pourtant cela n'empêche pas la souffrance. Cet être qui nous a pourtant élevé, qui était un de nos piliers et que l'on aimait le plus au monde. Cet être qui nous a pourtant... elle ne saurait comment expliquer cela. C'est juste qu'au fond d'elle même, elle sent que ce lien qui les unissait a été brisé et que jamais il ne sera résorbé. Jamais. Rien ne pourra changer cette indifférence que beaucoup associent au déni, au fait de ne pas admettre que cela lui fait du mal. Idiotie. L'oubli, magnifique capacité de notre esprit qui nous empêche de souffrir inutilement. L'ennui c'est que depuis cet événement elle se renferme. Le temps passe et ses sentiments envers les autres s'amenuisent. Elle ne parvient plus à éprouver la moindre émotion ou ne parvient pas à les citer tant elles lui semblent étrangère. Nul ne la touche, nul ne la blesse. Un bloc de glace, un bloc de roche. Elle...

Elle veut juste s'évader, s'éloigner de ses cauchemars...

Il est de ces individus dont nul ne peut comprendre le mal-être. Elle paraissait pourtant si banale du haut de ses dix huit ans. Personne ne la remarquait, personne ne la connaissait jusqu'au jour, où, tout a changé.

Elle n'était pas de celles à qui l'on fait un gosse à quatorze ans, ni de celles qui patienteront encore quatre ans. Elle n'était pas non plus du genre trash, tatouages et piercings la conduiraient au clash. Non, elle était plutôt du genre timide et réservée, qui se laisse facilement manipuler et qui a toujours peur de blesser. Ce n'était donc pas ce genre de «scandale» qui aurait pu lui desservir. En même temps, je doute fort que l'on puisse appeler cela ainsi...

Tout semblait alors si paisible. La promenade du dimanche aux bords de la rivière et les oisillons chantant aux creux des pierres. Un paysage idyllique qui tournerait bientôt au spectacle dramatique.

Les heures passaient et ce couple ne bougeait pas, absorbé par la beauté du lieu et l'amour de l'autre. Ils ne voyaient pas cet ange tombé du ciel qui, vêtu de blanc, s'avavançait sur la falaise.

Un cri d'effroi, le bruit d'éclat. Le sang qui coule et l'eau qui se trouble...

Elle est lasse de s'entendre toujours répéter les mêmes choses, lasse de toujours voir la même tête dans le miroir. Son reflet l'écœure... Elle s'entend parler et se trouve stupide, stupide de réagir ainsi, stupide de ressentir. Ah moins que... mais oui ! Évidemment que c'est stupide puisqu'elle ne ressent rien ! Il n'y a que sous l'effet de l'alcool qu'elle se sent comme transportée, sobre, c'est le vide. Le néant, chose qui pourtant l'entoure depuis si longtemps... Elle est habituée. Sensible ? Elle le revendique. Ne laissant rien transparaître, elle fait la forte. Nulle larme, nul sentiment, rien. Se cherchant toujours si ce n'est davantage, elle se sent de plus en plus perdue. Elle ne sait pas ce qu'elle souhaite et pourtant... pourtant sa présence la reconforte. Elle se sent si bien dès lors qu'il est proche d'elle. Elle n'avait nulle idée en tête ce soir là, mais ce qui s'est fait par la suite n'est pas pour lui déplaire. Heureuse ? Elle ne saurait le dire. Et puis... l'est-on si l'on pleure chaque soir ? J'en doute... Qu'importe. Penser à lui est une nouvelle sorte d'échappatoire. Elle ne pense à rien d'autre, du moins à première vue. Tout ce qu'elle souhaite c'est ne pas le faire fuir, ne pas l'effrayer, ne pas lui faire de mal... Elle si brute, si maladroite, si nullement tendre et dont parfois les mots peuvent s'avérer blessant, ne souhaite pour rien au monde l'éloigner d'elle. Au contraire, elle aimerait le garder tout près. Se blottir dans ses bras, humer son parfum, se sentir protégée et aimée. Tout simplement, se sentir exister. Savoir que l'on compte pour quelqu'un et que quoiqu'il arrive il y aura toujours cette oreille prête à nous écouter, cette épaule prête à nous soutenir, ses bras pour nous reconforter et ce visage pour nous apaiser... Tout paraît si simple, tout paraît si parfait que cela semble l'effrayer. Elle ne se prend pas la tête, elle ne supporte pas ça. Faux ! Elle se voile la face, et ce, si souvent... C'est ce qu'elle souhaite faire croire aux autres afin de les éloigner, afin de ne pas parler, mais la vérité est telle qu'elle souffre de maux indéfinissables et innommables. Elle ne parvient pas à mettre de mots sur ce qu'elle ressent. Elle préfère penser que son cœur est éteint et froid. Cela semble plus facile à expliquer. Elle ferme les yeux sur le bonheur ou la souffrance qui pourrait la submerger. Être vide lui convient. Du moins, elle tente de s'en convaincre. Toutefois, depuis ces derniers jours, elle craint que cette attitude ne le fasse fuir. Et cela est bien loin d'être ce qu'elle désire. Alors elle tente de s'ouvrir. Elle réfléchit sur ce qu'elle ressent. Mais c'est alors que cette barrière invisible se dresse. Elle a peur que si elle se laisse aller la souffrance effacée resurgisse. Peur que l'absence soit insoutenable et que le jour où le nouveau pilier s'en aille, l'échafaudage s'écroule une nouvelle fois.

L'automne, les feuilles qui tombent, et son regard qui se pose sur le parterre feuillu. Elle se pose des questions. Mais souhaite-t-elle vraiment y trouver des réponses ? Elle ignore tant de choses... Elle ne parvient même pas à se cerner elle-même. Partir... cela serait peut-être la solution... Hélas elle ne veut pas fuir de nouveau. Une perle ça ne se trouve pas à chaque coin de rue. Un besoin d'être rassurée ? Cela est certain... Elle a si peur de ce qui peut advenir, des choses qu'elle va devoir faire... des choses qu'elle va devoir avouer... assurera-t-elle ? Réussira-t-elle à assumer ? Et si elle se ratait ? Et si tout en elle n'était qu'échec et défaite ? Elle ne comprenait plus très bien ce qui se passait dans sa caboche. La troisième Guerre Mondiale ? On pourrait appeler ça comme ça...

Pourquoi pour une fois tout ne pouvait pas se passer sans pleurer ? Pourquoi ces larmes ne cessent-elles donc pas ? C'est un enfer... Les mots la bercent, elle se laisse porter, seulement, la destination reste encore inconnue... Choses qu'elle convoite, choses qu'elle désire, le piment, la découverte, le plaisir...

Son visage, ses yeux, ses cheveux, tous ces éléments qui font de cet être une personne tellement à part... Comment est-il possible qu'il soit toujours présent ? Pourquoi n'a-t-il pas encore pris ses jambes à son cou et ne s'est-il pas encore enfui... Cela serait tellement compréhensible...

On lui dit qu'elle le mérite, que le bonheur est peut-être enfin là et qu'il faut qu'elle le saisisse, qu'elle

34

ne laisse pas passer sa chance et qu'elle cesse de tergiverser. Mais elle n'a de cesse de s'évertuer à repousser tout le bonheur apporté. Son amie est si contente pour elle. Elle a enfin une personne à qui s'attacher. Elle n'erre plus d'être en être sans aucune envie. Elle souhaite enfin une chose, bien loin de ce «rien» devenu habituel... Elle s'est posée. Il ne faut tout bonnement pas que ses ailes mi-ange, mi-démon, se referment autour d'elle et l'englobent. Fini la protection, bonjour l'éclosion. La fleur a trouvé le soleil qui l'a faite éclore. Les abeilles ont cessé de voltiger près d'elle dans l'espoir de butiner son pollen. Elle ne brille que pour l'une d'entre elles. L'étoile de ses nuits qui berce ses rêves et la conduit dans un monde meilleur.

Peu à peu son esprit dérive et elle ne sait plus où donner de la tête. La nouveauté l'emporte tel un souffle léger. La brise fraîche parcourt ses cheveux et quelques mèches l'effleurent. Elle respire. C'est si bon... Le frisson est intense et le vertige perturbant... Parviendra-t-elle à ne pas sombrer ?

Renouveau...

35

Se libérer des maux du passé. Se sentir libérer. L'éclosion...

Lorsque l'on trouve une pierre ou bien même un coquillage égaré sur la plage on se sent comme un pirate qui vient de trouver le plus précieux des trésors. Et bien c'est à peu près la même sensation que l'on éprouve en grandissant lorsque l'on tombe nez à nez avec une personne qui nous réchauffe le cœur. Une sensation si forte qu'elle nous transporte. On se sent meilleur. On se sent ailleurs. On se sent tout simplement exister, enfin. Un but, une finalité, le bonheur de l'autre. Tout ce qui importe c'est ce sourire qui nous anime dès le réveil. C'est cette bouche qui nous effleure lors d'un coucher de soleil. Ce sont ces bras qui nous serrent afin que l'on se sente en sécurité. Les larmes s'effacent peu à peu de notre visage et laissent place à un sourire empli de joie et de bonheur.

On se sent plus fort, ou du moins plus léger. La vie porte une nouvelle saveur. Un doux goût sucré qui fait voyager. Nul besoin de longs trajets, seul un plongeon dans le fond de ses yeux et tout semble davantage appréciable. Une balade dans la ville, un apéro, un repas, un film...

Seulement vient ensuite ce manque. Ce mal dans la poitrine qui disparaît instantanément à la vue de la personne si chère à nos yeux. Nul besoin de mot, nul besoin de son, seul un sourire suffit. Les retrouvailles sont alors des plus appréciables et plus rien n'a d'importance. C'est comme si le temps cessait d'exister. Comme si tout restait figé le temps d'un baiser. Une histoire inventée, le souvenir incrusté et la vie illuminée...

Elle s'asseyait à cette table chaque jour depuis des années en se posant cette même question. Cette question qui depuis longtemps déjà hantait ses nuits.

Elle s'était retrouvée seule après dans cette grande maison après que sa fille ait décidé de mettre le cap sur Paris dans le but de devenir institutrice. Son rêve d'enfance. Rêve qu'elle avait toujours eu en tête et ce, même malgré la tournure des événements. Elle n'avait jamais souhaité rajouter à la peine de sa mère mais vivre ici devenait tout simplement impossible. Elle devait s'éloigner.

Pour ce qui est de la mère, elle, travaillait au musée de pêche du coin. Appréciée et respectée de tout le village, elle était souvent abordée lorsqu'elle se baladait. L'ennui, c'est qu'elle ne voulait pas parler. C'est à peine si elle trouvait la motivation d'aller au travail le matin. Ce qu'elle souhaitait, c'est qu'on l'oublie. Elle souhaitait retrouver sa vie d'avant, celle où personne ne la connaissait. Ce temps là où tout était plus simple...

Elle se leva de sa chaise, les yeux embués par son chagrin. Une fois dans le hall, elle revêtit son manteau, enfila ses bottines et descendit sur la plage. Elle souffla dans ses mains. L'air était rude et glacial en cette saison. Ses pas la menèrent sur la falaise. Elle marcha un moment, respirant l'air frais.

Le temps commençait à tourner quand elle revint sur la plage. Comme d'ordinaire, elle prit un des galets qui jonchaient le sol. Ce galet qu'elle ajouterait au grand panier de l'entrée. Là où il retrouverait ses frères, nombreux et entassés. Ces galets que depuis ce jour elle accumulait.

De retour dans la cuisine, elle se fit chauffer du thé. C'est alors qu'elle entendit la cloche d'un bateau. Un son qu'elle connaissait pourtant si bien... Elle tourna la tête vers la fenêtre et manqua de lâcher sa tasse. Sans prendre le temps de réfléchir une seule seconde elle se précipita sur la plage. Mais il était trop tard. Il n'était plus là. Il lui avait pourtant semblait si réel cette fois-ci... Mais il fallait se rendre à l'évidence, et la crise de la quarantaine n'arrangeait rien, son homme était parti.

Les tempêtes sont fréquentes dans cette région du Nord. La mer est violente et sans pitié.

C'était un hiver rude et polaire. Il se faisait tard. Elle avait tenté de l'en dissuader mais buté, il n'avait rien voulu entendre. Alors il était sorti et avait pris le large, sans comprendre un seul instant qu'il laissait derrière lui une jeune adolescente que tout effrayait. Une jeune adolescente qui tomba peu à peu dans l'anorexie puis dans la drogue ne facilitant nullement l'existence de sa mère. Une jeune adolescente qui, une fois la tête relevée décida à son tour de prendre le large. Il était donc parti, sans prendre le temps de dire adieu. Depuis, pas un jour ne passe sans qu'elle ne se sente coupable. Mais ce jour-là, tout était différent.

Elle monta sur la falaise pour la seconde fois de la journée ce qui n'était jamais arrivé. La pluie avait commencé à couler le long de ses cheveux bouclés qui lui collaient désormais au visage. Essoufflée, elle s'accroupit devant l'autel qu'elle lui avait dédié et hurla de toutes ses forces. Un cri tranchant qui venait du plus profond de son âme. Il fallait que ça sorte. Ne rien dire ne changerait rien au problème, il lui manquait.

Déterminée, elle se redressa et tourna les talons...

Lundi.

Le réveil, brutal et froid. C'est l'hiver. Je sors lentement du lit. Il est 8 h. La nuit a été courte. Trop courte.

Mardi.

Le cliquetis des talons sur le sol me donne mal à la tête. L'espace est désert. Tout le monde a rejoint le refuge familial. Je dépose le dossier sur son bureau et m'apprête à rentrer. Il est 20 h.

Mercredi.

La rue est sombre. À cette heure-ci, seuls dealers et filles faciles sont de sortie. Je bascule la capuche du manteau sur ma nuque. L'air est vif. J'accélère le pas quand je sens mon téléphone vibrer. Je le sors de ma poche. Mon regard se fige. Je décroche. Personne ne parle. Je suis en relation avec le silence. Une minute plus tard, quelqu'un raccroche. Mon rythme cardiaque s'accélère.

Jeudi.

La journée s'est déroulée sans encombre. Le dossier a été approuvé et la machine à café fonctionnait. Je dépose les clés sur le meuble et appuis sur le bouton du répondeur. J'ai un nouveau message. J'écoute. De nouveau ce silence, intense, profond et obscur. Il ne dit rien. Le bip final s'annonce et la villa capture l'écho.

Vendredi.

Il neige. Les gens restent au chaud et les services sont bloqués. Il faut que je sorte. Je dois prendre l'air. Dans le doute, je prends mes clés. Le ciel est gris mais l'odeur qui me parvient n'est en rien agressive. Je me dirige vers la boîte aux lettres et introduit la clé dans la serrure. Une lettre. Aucun tampon. Aucun nom. Je l'ouvre. Un seul mot «Silence». Paniquée, je cours jusqu'à n'en plus pouvoir le long de la route. Essoufflée, je marque une pause. Je glisse mes doigts dans la poche de ma veste. Elle est toujours là, pliée en quatre.

Samedi.

Les gens arrivaient petit à petit. Les bureaux se remplissaient et les femmes ne cessaient de piailler. Les premiers rayons de soleil traversaient la baie vitrée et venaient caresser mes jambes. Le boss entra et me donna rendez-vous à 14 h dans son bureau pour régler une question d'ordre financier.

14 h approchait. Les pies n'avaient pas encore repris leur besogne, quoique je doute qu'elles ne l'aient jamais vraiment commencé. Je pris le chemin de mon rendez-vous. Je traversais le couloir quand le téléphone d'une collègue sonna. Je décrochai. Aucun son. Mon sang se glaça. Prise au dépourvue je lâchai le combiné. Mon souffle se fit plus rapide. Je raccrochai et sortis du bureau en trombe. Mon boss était là, au bout du couloir, son téléphone portable à la main et un sourire narquois aux lèvres. Il ferma le clapet tout en ne me quittant pas des yeux. Il ne dit rien et commença à avancer, à pas feutrés, tel un

lion chassant sa proie. Effrayée je courais en direction de la sortie. L'ascenseur ne voulait pas arriver, je dévalais donc les escaliers à toute allure. Une fois en bas, je n'eus pas même le temps de reprendre mon souffle que le «ding» de l'ascenseur retentit m'annonçant que mon supérieur arrivait. Cette fois-ci je sentais qu'il ne me suffirait pas d'appeler à l'aide pour que quelqu'un vienne à mon secours.

Cette fois-ci, tout était différent. Les gens m'avaient pris pour une folle la première fois que j'avais dit que je me sentais suivie. Personne ne m'avait cru. Puis les appels anonymes avaient cessé. Ce regard que je sentais toujours posé sur moi également. Mais cette semaine tout avait recommencé. Je courais désormais dans la rue, bousculant les passants qui me dévisageaient et cherchant un lien entre mon patron et cette histoire complètement tordue. C'est alors que je le fis. Mais oui ! Tout était pourtant si clair... Pas plus tard qu'avant-hier, alors que l'on bouclait le dossier sur cette femme dont le mari était parti du jour au lendemain, sans dire un mot et en lui piquant tout son argent le boss avait déclaré que sa femme et lui se séparaient, pour la seconde fois...

Toujours aussi pressée de m'enfuir je ne regardais même plus la rue, mes yeux étant bien trop emplis de larmes et de terreur. Mais je n'avais pas besoin de ça pour savoir qu'il se trouvait toujours derrière moi.

Un cri, un klaxon, des pneus qui grincent puis... un flash. Un homme qui sort de sa voiture à la hâte. Les battements de mon cœur qui ralentissent et mes yeux qui se ferment. Dernière vue sur ce monde ; un boss au sourire radieux. «Si je ne peux pas t'avoir alors personne ne t'aura».

Comment peut-on savoir que l'on ne sait pas si l'on pense savoir que l'on sait ?

Seul l'idiot ignore qu'il l'est. Seul l'ignorant ignore qu'il ignore. Ne sachant pas qu'il ne sait pas, il pense savoir qu'il sait. Ainsi pour lui la vie a un goût sucré de simplicité. Naïf, il se laisse porter par le temps... La vie est pour lui une exquise symphonie. On devrait peut-être tous vivre ainsi. Rien ne nous paraîtrait moche. Nous ne verrions que le bon en chacun. Tel un enfant innocent qui ne se soucie ni du temps, ni des sentiments mais uniquement de ses tendres moments. Il ne pense à rien. Joue dans l'herbe et dans la boue, se salit mais nul ne le gronde parce que cela est immature. Il saute dans les flaques d'eau et rigole de bon cœur. Nulle hypocrisie dans ce regard de parfait petit agneau. Cela change hélas en grandissant. Surtout depuis que ces jeunes souhaitent grandir bien plus vite qu'il n'en convient. On sait faire des choses bien avant que certains plus vieux ne le sachent, avant même de les comprendre. On se prend pour ce que l'on n'est pas et un air hautain se dessine peu à peu sur le visage. Les jeunes filles qui se maquillent ou se vêtissent comme des filles de vingt ans, ça en devient ridicule ! On s'étonne de certains drames qui pourtant peuvent s'expliquer parfois simplement... À trop jouer avec le feu on finit par s'y brûler les ailes...

Cette vie si douce que l'on touchait du doigt lorsque nous étions plus jeunes, nous aimerions parfois tellement la retrouver, alors cessez de vouloir grandir trop vite ! Profitez de l'insouciance et de la tranquillité de vos petites vies bien paisibles en parfait petits pachas ! Dehors, la vie n'est pas aussi rose que sur les bancs de l'école primaire où les seuls soucis que nous avions tournaient autour de qui a échangé la carte de Dracaufeu avec celle de Pikachu ! Les choses étaient plus simples et la pression n'existait pas...

40

Débauche... Reproche...

Il faisait si chaud en cette après-midi de juillet. La mer était calme, la circulation dense. Après quelques verres et quelques joints tout me paraissait si paisible... Les gens de la promenade assis sur les bancs à se contempler, les enfants qui courent sur le sable. Et moi. Dans mon désarroi le plus total qui suis en train de me faire un mauvais trip.

J'étais censée surveiller mon petit frère qui jouait avec sa voiturette dans la rue. Il s'était trouvé des copains et m'avait demandé s'il pouvait aller faire un tour. Mes amis débarquant au coin de la rue, je l'y avais autorisé et était partie boire un coup au bar.

Ah ! L'air frais de la liberté ! L'été, le soleil, les amis, c'était toute ma vie !

Après un petit Monaco, nous avons rejoint notre carré d'herbe habituel. Notre place sous le saule pleureur était libre. Nous avons ri de bon cœur autour de quelques bouteilles de rosé et de vodka tout en fumant à plein poumons. Une après-midi des plus ordinaires dans ma nouvelle vie de débauche. Je me sentais si bien... Finis les soucis, envolés les ennuis, juste moi et ce que je tenais dans mes mains. Un peu plus tard, alors que je rentrais chez moi, je décidais de passer par la promenade. Je souhaitais admirer le soleil qui s'abaissait afin d'entrer en collision avec cette mer si parfaite. Ce spectacle m'émouvait chaque jour davantage... Et ce, surtout lorsque je planais.

Je ne me suis pas tout de suite rendue compte de la présence des policiers autour de moi.

Un homme me saisit par le bras et me demanda de ne pas rester là. Je lui obéis sans réellement comprendre ce qu'il se passait.

En traversant la rue mon regard fut attiré par un gros 4x4 noir. Quelque chose semblait être coincée sous ses roues avant. M'efforçant tant bien que mal de garder les yeux concentrés sur la chose, je les plissais légèrement. Un frisson parcourut mon dos. Chancelante, je descendis sur la plage. Je tremblais. Je m'assis lourdement contre une baraque. Je fixais l'horizon. Des larmes brûlantes commencèrent à couler sur mes joues. Je suffoquais. Ma main glissa dans la poche de mon short. J'en sortis l'appareil photo. Étrange, je ne me souvenais pas l'y avoir mis...

Je l'allumais et regardais les images que j'avais bien pu saisir. Elles étaient floues, comme d'habitude. C'est alors que je tombais sur la première. C'était en début d'après-midi, les gens étaient assis ou allongés dans l'espoir que leur corps capte les rayons du soleil. Et il était là, bien vivant, roulant sur la petite voie. Soudain l'image du 4x4 me revint...

«Non...» hoquetais-je, me noyant presque dans l'eau salée qui dégoulinait de mes yeux. Je secouais désormais la tête dans tous les sens, me la frappant à coups de poing, folle de rage.

Je fixais de nouveau mon regard vers le large et mes larmes cessèrent. Je compris alors la seule option qu'il me restait. Lentement, je me levais et pas après pas me dirigeais vers les vagues. J'ôtai mes chaussures à la lisière de l'eau qui tapota mes pieds. Joueuse, elle m'appelait...

41

Questions multiples...

On nous demande de savoir choisir une voie, de définir notre avenir sans même avoir vécu. Et si on se trompait ? Comment revenir en arrière ? Il faut certes avoir un but dans la vie mais quand on ne comprend pas vraiment ce que nous faisons ici bas, comment se donner des objectifs ? Comment donner un sens à sa vie en espérant un jour devenir la personne que l'on souhaite ? Comment, quand on ne sait pas même qui l'on est...

Je ne sais pas qui je suis et je doute sans cesse de mon existence. Il m'arrive d'être assise, là, à fixer le vague tout en me demandant si ce que je vois est réel. Me demandant si ma vie a un sens et si tout ce que je vois existe vraiment. Je me sens si détachée que j'en deviens étrangère à tout ce qui m'entoure au point de ne rien savoir de ces choses nouvelles qui apparaissent ou bien des anciennes qui disparaissent avec le temps qui use, qui lasse et qui trace, nous laissant ainsi démunis face à l'âge qui nous emporte vers une fin bien méritée. Mais qu'en est-il de ceux qui doutent de leur commencement ? De ceux qui doutent de leur être même ? De leur essence et de leur identité ? Comment mettre un nom sur ne serait-ce qu'une simple émotion quand on ignore comment la nommer ? Quand on ignore le fondement même de la chose ? On ne peut répondre à tant de questions, et pourtant, cela n'empêche pas certains de vivre. Hélas, moi si. Cela m'empêche très souvent d'avancer car, figée dans cette position de transition, j'ignore quelle direction prendre. J'ignore même mes possibilités, doutant de mes capacités. Je me sens si faible et si inintéressante que je me renferme de nouveau. Les autres paraissent si épanouis. Si seulement grandir était une option... Je souhaiterais tellement rester figée dans ce monde de l'insouciance et de l'innocence qu'est l'enfance. Êtres fragiles et naïfs, qui ne demandent rien à personne et qui sautent à pieds joints dans une flaque d'eau sans se soucier de ce que pensent les gens. Si seulement je pouvais y retourner. Ne pas avoir à prendre de décision. Pouvoir me cacher sous la couette en prétextant avoir vu un horrible monstre au pied du lit ou encore me blottir contre le corps de ma mère qui me serre en me réconfortant. Sangloter, pleurer, c'est le quotidien d'un enfant de six ans, pas ordinairement celui d'une adolescente de dix huit...

La plupart des gens souhaite revenir à cette période-ci de leur vie. Le changement, la découverte du monde de la nuit, les expériences, tout ce qui forge celui ou celle que nous serons dans quelques années. Certains souhaiteront avoir une maison, trois enfants et deux chiens, un mari ou une femme à aimer et un grand jardin. D'autres préféreront vivre au jour le jour, sans se soucier du temps qui passe, uniquement leur petite personne et leur vie bien tranquille. D'autres encore vivront toujours chez leurs parents, des Tanguy qui ne quitteraient pour rien au monde la sécurité du foyer familial. Et puis il y aura toujours les éternels insatisfaits, les éternels rêveurs qui ne vivront que pour leur passion, la tête en l'air de peur de poser les pieds trop près d'une bombe prête à exploser. Voyager de-ci delà. Aimer par-ci par-là et n'avancer que pour sentir ses cheveux voler au vent ou l'odeur d'un pain au chocolat flotter jusqu'à ses narines. Les petits plaisirs qui remplissent leur journée de chaque détail auquel nul ne prête attention. Ces petits plaisirs futiles qui pourtant simplifient la vie.

J'ignore bien à laquelle de ces catégories de personnes j'appartiendrais mais ce qui est certain c'est que la quête du «moi» est entamée depuis suffisamment de temps pour que je commence à désespérer. Tant de fois j'ai pensé que ça n'en valait pas la peine. Tant de fois je me suis posée, prête à le regretter. Mais tant de fois j'ai été lâche. C'est peut-être bien la seule chose en quoi j'excelle, la fuite. La facilité face à l'adversité. On abandonne et on va chercher plus loin si la place n'est pas prise. Au moins, pas de conflit. Juste moi et ma tranquillité. Ma solitude. Le silence me va si bien...

Je ne cesse donc de me demander à quoi servent toutes ces questions qui envahissent ma tête et la conduisent à des conclusions bien peu attrayantes. Peut-être une personne pourrait-elle m'aider ? Peut-être pourrait-il m'aider ? Peut-être...

Il entra en criant. La porte claqua et un verre se brisa.

Il était énervé et sa voix déraillait. Ses pas se faisaient lourds et sa présence l'asphyxiait.

Elle partit se cacher sous le lit. Elle ne désirait en rien revivre cette scène. Elle se faufila au milieu des moutons et réprima un éternuement. Il ne devait pas l'entendre. Elle disparut dans l'obscurité de la pièce. Il était tard. La nuit était tombée. Le froid inondait chaque parcelle de ce sol...

C'est alors qu'elle entendit le bruit d'un corps qui tombe. Les mains crispées sur les tempes et les paupières pressées l'une contre l'autre elle se mordit la lèvre inférieure. Muette. Puis ce fut le silence. Elle patienta ainsi durant plus d'une demi-heure afin d'être certaine qu'il n'y ait plus personne en bas. Elle se hissa hors de son trou à rat et descendit à pas feutrés. Elle alla dans la cuisine. Elle avait faim. Se dirigeant vers le placard elle fit bien attention de ne pas poser ses pieds sur les morceaux de verres éparpillés. Il y avait suffisamment de liquide vital, visible ou non, étendu sur ce sol...

Elle opta finalement pour une barre de céréales et monta se changer. Saisissant son sac, elle sortit de la maison et se dirigea vers le centre.

Debout près d'un arrêt de bus, elle attendait. Les clients ne tarderaient pas à arriver...

Célia Barbier

Le mois de janvier était déjà bien avancé. Quelques flocons de neige tombaient se perdant dans la mer. La plage était calme. Seuls quelques courageux se baladaient par ce froid.

Une femme observait ce paysage depuis la fenêtre de sa petite maison de bord de plage. Au bout d'un moment, elle se leva, alla chercher une grosse valise dans son placard. Elle y mit quelques vêtements, puis y rajouta quelques objets : des jumelles, un appareil photo, une carte routière des Pays-bas. La femme referma soigneusement sa valise et alla chercher une veste. Elle était enfin prête pour aller à la gare.

Elle sortit de sa maison. Prit soin de fermer la porte à clé. Elle attachait tant bien que mal sa valise sur son vélo, puis partit. Elle avait l'habitude de faire ce trajet. Elle le faisait une fois par mois pour aller voir sa fille à Paris. Sa fille était la seule personne qu'il lui restait. Son époux était mort quatre ans plus tôt d'un cancer.

Depuis, elle vivait seule dans cette petite maison au bord de la mer. Elle avait pris goût à la peinture et pouvait rester des heures à peindre. Elle faisait également partie d'une association qui restaure de vieilles barques. Elle travaillait comme gardienne au musée de la pêche. Mais petit à petit, les visiteurs avaient déserté le musée. Et au fur et à mesure, elle rêvait de partir. De s'échapper de cette vie qui avait fini par devenir monotone.

Finalement, elle arriva à la gare. Elle garda son vélo avec elle. Elle ne partait jamais sans son vélo. Elle se dirigea vers le guichet et demanda un billet. Un aller simple, précisa-t-elle. Elle récupéra le billet, alla le composer et s'assit sur un des nombreux bancs de la gare. Son train ne partait que dans deux heures. Elle attendit patiemment. Au bout d'un long moment, son train fut annoncé. Il venait d'entrer en gare, à la Voie 2. La femme se dirigea vers la voie indiquée tirant difficilement son vélo qui était devenu lourd. Elle le hissa avec peine dans le train. Un contrôleur vint l'aider. Elle posa son vélo dans un coin, plaça sa valise sur un siège à côté d'elle. Bientôt le train partirait. Mais pas en direction de Paris.

44

Troubles nocturnes

Je voyais ces gamins tous les jours. Quand je partais au travail le matin. Quand je rentrais le soir. Je les voyais tous les jours. Dans la rue. Enfants dont les parents ne voulaient pas à la maison. Enfants que les parents envoyaient dans la rue pour être tranquilles. Pour ne pas les entendre.

Plusieurs fois j'avais retrouvé les vitres de la voiture cassées. Pas que la mienne d'ailleurs. Les voitures des autres aussi. Tout le monde savait qui faisait ça. Mais personne ne parlait. C'était normal. Ce n'était que des gamins après tout. Alors, je ne disais rien. J'amenais la voiture au garage. Et une semaine plus tard, mes vitres étaient de nouveau cassées. Mais c'était normal disaient les autres. C'était devenu une habitude.

Mais il n'y avait pas que la voiture. Le soir, les gamins s'amusaient au ballon. Ils l'envoyaient contre les murs des maisons. Et ça résonnait. Jusque tard dans la nuit. Et je ne dormais pas. Je n'arrivais pas. Je passais la nuit dans mon lit à me demander dans quel état je retrouverai ma voiture le lendemain matin. Combien de temps allaient-ils encore jouer au ballon ? La plupart du temps, ils arrêtaient vers minuit. Peut-être était-ce à ce moment-là qu'ils s'attaquaient aux voitures. En tout cas, minuit était pour moi le moment où je réussissais enfin à m'endormir.

Jusqu'à ce que mon réveil sonne à 6 h du matin. Où je me levais. Épuisée. Cela durait maintenant depuis plus de deux ans.

Ce jour-là, je me levais à mon habitude, me préparais et m'habillais. Puis je partais au travail. La vitre passager de ma voiture était brisée. Ça faisait deux jours. Mais à quoi bon la réparer pour qu'ils la cassent à nouveau trois jours plus tard ? Quand j'arrivais, mon patron m'annonça que j'étais renvoyée. Ça faisait trop longtemps que j'arrivais en retard et que j'étais tellement fatiguée que je ne faisais plus mon travail correctement. Je passais la journée à errer dans la ville. Ne sachant quoi faire.

Le soir arriva rapidement. Trop à mon goût. Il fallait que je rentre. Le quartier était comme toujours rempli de gamins. Ils jouaient au ballon. Ce dernier résonnait. Les enfants criaient. Ils faisaient trop de bruit.

Brusquement, j'appuyais sur l'accélérateur. Je percutais les gamins. Puis, j'arrêtais la voiture. La rue était devenue silencieuse. Cette nuit je pourrais enfin dormir.

Welcome to London

45

Deux personnes se tiennent la main dans la rue. Sûrement un couple. Ils sont tous les deux jeunes. La petite vingtaine tout au plus. La jeune femme a de longs cheveux blonds. Elle est plutôt petite. Sa tête est appuyée contre l'épaule de son compagnon. Celui-ci est plus grand qu'elle. Il a des cheveux noirs.

Ils attendent tous les deux à l'arrêt de bus menant à l'université. Ils débutent tout deux leur deuxième année. Elle en lettres. Lui en histoire. C'est leur première journée de cours. Ici en Angleterre. C'était l'idée de William. Il rêvait d'aller en Angleterre depuis longtemps. Alors quoi de mieux qu'un projet Erasmus pour réaliser son rêve ? Ils avaient fait leur dossier tous les deux quelques mois plus tôt.

En ce moment même, il est calme. Trop calme. Il ne peut s'empêcher de sourire en voyant Iris taper nerveusement du pied en regardant autour d'elle comme si elle espérait voir un peu plus loin un signe qui lui montrerait que tout cela n'est qu'un rêve.

Elle ne regrette pas de l'avoir suivi. Mais elle a peur. Peur de l'inconnu. Elle n'avait jamais quitté la France avant. Alors partir un an à l'étranger a de quoi effrayer. Elle sert la main de son compagnon et respire un bon coup. Il faut qu'elle arrête de stresser. William retira sa main et la passe autour des épaules d'Iris. Pour la rassurer. Il lui adresse un sourire réconfortant. Ce sourire qui la rassure tant. Ce sourire qui la calme lorsqu'elle est stressée. Ce sourire qui l'avait fait craquer deux ans auparavant.

Le bus arrive. Ils entrent et s'installent au fond du bus. Elle est du côté de la fenêtre. Le bras de William est toujours sur ses épaules. Elle est rassurée. À ce moment-là, elle est sûre que tout ira bien. Tout ira bien tant qu'il sera là. Son regard se perd à l'extérieur. Tout est si différent ici. Les voitures qui roulent à gauche. Les bus rouges. Le temps pluvieux.

Ils arrivent enfin à l'université. Gigantesque et magnifique. Bien différent de celles que l'on peut trouver en France elles aussi.

Iris ne peut s'empêcher de serrer de nouveau la main de William. Ils allaient bientôt devoir se séparer. Ils avancent vers l'université et entrent dans l'un des bâtiments. William insiste pour l'accompagner devant sa salle. Elle cède. Comme ça il restera un peu plus avec moi et la séparation paraîtra moins longue, pense-t-elle.

Ils sont devant la salle. Entourés de personnes parlant une langue étrangère à la leur. Elle soupire. «Ça y est. On y est.» dit-elle. Sa voix tremble. Elle n'a toujours pas lâché la main de son compagnon. Il se place devant elle. Lui adresse pour la seconde fois de la journée un sourire réconfortant. Il s'approche d'elle et l'embrasse.

«Je t'aime.» lui murmure-t-il à l'oreille. «Moi aussi je t'aime.» lui répond-elle doucement. Elle lui lâche la main. Il part. Elle respire profondément et entre dans la salle.

Elle s'installe dans un coin. Des filles viennent la voir. Elles discutent. Iris a un peu de mal à suivre. Les filles vont trop vite pour elle. Elle leur demande alors gentiment de parler plus lentement. Elles sourient et parlent plus doucement.

Le professeur arrive. Le silence s'installe. Les heures passent lentement. Elle suit tant bien que mal les

46

cours. Elle ne peut cependant s'empêcher de penser à William. Mais elle sait qu'elle le reverra. Ce ne sont que 6 h. Ça aurait pu être pire, l'un de nous aurait pu rester en France. Dans ce cas-là, on se serait vu quoi ? Une fois ? Deux fois ? Dans le semestre ? Elle préférerait largement être là avec lui. Plutôt que là-bas, loin de lui.

Trois heures plus tard, Iris se dirige vers la bibliothèque universitaire. William a encore une heure de cours. La bibliothèque est grande. Elle cherche le rayon littérature et finit par le trouver. La jeune femme s'installe à une table à proximité et va chercher un livre que le professeur leur a demandé de lire. Elle le trouve et grimace. Il est en anglais. Bien sûr vu qu'elle est en Angleterre. Elle le prend quand même. En se concentrant elle devrait pouvoir comprendre. Elle s'assoit et lit. Au bout d'un moment, Iris se lève. Elle se dirige vers l'accueil pour emprunter le livre. Puis, elle va devant la salle où William a cours après avoir tourné en rond pendant environ 15 minutes. Il ne devrait pas tarder à sortir. Il est midi.

William sort enfin. Iris s'approche de lui et l'embrasse. William lui présente des étudiants. Puis ils partent. Ils s'arrêtent à l'arrêt de bus et attendent. Un bus rempli de touristes passe devant eux. Une publicité accrochée sur le côté : **Welcome to London**. Iris sourit. Elle est heureuse. William est là avec elle. C'est tout ce qui compte.

L'ombre de moi-même

47

La sonnerie de mon réveil retentit dans la chambre. Je m'étirais lentement tout en prenant soin de l'éteindre. Après cinq minutes à me prélasser dans le lit, je me levais. Difficilement. Je n'avais quasiment pas dormi cette nuit. Uniquement par vagues d'une trentaine de minutes. À la fin j'en étais venue à croiser les doigts pour que mon réveil sonne.

Je me préparais le déjeuner. Posais une deuxième tasse sur la table. Je m'assis quelques instants buvant mon café. Cela faisait maintenant deux mois que je faisais des insomnies. Après avoir fini ma tasse, je la déposais dans l'évier. Allais m'habiller et attrapais mon sac qui traînait à l'entrée. J'allais partir quand mon regard se porta sur une photo accrochée à la porte. Une des nombreuses photos nous représentant lui et moi. Je l'attrapais et la jetais dans la corbeille à papier. Un geste inutile je le savais mais que je répétais chaque matin avant de partir en cours.

Je sortis. Il faisait un peu frais. Je resserrais mon gilet et marchais en direction de l'université. Les rues étaient bondées. Je n'y fis pas vraiment attention. Trop perdue dans mes pensées. Lorsque j'arrivais, plusieurs étudiants étaient déjà là. Je m'installais dans un coin. Loin des autres. Avant, je traînais avec eux. Mais depuis deux mois, ils étaient devenus trop joyeux à mon goût. Ou alors c'était moi qui avais perdu le sens du mot joie. Ces derniers temps, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Les cours passèrent lentement. Lorsqu'ils furent enfin finis, je repartis chez moi. C'était comme ça depuis deux mois. Je me levais, allais à l'université et rentrais chez moi. Les seules fois où je ne rentrais pas chez moi directement c'était pour faire le plein du frigo.

Une fois arrivée chez moi, je posais mon sac dans l'entrée. Puis, je me dirigeais vers la corbeille à papier, récupérais la photo et la raccrochais à la porte. Je ne pouvais me résoudre à jeter une photo de lui. Nous avions vécu pendant trois ans ensemble. Il m'avait même demandé en mariage. Comment pourrais-je simplement vouloir effacer tout ça en jetant une photo ? Je retournais dans la cuisine. Sa tasse était toujours là. Elle n'avait pas bougé. Pourquoi aurait-elle bougé d'ailleurs ? Cela faisait maintenant deux mois qu'il était parti. Et il ne reviendrait pas. Cela faisait deux mois que l'hôpital avait appelé.

Megane CORIZZI

Cher Nicolas,

Mon cher ami j'ai compris tes réticences à me voir intégrer le monde des «gens occupés» comme tu l'as si bien dit dans ta dernière lettre. Mais laisse-moi te parler de ces lieux singuliers, qui m'ont fait quitter notre douce campagne pour cet univers brutal. L'appartement que j'occupe se trouve non loin d'un café où je passe le plus clair de mes après-midi. Certes ce bâtiment n'a pas le charme de ta maison, ni la beauté de tes jardins, dans lesquels nous nous sommes si souvent perdus avec bonheur. Non, mais cette terrasse, étroite et que peine à ombrager un petit arbre, que l'on vient tailler tous les mois de peur que l'ovale parfait de ses branches ne soit perturbé de tiges irrégulières et ne lui donne des formes fantaisistes. Mais cet endroit a pour lui les discours des gens qui s'y arrêtent.

Les discours des hommes occupés, en costume impeccable y viennent parler d'affaire. En faisant tant de secrets, pour cacher des choses qu'ils sont les seuls à pouvoir désirer. Des femmes qui promènent leurs enfants et qui s'arrêtent pour discuter de choses qu'elles ont entendues. Tu sais toutes ces histoires dont nous étions toujours les derniers informés. Et même des fois, j'aime ces instants, elles refont leurs vie aux bras de leurs amants. Et comme les hommes, dans ces moments là, elles parlent en murmure pour dissimuler leurs secrets, qu'elles confient souvent à des oreilles indiscrettes. Les enfants eux, jouent, s'inventant des contes merveilleux où dragons et chimères ne sont que choses ordinaires. Ils partent sur les flots bleus de leur enfance, de leur innocence, dont tu connais toute la puissance. Puis vers les cinq heures, de jeunes étudiants viennent aussi, ils discutent avec ferveur de toutes ces choses qu'ils ont apprises. Certains réfutent les théories archaïques de leur enseignant, d'autres les portent au rang de messie. Ils refont le monde à grand coups de «Ah, si c'était moi...», «Si les gens pouvaient comprendre...». Et de toutes ces phrases que nous avons-nous aussi prononcées, même si je sais qu'aujourd'hui tu as un peu honte d'en parler. Tous ces gens qui s'arrêtent, se croisent et ignorant tout de la vie des personnes qui les entourent, qui font la leur et la racontent dans ce café. Ce café où moi, l'oreille attentive je me nourris de ce qui les fait vivre. Tu me diras «Écouter des conversations prises au hasard c'est cela qui te retient en ville, faire la commère de bas étage», je sais que tu me dirais cela.

Et bien oui, et lorsque je ne suis pas sur cette terrasse, je me promène ça et là dans les parcs, tu vois je n'ai pas perdu mon amour pour cette nature que tu chéris tant. Même s'il n'y pas les roses de ton jardin, ils possèdent de vastes murs d'arbres qui cachent toute trace de la ville alentour. En son cœur une fontaine posée au milieu d'un cercle de petits cailloux blancs. Sous les frondaisons verdoyantes dessous des pensées, des tulipes et d'autres fleurs dont le nom m'est étranger, bien que tu me les répètes à longueur de temps. Des familles s'y promènent, les femmes s'assoient sur des bancs, regardent avec tendresse ou soulagement leurs enfants partir s'amuser. Puis elles recommencent cette activité, que nous, êtres humains, pratiquons tous, et certains même, avec outrance, elles parlent. Et là sur un banc juste en face de la fontaine je regarde les enfants vivre leurs rêves et leur mère rêver la leur. Alors oui je suis parti, pour la grande ville, mais non je n'ai rien oublié de la nature et de ses

merveilles. Mais j'en ai découvert d'autres, qui m'emplissent le cœur d'émotions nouvelles. J'espère que tu pourras me comprendre, ou si tu en es incapable au moins ne pas me juger trop sévèrement. Tu sais que ton avis a toujours beaucoup compté pour moi, tu as toujours été le premier à lire mes poèmes, et à rire lorsque que, trop pressé par mon imaginaire j'oubliais des mots. Et moi j'ai toujours pris plaisir à écouter les milles et une histoire de tes jardins. Nous deux assis sur le petit banc de fortune que tu avais fabriqué, ou juste dans l'herbe, tous ces moments sont pour moi des souvenirs précieux.

C'est pourquoi je voudrais te faire partager à mon tour les histoires de la ville, de ses cafés, et de ses parcs et bien d'autres endroits qu'il me tarde de te faire découvrir.

Bien à toi ton ami,

Hugo.

Hugo passe la semaine à attendre patiemment une réponse. Sa vie s'organise autour de cette correspondance. Il n'y a bientôt plus de jours, ni de semaines, seulement des périodes. Celle d'avant et celle d'après la lettre de Nicolas. Dimitri en veut toujours un peu à son ami d'être parti, mais ses lettres lui réchauffent le cœur. Car dans sa campagne, le printemps ne redonne pas à son jardin sa beauté. Les couleurs sont ternes, les roses flétries. Les journées sont longues les nuits plus encore.

Cher Hugo,

Tu me sembles t'être accoutumé au mieux à ta nouvelle vie, toutes mes craintes semblent infondées finalement, mes espoirs de te voir revenir au près de moi en courant, aussi d'ailleurs. Mais si tu es heureux de cette vie, je le suis également. Ce Paris que tu me décris me paraît bien loin de celui que je me figurais. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il serait plaisant d'y vivre toute une vie, mais pourquoi pas y aller passer quelques jours au printemps ?

Ma vie, n'est pas aussi palpitante que la tienne, aucune personne nouvelle à rencontrer, pas de nouvel endroit à visiter. Rien qui puisse rivaliser avec tes découvertes. Je me suis d'ailleurs amusé de ta lettre dans laquelle on te croirait le pionnier d'une nouvelle civilisation, pendant que moi je reste dans une métropole que je ne connais que trop bien. Mais cette métropole est peuplée de gens qui me demandent cent fois de tes nouvelles, sans que je ne trouve rien de plus à dire que la veille au soir. De temps en temps je rencontre au détour de l'Avenue des Pins, les filles de La Faille, qui, depuis que tu n'es plus là arborent des mines à faire verser des larmes au plus heureux des gentils hommes. Elles ne manquent pas une occasion de me sauter à la gorge et de me noyer sous un flot de questions ininterrompues, qui ont toutes un rapport avec toi. Mais ne crois pas être le seul à agiter les cœurs de ces dames. J'ai moi aussi, pour mon plus grand malheur quelque succès. Au traditionnel bal donné par Mme Durolle, celle-ci même me tient à ses côtés toute la soirée durant, pour me vanter les mérites de sa nièce à qui j'ai fait forte impression. La jeune fille n'a pas encore 16 ans qu'elle me voudrait déjà, corps et âme dévoué à elle. Cette petite ne peut aligner deux mots sans pousser d'horribles gloussements, qui ne font que démontrer un peu plus sa sottise. Voilà la vie que je suis contraint de mener depuis ton départ, paraître et sembler sont les deux seules choses qui comblent mes journées.

50

La vie est bien terne, heureusement qu'il y a tes lettres, qui je l'espère resteront régulières, pour redonner confiance.

Mon père m'a dit que nous allions bientôt monter à Paris car il a à régler des affaires, il ment. Mais je trouve louable de sa part de vouloir s'occuper encore du moral de son fils. Il a toujours été comme cela, c'est sa façon de montrer qu'il n'est pas que l'homme qui me nourrit. Mais je le soupçonne d'avoir quelque plan en tête à mon égard, et le trouve de plus en plus suspect quand il part rendre visite à des gens dont il me tait toujours le nom, quand j'ai l'impression qu'à la maison tout le monde est au courant.

Je me suis lancé, sans grand succès, dans la peinture. Depuis quelque temps j'aspire à me trouver de nouvelles passions, celle qui me comblait avant, n'éveille plus en moi les mêmes plaisirs. Je suis las de toute la vie mondaine, et de ces conversations. Les gens que je fréquente ressemblent de plus en plus à des morts. Quand Père part pour ses affaires je peux passer des jours sans dire un mot, Mère ne cesse d'aller et venir le matin dans la maison, l'après-midi en ville. Toujours accompagnée de Marta sa nouvelle dame de compagnie. Mais tout n'est pas noir, un nouvel étudiant est arrivé hier, il occupe ton ancienne chambre, même si j'aurais voulu qu'il n'en fasse rien. Il n'est pas méchant, mais jeune et très naïf, il me demande une attention constante, ce qui me permet de combler les heures, que tu as laissées vides. Mais il a beau être plein de bonne intention, il n'a pas ta vivacité d'esprit, et ses conversations ne dépassent pas celle d'un salon de bourgade. Mais je me sens serein avec lui, sa candeur est rafraîchissante.

J'arrête ici le récit de ma vie dans mes prochaines lettres je te parlerais, sois-en assuré de choses bien plus légères, et bien moins déprimantes.

En espérant te revoir bientôt. Amicalement.

Nicolas

Hugo rencontre des jeunes gens avec qui il se trouve des affinités, et ce grâce à l'emploi d'assistant qu'il occupe dans une galerie d'art. Mettant ainsi fin à sa solitude. Les discussions qu'il tient avec ces jeunes esprits qui réfléchissent comme lui, le comblent, car c'est pour cela qu'il est venu. Mais il n'oublie pas Nicolas pour autant, mais aujourd'hui il ne souhaite plus qu'une chose, que son ami vienne.

Le père de Nicolas, part toujours en secret. Jusqu'au jour où il revient en compagnie de deux inconnus, un homme d'un certain âge et celle qui semble être sa fille.

Cher Nicolas,

J'ai lu ta lettre avec attention, et ressenti ta mélancolie, mais ton ironie légendaire semble intacte, cela me rassure. Je suis content que quelqu'un occupe mon ancienne chambre, j'avais quelque peine à l'abandonner à la poussière et aux insectes. Ce nouveau locataire est entre de bonnes mains, j'ai confiance en tes talents de tuteur, tu seras pour lui tout ce que tu as été pour moi. Ne t'inquiète donc pas de son niveau, dois-je te rappeler le mien quand je suis arrivé, je ne pouvais parler plus d'un instant sans te parler du seul sujet que je connaissais, le latin. Dans peu de temps tu parleras de littérature et de politique avec ton ami, crois-moi.

51

Pour ton père, c'est vrai qu'il a toujours eu une tendance très prononcée pour les secrets, mais son habilité à les tenir dans cet état, n'est en rien égale à sa passion pour les créer. À mon avis, il ne se passera pas longtemps avant qu'il vienne tout te dire avec un air satisfait de ce qu'ils sont parvenus à leurs fins sans se faire prendre. Mais en tous cas il est certain qu'il a pour toi des projets, j'espère juste qu'il ne sera pas trop contraignant pour toi de répondre à ses attentes.

De mon côté, le temps s'écoule doucement, je suis devenu employé dans une galerie. Le gérant est un collectionneur d'art, un ami de mon père. Il n'est pas très aimable et plutôt pingre, caractéristique plutôt étonnante pour un collectionneur, tu en conviendras. Mais la galerie jouit d'une grande notoriété, y travailler me permet de rencontrer du monde. J'ai eu le plaisir de croiser quelques beaux esprits, et de certains je me suis même fait des proches. Mes sorties au café ne se font donc plus seul. Mes amis te plairaient, il y a William un anglais attiré vers Paris pour son goût de l'art, il connaît tout ce qu'il y a à savoir sur les nouveaux peintres, ceux dont les journaux décrivent le travail. Il ne cesse de nous répéter que ce que l'on appelle «impressionnistes seront un jour reconnus à leur juste valeur». Je pense aussi qu'il y a un réel talent chez ces artistes, mais de là ce qu'on leur accorde un jour du crédit, je crois que William a beaucoup trop foi en l'homme. C'est aussi l'avis d'Antoine, le benjamin d'une famille de la noblesse, à qui ses parents n'ont laissé que le nom. Je pense que depuis il a perdu tout espoir en la nature humaine. Il a des théories amusantes, et les fait partager dès que l'envie l'en prend. Pour lui, il n'y a de trésor que le temps, nous ne sommes des être doués de raison et de sens critique que le temps d'une jeunesse, qui elle-même n'est précieuse que parce qu'elle ne dure qu'un court instant. Il dit qu'il n'en veut pas à ses parents de l'avoir abandonné aux griffes de la capitale pour s'occuper de ses frères. À mon avis il n'en pense rien, et vit très mal ce détachement affectif. Il s'est lié d'amitié avec une jeune fille, Amélie, leur lien a tout de celui qu'entretiennent un frère et une sœur. Mais elle n'a pas su le guérir de son cynisme, il y a un étrange air malsain dans son regard qui jure magnifiquement avec la douceur des yeux d'Amélie. Tous les quatre sortons souvent, au théâtre, à l'Opéra, le nom d'Antoine nous ouvre pratiquement toutes les portes.

Tu adorerais cette ambiance de fête permanente qui flotte dans l'air dès que le soleil se couche. Les lumières de la ville viennent de toute part t'encercler et tu te laisses prendre dans ce ballet étincelant. Oui cela te plairait certainement.

Je souhaite de tout cœur que ton père ne t'ait pas menti, et devoir, sous peu, t'attendre à la gare.

Amicalement

Hugo

Hugo,

Le secret de Père c'était un mariage arrangé avec la fille de Monsieur Gontran, un financier important de la région. C'est la cadette de la famille, Père m'a assuré que c'était un bon parti, une dote importante. C'est tout ce qui l'intéresse. Mais moi je ne veux pas de cette petite bourgeoise au teint blafard et aux yeux éteints, elle est plus

ennuyeuse que tous les vieux livres de Fiance de Père. Elle me regarde, son regard vitreux me transperce d'effroi, elle me sourit, sa bouche trop pleine de dents me fait frissonner d'horreur. Elle n'a rien pour elle, cette pauvre fille, si encore elle était intelligente ou réfléchie.

En fait elle pourrait tout aussi bien être la plus belle des fleurs et d'un intellect hors du commun, cela ne changerait rien. Je n'avais jamais pensé qu'il pourrait me faire cela, je suis son fils tout de même, comment ose-t-il me jeter dans les cages du mariage. Il ne comprend pas la nature des sentiments des jeunes gens, ses souvenirs de cette époque, sont cachés sous ses rides. Il ne sait plus rien des sensations que l'on peut avoir, l'émoi qui nous prend quand on passe près de la personne aimée, la joie, la douleur, le plaisir de l'amour. Il n'est plus qu'une pierre enfouie face contre terre sous la montagne de ses souvenirs. J'ai supplié Père de me laisser partir et d'échapper à ce mariage inadmissible. Il ne veut rien entendre, s'obstine à me dire qu'en choisissant le départ je gâcherais tout ce qu'il avait construit pour mon avenir. Pour lui le départ vers Paris, me plongera vers le vice et le malsain, que je ne suis pas fait pour vivre en ville. «Tu es fragile, naïf, et trop stupide pour résister aux tentations de la ville». Mais que connaît-il de moi lui qui ne m'a même pas vu grandir, j'avais déjà dix ans quand il daigna rentrer de ses voyages pour venir me voir.

Je ne veux plus rester ici, plus rien ne me retient dans cette maison froide. Les gens qui vivent ici ne forment plus le cadre tranquille et chaleureux, dans le quel je pensais exister. Je pars, il est inutile de m'écrire pour m'en dissuader, je ne serais plus ici pour lire tes lettres. Tu me retrouveras à la gare de Paris, je prendrais le train qui part de la ville d'à côté dans une semaine pour te laisser le temps de recevoir ma lettre. J'arriverai dans l'après-midi vers les coups de cinq heures.

Nicolas

Une semaine après, dans la gare on vit arriver un jeune homme, il descendait du wagon les yeux remplis d'espoir, comme tous ceux qui viennent pour la première fois. Dans le hall de la gare, un autre jeune homme, était assis sur un banc, dans ses mains un livre qu'il n'avait cessé d'ouvrir et de fermer. Cela allait faire bientôt trois heures qu'il n'avait pas bougé de sa place, quand on annonça l'arrivée d'un train. Il commença à marcher vers les quais, il courait presque. Dans la foule de voyageurs les deux hommes se firent face, on aurait pu les croire seuls. Aucune des personnes qui passaient devant eux n'aurait pu leur faire détourner le regard. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, on put apercevoir un sourire se dessiner sur leurs lèvres teintées délicatement de rouge. Leurs visages reflétaient les mêmes émotions, ils étaient tels deux miroirs se faisant face, les sentiments de l'un pouvaient se lire sur l'autre, jusqu'à ne former plus qu'un seul et même corps.

Partir

Partir, c'est simple. Il faut juste y être préparé. On classe ses affaires, on range un peu. On ferme la valise, parfois avec difficulté. On l'ouvre, pour y mettre d'autres affaires d'une indispensable inutilité. Elle ne ferme plus. On force, à s'en faire mal. Tant pis. On vide les choses inutiles. Tant pis pour le foulard rouge, les livres qu'on a promis de lire. La valise se ferme. Soulagement. On la descend du lit, la pose par terre. Et puis. Et puis on prend son manteau, ses gants. Finalement non, pas celui là. En fait si, il sera bien pour le voyage. On s'ajuste, on prend la poignée du sac. Jusqu'à la porte il ne se passe rien. Quelques mètres où tout va pour le mieux.

Après tout, partir c'est simple. La valise est dans le couloir, pas nous. Reculer. Poser le manteau et ranger. Quelque chose qui traîne par terre, des papiers sur le bureau. Puis remettre son manteau et partir. Dans le couloir jeter un œil partout. Ne rien oublier, sauf les clés. Atteindre la porte, la franchir et être dehors.

Le monde paraît étrange, tellement vide et sombre. On a mal au ventre, l'angoisse. La peur sans doute, de l'inconnu sûrement. Sans savoir s'il est devant ou derrière nous. Des bruits dans le dos. Un léger affolement. On descend la marche. La porte est fermée. Reculer est impossible, avancer difficile.

Peut être que partir c'est dur finalement. Mais rester c'est pire.

Temps

C'est une chose complexe aux définitions multiples, chacun à sa propre impression de ce qu'est le temps de comment il doit être utilisé. Loisir, travail, culture et autre. Mais certaines tendances de la société écrasent les passions naturelles et personnelles de chaque individu. Ainsi la notion de «perdre son temps» est apparue. L'impact qu'elle produit sur les gens est démesuré, eux qui pensaient faire au mieux et occuper leur temps intelligemment voient leur façon d'être, jugée et dénigrée. Aujourd'hui nous savons donc ce qu'il est bien de faire et quand il faut le faire, la vie s'est vue divisée en parties distinctes, consacrées chacune à une activité définie mais de plus en plus au repli sur soi. On ne partage plus, on vit tous les mêmes choses au même moment, les expériences sont devenues collectives et n'ont plus les portées formatrices. Nous sommes coincés dans une sorte de course de relais, d'autres chemins s'ouvrent pour nous dans les haies mais les barrières du conformisme nous obligent à courir dans le même sens.

Le temps doit être dépassé, aller toujours plus vite, le «vite et bien» est la devise qui régit nos existences, un but que nous sommes contraints d'atteindre, les autres sont expulsés. On n'accepte pas la lenteur, car même si l'on doit «prendre le temps» de faire ce qui est important, en aucun cas il ne faut prendre «son temps» pour le faire. Les plus productifs deviennent les plus puissants, les plus rapides, les modèles, plus de place pour les seconds, les bons derniers. L'homme se dit victime de ces principes, mais il les a lui-même créés, il s'en croit prisonnier car les routes qui échappent à l'influence du plus grand nombre sont bordées de ronces. Mais l'individualisme n'est pas mort, on peut toujours faire bouger les choses, se moquer des médisants, et proclamer ses goûts. Mais le courage manque aux hommes, nous nous complaisons dans notre disgrâce accusant les autres de nous être enlisés dans la facilité de l'instant, répondre Non quand on pense Oui. Se convaincre, pervertir sa raison d'être pour plaire ou juste ne pas dépareiller, surtout ne jamais être remarqué.

En réglant le temps, nous nous sommes réglés nous mêmes, et avons fixé et figé nos rapports avec le monde et notre semblable.

Cela fait bientôt cinq mois, que je ne le vois plus, que je ne pense plus. Je me contente de réapprendre à être celle que j'étais. Autour de moi, les gens n'en parlent plus, me lancent des regards complaisants. Moi, je me contente de sourire d'un air innocent, faisant mine de ne pas comprendre. Les gens n'en parlent plus. Ils chuchotent, font des messes basses, le bruit assourdissant que fait leur mépris me confine. Qui aurait pu croire que l'on puisse souffrir autant du bruit que fait le monde. Maintenant je passe mes après-midi entre le parc et le salon. Cette situation convient parfaitement à mon mari «C'est comme avant et c'est pour le mieux» me répète-t-il sans arrêt. C'est peut-être vrai, mais peut-être que ça ne l'est pas. Mais toutes ses belles convictions et ses efforts, furent réduits à néant, un après-midi comme les autres.

Je me trouvais dans le salon feuilletant le livre, d'un auteur, qui se glorifiait à chaque page que le monde existe pour le connaître. Sa théorie, selon laquelle toute chose existe pour placer l'homme toujours plus haut, s'étendait sur environ 300 pages d'un ennui inimaginable. Pourtant, cela ne m'arrêtait pas, je lisais inlassablement chaque ligne, chaque mot avec un sérieux biblique. Ce livre je le détestais, mais ne parvenais pas non plus à le jeter. Soudain, n'en pouvant plus, je refermais violemment l'ouvrage, et le posais sur la table. Mon regard restait fixé sur lui et sa couverture d'un rouge attirant. Une vague de tristesse le submergea alors, «pourquoi l'avais-je gardé lui et non...» Les mots ne sortaient plus, je restais muette, les yeux mouillés de larmes, j'engloutis ma tête dans mes main pour cacher ma faiblesse. Mes yeux devinrent lourds tout à coup, et je crois bien que je m'assoupis quelque peu.

«Madame, vous avez choisi ?» Cette voix résonna dans ma tête et contribua à me réveiller complètement. Les images se voulaient de plus en plus nettes, jusqu'à ce que je constate que je me trouvais devant un rayon rempli de livres. Une librairie, tous ces livres au même endroit, ce ne pouvait être que cela.

«Madame, vous m'entendez ? Vous avez choisi ?

- Oh, pardon, oui... celui-ci.» dis-je en sortant des rayons un livre rouge qui avait attiré mon regard.

Il avait été écrit par un certain Henri Fontaine, il y était écrit en lettre d'or, Éthique et Respect des Règles. C'était encore un de ces auteurs qui vous apprennent à vivre, comment pouvait-on lire cela sans perdre toute estime de soi ? J'allais reposer ce livre quand le vendeur me le prit des mains.

«- Très bon choix », dit il avec un trop plein de sincérité qui dévoilait son mensonge. Je ne dis rien, ne protestait même pas pour signaler l'erreur que j'avais faite. Il me regarda droit dans les yeux, me demanda si je voulais le prendre ou pas, je confirmais mon choix. Son regard pénétrant m'empêchait de réfléchir, il aurait pu tout aussi bien me demander si j'achetais tout le magasin, ma réponse aurait été la même. Il partit vers la caisse, moi derrière lui. Après que j'eus payé, au moment de lui remettre l'article, il le retint. Nos deux mains tenaient chacune un bout de la reliure. Il se pencha un peu et ses lèvres s'ouvrirent quelque peu :

«Vous êtes une admiratrice ou est-ce la première fois que vous allez le lire ?»

J'étais quelque peu mal à l'aise, mais ces débuts de conversation qu'il lançait à tout bout de champ me poussaient à lui parler un peu plus franchement. Après quelques sons incompréhensibles je finis par faire une phrase, sujet, verbe, et même complément.

«Je n'ai jamais eu l'occasion de me plonger dans un de ces romans, mais tout expérience est bonne à prendre, non ?

- Vous avez raison, mais certaines plus que d'autres, me dit il en riant, croyez moi ce livre, en est la

preuve. »

Ce discours si peu marchand m'étonna, plus encore quand je me rappelais qu'il m'avait félicité pour mon choix. En tout cas si tout à l'heure il mentait, maintenant il était franc.

«- Je ne crois pas en votre hiérarchie, je vais lire ce livre et reviendrais vous dire l'enseignement j'en tirerai.»

Je m'étais un peu énervée en lui disant cela.

Il sourit, et me dit qu'il m'attendrait mais qu'il doutait que j'arrive à finir ce livre.

Une fois chez moi, je mettais de côté toute mes occupations habituelles pour me consacrer à ma lecture. Installée dans le salon je dévorais page après page, les mots acides et la morale de l'auteur me vidaient l'esprit. Je ne pensais plus qu'à finir le livre, à trouver un espoir, un mot intelligent, n'importe quoi qui aurait pu se détacher. Mais rien, je le lis encore et encore, jours après jour, toujours rien. Toutes ces leçons de morale absurde sur l'élévation par l'écrasement des autres étaient le seul thème.

Après quelques semaines je repartis à la librairie. Vagabondant dans les rayons, il était là, me tournant le dos. Je crois que j'aurais été mal qu'il se retourne, ou pas. J'avais accordé à ce jeune homme une place importante, peut-être à cause de son sourire, de son regard pénétrant, ou alors de sa franchise presque enfantine. «Vous revoilà !» cette voix dans mon dos, me fit frissonner des pieds à la tête. Je me retournais pour lui faire face, sur son visage je pus distinguer un petit air triomphant. Le temps que j'avais mis à réapparaître, prouvait sans conteste ma défaite. Devant mon mutisme il reprit :

«Vous avez fini le livre ? Qu'en avez-vous pensé ?

- Je l'admets il n'y a rien à tirer de ce livre, sauf que je ne lirais plus jamais rien qui vienne de lui, avec un auteur pareil c'était difficile de faire mieux comme enseignement.

- Je vous l'avais bien dit, mais seulement les adultes n'écoutent jamais les conseils qui viennent d'en bas.»

Il disait cela, mais sa voix ne marquait aucun reproche, juste de l'amusement et quelque chose comme de l'intérêt.

«- Je ne suis pas bornée, ou en décalage total avec mon temps, du moins je l'espère. Ce serait avec plaisir que j'écouterais les conseils d'un jeune homme tel que vous.»

Il me sourit de plus belle, tout cette candeur qui émanait de lui, me remplissait d'émotions diverses, nostalgie, curiosité, envie, mais aussi de la peur. À partir de ce jour je vins plus régulièrement, au début je faisais mine d'acheter des livres pour pouvoir lui parler. Mais cette situation devint vite contraignante, la pile imposante de livres qui trônait dans le salon en était une preuve évidente. J'arrêtais de faire l'autruche et commençais à assumer l'idée de venir à la librairie uniquement pour le voir. Les discussions que nous avions ne ressemblaient en rien à celles que je tenais habituellement. Les limites de ce qui est convenable de faire et de ce qu'il ne l'est pas disparaissaient peu à peu. J'avais l'impression de revivre, dans les rayons où nous avions des conversations animées sur les arts, la politique, mais surtout sur les livres. Il avait beau être plus jeune que moi nous avions les mêmes références, les mêmes goûts. Je me sentais bien, pour la première fois depuis longtemps, avec mon mari cela faisait des années que nous n'étions plus que de simples connaissances, se croisant parfois, connaissant tout de l'autre mais ne nous comprenant plus. Je retrouvais au milieu de cette boutique les bonheurs qui avait enivrés ma jeunesse

56

et le début de mon mariage. Mais cette relation, qui avait toujours été purement amicale, fut découverte et révélée. Des commentaires sans que je ne m'en rende compte, puis des murmures, des bruits de couloir, des phrases jetées en l'air finirent par retomber dans mes oreilles. Je n'avais rien vu arriver et pourtant j'étais devenue la femme qui trompe son mari, l'attraction pour tous ceux qui m'étaient proches. Dans les dîners, j'entendais, que l'on parlait dans mon dos dès qu'un jeune homme m'adressait la parole. Le mépris qui se lisait dans les yeux des gens que je pensais être mes amis. Cette situation dura encore deux semaines avant que mon mari vienne me trouver un jour pour m'en parler. Ce jour là debout devant lui j'avais du supporter l'entendre me dire toute les choses dont j'avais honte sans me défendre, sans prononcer un mot, les yeux rivés vers les chaussures pour cacher mes larmes. Il m'assaina les pires reproches que l'on pouvait me faire, il frappait là où ça faisait mal. Je n'avais pas su lui donner d'enfant, je m'étais détachée de lui, je lui avais fait honte toute sa vie, il pensait épouser une jeune fille bien éduquée pas une éternelle adolescente. Cela me parut durer des heures et pendant qu'il me réprimandait je ne pouvais penser qu'à la librairie aux livres poussiéreux, aux discussions entre les rayons et à lui et ses yeux qui semblaient ne voir que le vrai des choses.

Je devais renoncer à tout cela, je le devais et je le fis. Je me cloîtrais dans ma chambre, ne répondais plus au téléphone, ne sortais plus, mon mari racontait que j'étais souffrante ou bien occupée à la maison, autant de mensonges qui ne faisaient que m'enfermer d'avantage. Je reçus plusieurs lettres de lui, je les laissais sans réponse. La honte s'emparait de moi, je n'avais su lui dire en face que nous devons arrêter de nous voir. Je ne pouvais plus faire face, préférais me cacher et redevenir peu à peu celle que j'étais avant. Renoncer à ces moments, ne fut pas facile, loin de là.

Cela prit quelque mois avant que je parvienne à me raisonner. Tout doucement je recommençais à sortir, à apparaître au bras de mon époux, pour faire taire les dernières rumeurs.

Au bout d'un moment les bruits s'arrêtèrent, et les gens n'en parlèrent plus.

Inès LOPEZ

Délire paradisiaque

57

Un jour, le quinze décembre 2011, j'en ai eu vraiment marre. J'ai fais ce que j'avais de mieux à faire ; certainement la seule chose qu'il me restait à faire.

J'ai tout laissé tomber. J'ai filé dans le garage, comme ça, sans réfléchir. Je suis monté dans la voiture, un vieux 4X4 Nissan Pathfinder d'occasion, une bonne grosse voiture qui tient bien la route. J'avais choisi ce modèle avec Deb au cas où un jour, on ait le temps et l'argent de partir, loin, dans un endroit où on oublierait notre vie : les problèmes d'argent, le temps passé au travail et pas avec sa famille, le sentiment d'être à bout, l'inanité des efforts, le bonheur virtuel. Partir loin de tout ça, loin d'ici. Mais avec Deb, ça ne va plus non plus. Elle ne me comprend plus. Moi non plus ; je ne me comprends plus.

Alors un jour, j'en ai eu marre, et j'ai décidé de tout laisser tomber. Je reconnais qu'une fois assis dans la voiture, les deux mains sur le volant à dix heure dix, prêt à partir, je ne suis plus très tranquille, là maintenant, tout de suite. J'ai un peu peur. Alors je ferme les yeux un instant, dans le noir le plus total, car les portes du garage sont encore fermées. Immédiatement, je pense à Deb, c'est son image que je vois. Deb. Je lui laisse tout. Puisque je l'abandonne, je peux plutôt dire que je lui abandonne tout : la maison, les enfants, l'argent. J'ai sur un compte tout juste de quoi me payer le voyage. Je respire encore une grande bouffée, et je me sens mieux. Oui, maintenant je me sens mieux. Plus calme, plus serein, plus sûr de moi. Plus rien ne compte, maintenant.

Alors j'ouvre à la fois les yeux et la porte du garage, et je file tout droit sur la route – c'est une expression, je me rends en fait à l'aéroport. J'arrive à l'aéroport, et demande un billet pour une destination lointaine, quelle qu'elle soit, à deux conditions seulement : un départ pour le jour même, et la plage à l'arrivée. L'hôtesse me regarde avec étonnement, mais je décèle aussi dans ses yeux de l'envie. Elle sait ce que je fais, ce que tout le monde rêve de faire et ne fait jamais : partir sans réfléchir, et tout laisser tomber. Partir loin, très loin de chez soi. Elle me tend un billet : « Nouméa, La Nouvelle Calédonie, départ dans deux heures et arrivée dans un jour et sept heure trente à l'aéroport de la Tontouta. L'été calédonien, de mi-novembre à mi-avril, vient à peine de commencer. Les plages sont paradisiaques et le climat idéal. » Je prends le billet et lui souris – ça faisait longtemps – et je la remercie, je dis que c'est parfait.

Je ne me souviens pas du voyage, c'était trop long mais ça n'a duré qu'une seconde à peine.

Je suis à la plage, allongé sur le sable fin, blanc, brûlant. Mon corps entier s'échauffe, mes paupières aussi, alors je les ouvre. Je suis ébloui par la force incroyable du soleil, et la splendeur du paysage. Un panorama de carte postale, en plus grand et sans le cadre autour. Ici, il n'a pas de limites ni de bordures, seulement l'horizon. Je peux aller où je veux, le monde est à moi. Tout est parfait ; absolument parfait. Le bonheur, enfin. Les lieux sont déserts, juste le sable, la mer, le ciel. Le temps s'arrête, mais n'empêche pas les vagues d'assaillir le rivage avec une violence douceuse, caressante, d'un rythme calme et régulier. Le silence est total, seul ce bruit assainissant de la houle berceuse. Je me sens bien. Vraiment. L'air est plus pur, mon esprit s'allège, se déleste de toutes les futilités. Plus rien ne compte. La légèreté se propage dans tout mon corps. À tel point que je ne ressens plus rien. Je m'envole. Je suis une vague d'oxygène qui plane au-dessus de la plage et souffle son ultime expiration.

Le seize décembre, on pouvait lire dans la rubrique « faits divers » : « Intoxication au monoxyde de carbone : un homme se suicide après avoir assassiné sa femme et leurs deux enfants ».

Je me rappellerais toujours de cette petite fille. Le temps, sans doute, a effacé son prénom de ma mémoire, mais son visage y reste gravé avec précision, malgré toutes ces années passées. Elle avait une beauté peu commune, car, si les enfants dont je m'occupais à l'époque, très jeunes, en étaient donc encore à cet état d'innocence qui les rend tous plus charmants les uns que les autres, cette petite fille semblait marquée par la grâce. Un visage parfait, une peau diaphane et de grands yeux d'un bleu azuré magnifique provoquaient l'admiration de tous les autres instituteurs de l'école, et même la jalousie de certains parents. Chose encore plus surprenante, la Nature avait doublé ses dons, car cette ravissante enfant avait une sœur jumelle identique en tout point. Leurs parents les chérissaient comme des trésors, s'occupant d'elles comme de deux petites perles, dont la valeur inestimable ne semblait être amoindrie que par le fait qu'elles ne soient pas uniques. Elles étaient deux.

Quand elles rentrèrent en Cours Préparatoire de primaire, chacun s'accorda, dans un souci pédagogique, à encourager les parents à accepter la séparation de leurs jumelles. Il y avait, dans cette petite école, encore deux classes différentes par niveaux, et tous soutinrent que le développement de ces deux enfants n'en serait que plus sain si elles se séparaient davantage. J'étais aussi de cet avis. J'eus donc l'honneur d'accueillir dans ma classe un de ces adorables petits êtres. À mon grand étonnement, la petite fille se montra très froide et réservée ; presque méprisante. Mais ce n'était pas seulement ses camarades de classe qui faisaient l'objet de son mépris, elle me rejetait également comme tout autre. Je m'attendais bien à rencontrer des difficultés d'adaptation avec cette fillette privée de sa sœur jumelle durant plusieurs heures par jour, mais certainement pas à ce comportement hautain réservé au monde des adultes, et inaccoutumé à celui de l'enfance. Toujours à l'écart, dans une attitude de rejet absolu à l'égard de son entourage, je m'inquiétai pour elle.

Les enfants, à cet âge, ont maintes fois l'occasion de nous étonner et nous surprendre, et je dois avouer que mon amour propre était sans doute touché ; car longtemps j'ai considéré mon métier comme une vocation accomplie, à laquelle je me dévouais toute entière avec passion et efficacité.

Mais je ne parvenais pas à influencer cette petite poupée d'aspect fragile, absolument pas, à s'investir dans la dynamique de la classe et s'épanouir parmi les autres enfants. Généralement, les grands timides où les plus immatures – tous ceux qui, en fin de compte, me donnèrent du fil à retordre au cours de ma carrière – compensaient leurs difficultés sociales en se raccrochant à moi. La maîtresse, au sein d'une classe de jeunes enfants, est souvent la source de leur admiration ou une figure maternelle à laquelle très peu d'élèves résistent bien longtemps. Mais cette petite fille, elle, semblait totalement renfermée sur elle-même. Elle témoignait cependant d'une autonomie étonnante à son âge et présentait de telles facilités aux tâches que je leurs assignais tous chaque jour, afin de commencer leur apprentissage scolaire, que je me trouvais au moins rassurée sur ce point.

Un jour où j'observais du coin de l'œil ma «petite solitaire», je la surpris à parler toute seule. Immédiatement, je m'inquiétais : le cas de figure de «l'enfant marginalisé et son ami imaginaire» a toujours provoqué en moi de vives angoisses, cela ne présage jamais rien de bon. Je me renseignais donc auprès de ma collègue sur le comportement de l'autre fillette. Depuis la rentrée, l'institutrice ne tarissait pas d'éloge sur son comportement sociable et affectueux envers tous, je le savais. Je croyais alors à ce moment que «ma jumelle» était d'un caractère plus faible que son «double», si j'ose dire, – et cela bien qu'elle soit plus douée sur le plan scolaire – car elle paraissait incapable de s'attacher à quiconque ni de se faire des amis. J'en conclus que mon élève souffrait gravement de l'absence de sa sœur. Elle était la plus faible de ces deux moitiés, elle ne devait se sentir complète qu'en présence de

cette autre moitié. J'en étais persuadée. Si seulement j'avais su...

L'année s'écoula tranquillement, chacun de mes élèves gagnait en maturité et faisaient des progrès un peu plus chaque jour, et, si mes craintes ne s'étaient pas éteintes quant à l'attitude étrange de mon élève, je m'extasiais toujours davantage de ses prouesses et sa vive intelligence. Évidemment, je fis part à ses parents de toutes mes observations, sans pour autant me positionner trop explicitement, car ce n'était pas là mon rôle. Je leurs suggérais d'emmener leur fille consulter un psychologue et, s'ils ne parurent pas s'offusquer (comme c'est parfois le cas de certains) de cette suggestion certes un peu inquiétante, ils restèrent très sûrs de leurs observations et déductions personnelles concernant le comportement de leurs filles depuis cette rentrée. Selon eux, l'une, franchement affectueuse, était sans nul doute un peu trop dévouée à sa sœur, et cette autre, très indépendante à son égard – et ce depuis leur séparation à l'école – ne manquait pas de leur témoigner autant d'affection qu'ils puissent en désirer. En définitive, une souhaitait se démarquer de cette ressemblance qui les liait en tant que jumelles, une autre n'en souffrait pas car elle était d'une nature très sociable et avait beaucoup de camarades. Voilà leur conclusion.

J'en arrive à l'intérêt de cette histoire. Rien qu'à y songer, un frisson, le même que je ressentis il y a toutes ces années, me parcourt le corps et me glace le sang. Mais je ne chercherais pas à décrire plus en détails mes sentiments, cela est impossible. Indescriptible. Je reviens à ma triste histoire.

Janvier.

Quand j'y pense, je me demande bien pourquoi c'était toujours à cette période que nous emmenions les enfants en sortie hebdomadaire à la piscine. Il faisait si froid. Nous n'aurions jamais dû faire ça. Pourquoi avais-je choisi ce projet ? Pourquoi cette année ? Je me souviens, l'année précédente, ma classe, moi et mes élèves, étions partis faire de la randonnée en forêt. Chasses aux trésors, jeux de piste et de ballons... Quels souvenirs heureux ! La nature, la découverte de la faune et la flore, que de belles choses à faire vivre à des enfants ! Tant de souvenirs que certains doivent encore chérir au fond de leur cœur ! Les souvenirs d'enfance, y-a-t-il plus belle chose ? Alors que la piscine... la piscine est froide. L'eau leur fait souvent peur, certains tremblent de tout leur petits corps avant d'y tremper leurs pieds minuscules.

Quand j'y repense, je me dis que j'ai été un monstre de leur avoir fait subir ça. Je me demande bien pourquoi. Tout ça est peut-être de ma faute. Je m'égare. Finissons-en.

Donc, en sortie à la piscine avec ma classe ; et ma petite jumelle bien sûr. Le cours commença. Je revois mes élèves surnager maladroitement avec leurs grosses ceintures flottantes, accrochés à leur planche comme... comme si leurs vies en dépendaient. Évidemment, l'objet de mon attention habituellement, entre autre, ma «petite solitaire», se mit à l'écart, et commença à nager droit devant elle. Quand elle eut dépassé tous les élèves, elle se rapprocha du bord, et, contrairement aux autres qui s'y raccrochaient frénétiquement, elle se hissa simplement hors de l'eau. Elle vint vers moi, le regard furibond, et pointa de son petit doigt accusateur la ceinture qui lui enserrait la taille. De sa voix fluette, mais décidée, elle me dit vouloir la retirer parce que cela la gênait. Je lui demandai si elle savait nager, elle acquiesça, mais après avoir brièvement hésité. Je la pris par la main et l'emmena vers le petit bain, où elle avait pied, mais à peine. Sans avoir besoin de lui demander quoi que se soit, elle comprit le test et l'enjeu, et se mit à nager presque parfaitement. Je ne fus qu'à demi étonnée de ce petit prodige. Le cours prit fin. Nous nous sommes dirigés vers les vestiaires pour nous changer, tandis que ma collègue, accompagnée de ses élèves, en sortait. Les enfants, tous en maillots de bains, pouffaient de rire dans ce moment unique de corps à corps, d'intimité partagée. Les jumelles se retrouvèrent face à face, et je fus ébahie par leur

60

ressemblance extrême, toutes deux dans leurs petits maillots rouges, identiques. Je crus constater avec plaisir que mon élève n'était pas totalement insensible : elle se rapprocha de sa sœur, la prit par la main et lui murmura quelque chose à l'oreille, auquel l'autre répondit par un hochement de tête. Mon élève la dépassa ensuite sans un regard, seulement un vague signe de la main. Toutes deux avaient un sourire figé aux lèvres. Quand j'y repense, elles n'étaient pas vraiment identiques à ce moment là...

Une fois rentrés à l'école, j'ai fait goûter mes élèves affamés par leurs prouesses. Ils étaient tout excités de leurs exploits, et même surexcités. Sauf une. Je me dirigeais alors vers cette petite fille, qui mastiquait mollement dans son coin un morceau de madeleine, et, le regard vague, semblait absorbée dans la contemplation de son verre de lait. Je lui déclarai, enjouée : «Pourquoi tu ne viens pas goûter avec les autres ?» Ses grands yeux bleus se levèrent vers moi, et elle me répondit gravement : «J'aime très beaucoup être seule, maintenant.» Cette réponse un peu bancal me fit sourire, bien qu'elle soit, enfin de compte, assez triste pour une enfant de cet âge. Je continuai : «Je ne savais pas que tu savais nager !» Pas de réponse. Je ne me décourageais pas : «Et ta sœur, est-ce qu'elle aussi elle sait déjà nager ?» Ses yeux changèrent d'expression, et je crus, à ce moment, que l'évocation de sa jumelle l'avait intéressée. En me fixant droit dans les yeux, avec un regard, son regard... qu'aucun mot ne pourrait exprimer, elle répondit, à mon immense surprise : «Ma sœur ne saura jamais nager. Elle va se noyer.» Ce fut un énorme choc. Je ne sais pas si vous pouvez imaginer l'impression que de telles paroles sorties de la bouche d'une petite fille peuvent faire comme impression. En véritable état de commotion, je me détournais d'elle pour retrouver ma bande de joyeux lurons qui réclamaient toujours plus de biscuits. Je prévoyais intérieurement d'en parler à ses parents dès ce soir afin de prendre des mesures sérieuses pour que cette enfant soit soutenue psychologiquement, coûte que coûte. Je peux le dire maintenant, car je m'en souviens très nettement : à ce moment, j'eus peur. Cette fillette et son allure d'ange prenait un aspect diabolique depuis qu'elle avait prédit une telle atrocité.

La seconde classe, celle de ma collègue, celle de l'autre petite jumelle, devait rentrer pour «l'heure des parents». J'attendais moi-même les siens avec angoisse, tout en feignant une parfaite sérénité, tout sourire, comme toute institutrice qui se respecte. Je vis les parents arriver, main dans la main. J'entendis la sonnerie de la police retentir, au loin. C'est bien sûr leur voiture qui arriva en premier, et ma collègue en descendit, en larmes.

Je crois qu'à ce moment là, je ne voulais pas me l'avouer à moi-même, mais je savais déjà ce qu'il s'était passé.

J'imaginai le pire. Le pire était arrivé. Une petite fille était morte noyée. Une adorable petite fille qui, sans que l'on sache pourquoi, s'était glissée hors des vestiaires de la piscine, échappant, l'espace de quelques minutes, à l'attention de sa maîtresse, pour se jeter à l'eau, sans un bruit, alors qu'elle ne savait pas nager.

En me rappelant cela, le même frisson, ressenti il y a tant d'années, m'ébranle à nouveau ; cette sensation est absolument indescriptible.

(Stupeur extrême ébranlant une douleur lancinante tremblement résonnant sourdement frisson ardent vibrant retentissant dans tout le corps)

La première chose à laquelle je pensais fut la légendaire fusion des jumeaux. Des idées de transmissions de pensées, de ressentis extraordinaires et improbables entre deux êtres étroitement liés, dès la naissance, me traversaient l'esprit. Je divaguais, je titubais même. La seconde chose à laquelle je pensais fut les paroles

61

enfantines de ma petite jumelle, ma «petite solitaire»... «J'aime très beaucoup être seule, maintenant.» Et je la vis, cette petite fille ; elle trottnait joyeusement vers la sortie de l'école en toisant d'un regard «méprisant» l'institutrice en larmes, soutenue par un officier de police. Elle se jeta affectueusement dans les bras de ses parents à peine arrivés, et perturbés par cette voiture de police. L'un d'eux, suivant le geste de ma collègue effondrée, se dirigea vers eux, contraint de mettre fin à leur dernier moment de bonheur. C'est à ce moment même que je me suis détournée, à la fois de cette scène dramatique et de mon métier d'institutrice. C'est aussi celui où j'ai entendu le cri le plus bouleversant de toute ma vie. Le cri déchirant d'une mère à qui on annonce la mort prématurée et affreuse de son enfant, un des être les plus précieux de son existence. Indescriptible.

Voilà l'histoire terminée. L'histoire de deux petites filles identiques. Mais, quand j'y repense, elles n'étaient pas vraiment identiques... Leurs grands yeux d'un bleu azuré magnifique portaient des nuances d'expression différentes : l'innocence pour l'une, la cruauté pour l'autre. Les enfants sont innocents, on le dit souvent. Les enfants sont cruels, on le dit aussi.

Janvier. Seule depuis 10 jours. Je vais devenir folle. Ma tête est pleine de bribes de télégrammes que j'envoie par la pensée à tous les solitaires du monde. Je me sens sombrer dans une sorte de dépression capricieuse, une solution de facilité. Comme pour me prouver à moi-même que je ne peux pas vivre sans M. Comme si je ne le savais pas déjà. Et lui aussi d'ailleurs. Mais il n'est pas là pour le voir. Personne n'est là. Personne ne voit. Ma plus grande distraction est la petite promenade sur le pas de la porte. Vers onze heure trente, la température est à son apogée – bien que glaciale – et, durant quelque secondes, je sens les rayons du soleil me picoter le visage et les yeux. C'est grâce à la neige que le soleil se réfléchit sur mon visage, me réchauffe un peu, de l'intérieur aussi. Mais il fait si froid que je ne peux me permettre de rester plus de quelques minutes à l'extérieur. La neige, à V., fait la loi depuis toujours. Rester enfermée ne me plaît guère, mais j'aime quand même par-dessus tout cette neige ; elle est imprévisible. Le peuple des Inuits possède plus de dix mots différents pour désigner la neige dans tous ses états. Comme eux, la neige, habituellement, m'inspire, mais en cette période de retraite forcée elle m'apparaît davantage être mon tyran, mon géolier, enfin, le dépositaire de ma peine. Du statut d'alliée elle est devenue aliénante. La neige est imprévisible.

Mon second ennemi du moment, c'est mon M. Car M., quand il n'est pas là, mon meilleur ami et amant, mon amour, par son absence, devient persécuteur puisqu'il hante mes jours, mes nuits, mon esprit. Il est même mon détracteur, car j'imagine souvent qu'il me regarde, de là où il est, et qu'il me juge, m'accuse de bêtise en me laissant aller à la mélancolie comme je le fais en ce moment. Il m'aide, en fin de compte, c'est lui qui me conseille tous les matins de m'aérer, et de sortir, vers onze trente, sur le pas de la porte. Je suis asservie à mon M. quand il n'est pas là. Et justement il n'est pas là. C'est pourquoi j'accorde une si grande attention au téléphone. Je le dépoussière avec application chaque jour, et veille soigneusement sur lui, car quand M. m'appelle, c'est le téléphone qui a sa voix, sa respiration. Le téléphone : je vénère cette merveilleuse invention, ce fruit de la modernité qui est plus doux qu'aucun autre pour moi. C'est désormais un objet sacré. Il a une place royale, au centre de tout. Face à la cheminée, – à droite de la fenêtre et à gauche du couloir – le téléphone occupe une place inégalable dans ma vie. Dans vingt-huit jours, il sonnera enfin. Vingt-huit jours, c'est horriblement long.

J-1 ! Enfin ! Je suis bouleversée : à la fois soulagée (je vais bientôt avoir des nouvelles de M., entendre sa voix...), impatiente bien sûr, angoissée et même triste, car si ce moment tant attendu approche, c'est aussi qu'il va bientôt être passé... Mais je préfère ne pas penser à cela, ou du moins essayer. Je me sens aussi un peu excitée, comme lorsque l'on est encore gamin et que l'on attend avec un enthousiasme puéril un événement programmé pour être heureux par nature, où l'on n'a pas le choix. Un enfant issu d'une famille «correcte» ne peut absolument pas être triste à l'approche de Noël, ou un anniversaire ; la convention l'interdit. Mais paradoxalement, cet enthousiasme que je ressens, je ne vois qu'une seule manière de le contenir, et c'est en m'efforçant de l'inverser. Je me souviens qu'étant enfant, ma mère s'étonnait toujours de mon tempérament calme et serein, qui lui semblait inhabituel à mon âge. Pourtant, elle n'avait pas de réel point de comparaison puisque je suis fille unique. Mais il est vrai que mes deux parents, contrairement à moi, étaient certainement ce que l'on peut appeler des «bons vivants». Ironie du sort, ils sont bel et bien morts dorénavant. Ils auront été bel et bien heureux auparavant, pour pas grand-chose ; c'était un bonheur pur, sincère et spontané, respectable. Ça rend leur mort beaucoup moins triste et ça c'est bien et beau à la fois. Ce qui est rare. Le fait est que ma mère, après avoir recherché et émis toutes sortes d'hypothèses et d'inquiétudes typiquement maternelles quant à mon comportement qu'elle jugeait trop sérieux, a fini par m'assigner l'étiquette de «mélancolique». Ce terme, depuis ce jour, m'est resté très familier et présent à ma mémoire. Je l'ai tout de suite accepté et adopté, il me paraît approprié. Je suis une mélancolique. Cela ne veut pas dire

grand-chose et ça peut tout dire à la fois, l'âme est un mystère bien étrange et à jamais irrésolu. La mienne comme toute autre, et, plutôt que d'utiliser à outrance ce terme terrible de dépression que l'on balance à tous ceux qui n'affichent pas un sourire niais toute la journée ni ne témoignent d'une joie naturelle qu'ils affichent et revendiquent comme une arme fatale, la mélancolie m'apparaît alors l'idée lumineuse qui vient éclairer le tempérament naturellement sombre des gens comme moi. Là, tout de suite, je dois rechercher au fond de moi des pensées suffisamment profondes et austères pour provoquer ma mélancolie. Cela fera passer le temps plus vite, à tel point d'ailleurs que j'en perdrai la notion. Plus important encore : je serai libérée de mon M. À divaguer ainsi, j'ai déjà fait la moitié du travail dans ma quête d'idées noires, provoquant cet espèce de débat personnel et intime qui, bien au-delà d'une pitoyable complaisance dans le malheur, me permet simplement de voyager dans le futur. Quand je sortirai de mes rêveries, le moment de parler à mon M. sera très proche.

«Mélancolique et contemplative» ; voilà le résultat de mes réflexions. Mes notes précédentes m'ont incité malgré moi à faire l'exploration de mon être, une véritable introspection. Le fait d'être seule et, je l'avoue sans problème, de ne pas bien vivre cette situation (drôle d'expression, comme s'il y avait une manière de «bien vivre»...), m'amène à me juger sans cesse : c'est ça, se retrouver «seule avec soi-même», et ce n'est pas évident. Comme si la solitude engendrait la prise de conscience du dédoublement de l'être. Le moi et le surmoi. Je pense donc être mélancolique et contemplative. Je peux dire moi-même que je suis naturellement mélancolique, et quand je suis seule je deviens contemplative. Quelque chose comme ça. Je me reconnais dans ces deux mots. «Contemplative», ça n'a évidemment aucun lien avec le fait que, pendant deux bonnes heures (et je minimise...) à avoir pensé, et seulement pensé – ou songé, divagué, rêvassé... plusieurs termes décrivent bien cela – j'ai «contemplé» le plafond, allongée, du fond de mon canapé. Si M. me voyait, il s'inquiéterait sûrement. Il déteste me voir passive et amorphe de la sorte comme cela m'arrive parfois, mais très rarement en sa présence. Je devrai quand même me remettre au travail.

Je suis censée travailler à l'avancement de ma thèse de sociolinguistique, et, même si ce voyage lointain ralentit considérablement mes recherches, il ne m'empêche pas de continuer l'avancement de mon travail. Mais pour l'instant, je ne peux pas suffisamment me concentrer dans l'attente de l'appel. Je voulais écouter quelques morceaux réconfortants, ceux que je connais si bien que je peux les entendre nettement dans ma tête quand l'envie me prend, au point de douter de la nature des sons : le CD tourne-t-il réellement dans le lecteur, ou dans mon cerveau ? Mais même à l'écoute de quelques uns de mes «classiques», que je connais par cœur, je crois entendre le téléphone sonner à chaque instant. À la troisième sonnerie imaginaire, j'ai fini par éteindre la musique. Je suis si impatiente que le téléphone sonne que je crois l'entendre et reconnaître son cri au moindre son.

Février. Un rêve s'achève. C'était trop beau pour être vrai, et encore un mois à attendre pour revivre cela. C'est trop horrible pour être vrai. Le compte à rebours repart de zéro. Pour l'instant, je me sens tellement mal que je ne veux pas en parler. Cette fois, le terme de «mélancolie» est bien en dessous de la réalité pour qualifier mon état.

Je me force à ne pas compter les jours avant le milieu du mois, sans quoi je crois que je deviendrai folle, comme une prisonnière qui enragerait dans sa cellule en faisant de longs traits en forme de cicatrice sur le mur. Je relativise mon attente. Le traumatisme de la re-séparation ressentie après son appel s'est atténué. Un peu. En tous cas, mon M. va très bien, lui. Je ne dis pas que je ne lui manque pas, je n'ai pas le moindre doute au sujet de son amour, là n'est pas le problème. Pas du tout. Je suis la plus amoureuse des deux, voilà tout. Je ne peux pas me passer de lui, je le réalise maintenant. En ce cas je suis malheureuse. Lui, il était absolument ravi de l'avancée de son travail. Pour un chimiste de l'atmosphère et glaciologue, un simple bloc de glace peut devenir un trésor inestimable. Il y a quelques jours, avec son équipe, ils ont trouvé de la glace au fin fond d'une crevasse qui aurait près de ... En fin

64

de compte, je ne sais plus, mais c'était extrêmement vieux. Il était tout excité, ils sont en train de faire des analyses pour avoir l'âge exact de cet ancêtre de l'eau solidifiée, ce fossile antique qui, conservé toutes ces années, a peut-être été présent à la jeunesse de notre monde. Quand j'y pense, son domaine est très précis, figé, et même cristallisé puisqu'il s'agit de glace, alors que le mien se renouvelle sans cesse et est spécifique, non seulement à chaque région du monde, mais aussi au milieu social, culturel, et, en fin de compte, à chaque individu sur cette Terre. Il se renouvelle sans cesse, se perd et se crée, s'inspire et innove... Les opposés s'attirent, c'est bien connu. J'aime et j'adore mon M., et le fait qu'il soit passionné par son métier fait partie intégrante de ses charmes. Mais quand je me dis que je brûle d'amour pour lui, que je fonds littéralement dès que je le vois, je pense alors, peut-être que si j'étais un peu plus froide et solide, il m'aimerait alors autant que ses blocs de glace. Décidément, les mauvaises associations d'idées doivent m'aider à relativiser ma tristesse...

Bientôt la mi-février. Je vais pouvoir m'autoriser à compter les jours. Au début, je les comptais quand même, je ne pouvais pas m'en empêcher. Mais là, je crois que je commence à perdre la notion du temps. C'est une sensation vraiment étrange que d'être seule, isolée géographiquement de tous, et sans heure. Robinson Crusoé devait être un sage pour avoir tenu tant d'année. Sauf qu'il n'a jamais existé. Peut-être que Daniel Defoe donne une ligne de conduite à tenir et encourage les solitaires, au fond. Pour point de repère, j'ai choisi ma montre. Elle sonnera le 15 du mois, à minuit pile. Car de ma fenêtre, je constate à quel point le paysage ne change pas. Il est figé, un tableau gelé, pris dans la glace ; comme si le temps s'était arrêté.

J'ai rêvé cette nuit que le téléphone était fait de glace. Seuls les chiffres du cadran colorés de rouge vif contrastaient. Et il y en avait beaucoup plus que la normale, de un à douze ; comme une horloge bien sûr. Il était si froid que je ne pouvais pratiquement pas le toucher. Pendant que je le regardai, il s'est mis à sonner. C'était mon M., qui d'autre ? À peine effleuré, le téléphone a commencé à fondre. Tout doucement, il se ratatinait sur lui-même, rétrécissant comme par magie, et d'un coup, il ne fut plus qu'une flaque d'eau sur le sol. Seuls les chiffres cramois flottaient encore à sa surface, un court instant, avant de se diluer eux-aussi, en répandant leur couleur flamboyante dans cette eau froide, qui devint parfaitement rouge et luisante. Étrange. Bien sûr, je n'ai pas pu m'empêcher, après ce rêve, d'aller voir mon téléphone. Évidemment, il était intact. Je l'ai touché, j'ai senti le contact du plastique froid, ce qui est normal vu la température, et, à cet instant, ma montre a sonné minuit. Nous sommes le 15. Je ne suis plus une naufragée, j'ai le jour et l'heure. Je redeviens prisonnière. Je peux recommencer à compter.

Aujourd'hui, j'ai fait tomber le téléphone. Je voulais nettoyer la surface sur laquelle il est posé. Et je ne sais pas comment cela est arrivé, mais ma maladresse a fait en sorte que je le lâche. J'ai vérifié plusieurs fois, et, quand je décroche le combiné, la tonalité est toujours là, calme et régulière. Elle n'a pas changé. Il y a seulement une petite trace qui témoigne du choc à l'endroit où il a percuté le sol. Je m'en suis tellement voulu, et j'ai eu si peur de perdre ma raison de vivre en ce moment, que j'en ai pleuré toute la journée. Si je l'avais cassé... je ne préfère même pas l'imaginer, j'en tremble encore. De plus, c'est demain que M. m'appelle. Pour me calmer, j'ai contemplé la neige, elle est magnifique et m'apaise par sa splendeur. Je suis restée dans le fauteuil, devant la fenêtre, jusqu'au lever du jour. J'ai cru entendre vingt fois la sonnerie retentir. Je n'ai presque pas dormi.

Mars. Ce nouveau mois veut tout dire. C'est hier que mon M. a appelé. Hier, c'est cruel ; c'est insaisissable. Pour l'instant, je préfère me taire, j'ai trop mal.

Plus de montre. Plus de promenade à onze heure trente. Plus de nuit, plus de rêve. Nuit et jour c'est pareil. Plus de faim ni de soif. Je n'entends plus que cette fichue sonnerie. Tout le temps. Elle va me rendre folle. J'ai la tête qui éclate.

65

M. ne reviendra pas. Il préfère ses morceaux de glace. Heureusement, moi j'ai la neige.

J'ai bien réfléchi. Mon M. m'aime, il m'a toujours aimé et m'aimera toujours. C'est pour ça que je l'aime. S'il ne revient pas, c'est qu'il est mort. Cette sonnerie, que j'entends tout le temps, elle me fait peur maintenant. Je l'entends depuis que M. est mort, il s'est fait dévoré par une crevasse qui veut le garder à jamais pour elle toute seule, bien au chaud dans son ventre de glace. Quand la sonnerie du téléphone retentit, c'est mon M. qui veut me parler de l'au-delà. Me dire toutes les choses qu'on doit se dire avant de mourir, car il n'a pas eu le temps. C'est pour ça que j'ai peur. Quand je décroche, je n'entends rien, juste mon cœur qui bat. Je ne suis pas encore prête. Mais je sais que je vais finir par l'entendre, sa voix. La voix d'un mort. Je crois que je ne vais pas le supporter. Quand je serais prête à l'entendre, sa voix, la douce voix apaisante de mon M., c'est que tout sera fini. Et c'est ça, que je ne supporterai pas.

Avril. Face à la cheminée, le téléphone, il est à côté de moi. À droite, la porte du salon et le couloir. Au fond du couloir, la porte d'entrée. Il pourrait revenir directement, il sonnerait à la porte d'entrée : «Qui est là ? - C'est moi.»¹

À force d'imaginer cette sonnerie, mon esprit se force à en créer le bruit. Je saisis une multitude de sons, à peine perceptibles, propre au silence. Mon corps entier se tend, prêt à recevoir, comme si elles étaient palpables, toutes ces sonorités qui m'enserrent dans une tranquillité feinte.

À force de concentration, je perçois comme un écho, une résonance qui déferle en moi, et me rend perméable au bruissement incessant du monde sensible. Le téléphone hurle, les portes claquent, le feu fou, dans la cheminée, crépite, et les flammes dansantes chantent à tue-tête. Mon salon me semble devenu le lieu infernal d'un vacarme assourdissant et hostile ; il se démène en un flux discontinu et noyé, à ne me laisser aucun repos. Les battements de mon cœur s'accroissent, et je crois alors, eux-aussi, les entendre dans ma tête.

Sans savoir pourquoi, mon regard se tourne vers la fenêtre, s'y fige. La neige tombe doucement, des flocons minuscules viennent mourir contre le carreau. Ce fragment de paysage, si familier, que je contemple pour la énième fois à la manière d'un tableau accroché au mur, provoque en moi un apaisement inattendu. Cette vue immaculée sur l'extérieur glacé me réchauffe le cœur un instant. Un si court instant.

Sans savoir pourquoi, j'attends. Sans savoir ce à quoi je m'attends, ou ce qui m'attend j'attends toujours. Rien. Je continue, patiente, je tends l'oreille, au cas où, mais le tumulte à fait place au néant. C'est alors que je l'entends, cette sonnerie. Elle me soulage tout autant qu'elle me glace. De la sueur perle mon front. J'ai froid. J'ai le choix : au bout du couloir, je crois, la sonnerie retentit toujours plus fort, elle crie même. Quelqu'un cogne contre la porte, c'est lui. Je pourrais lui ouvrir, je pourrais lui répondre. Ou pas.

Avril. Face à la cheminée, le téléphone, le combiné est décroché, il s'époumone en vain : «Allô ? Allô ? C'est moi ! Ma chérie, je suis à l'aéroport, il y a trop de bruit je n'entends rien !» Au fond du couloir, la porte d'entrée. Elle est fermée. À gauche, la fenêtre ouverte. Dehors, au pied de la fenêtre, tout en bas, la neige blanche. Elle se mêle à la couleur vermeille du sang. Une âme malade s'est libérée, esseulée, en secret. En silence.

La sonnerie retentit. Suivent quelques secondes de silence où rien ne se passe ; comme le calme avant la tempête. On croirait presque entendre des chuchotements et des chuintements des murs et du plafond, qui répandent progressivement une rumeur volatile murmurant et susurrant des demi-mots, qui rebondissent de mur en mur et font écho. Les parois tremblent très légèrement et, comparable aussi bien à une fourmilière grouillante qu'à une forteresse assaillie, le vaste hall d'entrée est envahi par une foule grandissante qui arrive de toute part. Il est sombre, le plafond n'est pas assez haut, les murs sont décrépits, et cette absence de lumière se colore alors de taches bariolées et rieuses : du jaune, du rouge, du bleu, du vert, du fluo, des paillettes, des rayures ou des pois ; les adolescents, décidément, aiment à se démarquer de leur collectivité. Dehors, des trombes d'eau tombent du ciel et empêchent ces petits adultes en devenir de dépenser leur énergie à l'air pur, et de disposer, à leur gré, de ce moment de liberté fondamentale, presque sacrée, qu'est la récréation.

Peut-être pour se venger, certains courent et gesticulent dans tous les sens, écrasant au passage pieds et mains de ceux qui sont assis à même le sol, adossés contre le mur ou en tailleur, et qui gémissent en ajoutant leurs cris au brouhaha général. Ceux qui sont assis en tailleur ne prennent pas la peine de se mettre à l'écart ; ils forment un cercle de privilégiés infranchissable dont seuls les dos apparaissent et suffisent à témoigner leur indifférence aux autres. Le plus connu de ces groupes qui ne demandent rien à personne trône au beau milieu de la pièce, feignant de ne pas remarquer qu'il dérange tout le monde. À l'intérieur, ils parlent abondamment, et un jeune homme, qui semble plus âgé que tout autre par le simple fait d'une barbe naissante et d'un filet de cheveux fins qui lui tombent dans le dos, se dirige vers eux. C'est le surveillant, le plus sympa de tout le collège ; celui qui se fait le moins obéir. Il mettra dix bonnes minutes avant de parvenir à les convaincre que leur place n'est pas appropriée, dangereuse même, et, avant d'avoir fini son argumentation, la sonnerie aura à nouveau retenti et les élèves se disperseront en lui adressant un dernier sourire, un peu narquois tout de même.

Dans un coin, au fond de la salle, des apprentis starlettes fredonnent les derniers titres de variété à la mode, s'imaginant un jour devenir de célèbres chanteuses. C'est le petit groupe des petites pestes, encore mignonnes à cet âge, mais déjà pleines d'ambitions et de rêves de gloire qu'elles expriment par une apparence extrêmement soignée : maquillage impeccable, cheveux raides et bien lissés, chaussures à la mode – avec talons, de préférence – et vêtements achetés avec leurs mères exaspérées par leur exigence, dans le haut de gamme des 10-15 ans, à prix raisonnables tout de même, parce qu'à cet âge là ça grandit trop vite.

Dans le coin opposé, celles qui voudraient leur ressembler. Elles sont moins nombreuses, plus discrètes malgré elles, et passent la majeure partie de leur récréation à observer leurs modèles, espérant au fond d'elles devenir un jour leurs amies, s'imaginant passer les mercredis après-midi à arpenter les centres commerciaux en leur compagnie, comme dans des séries américaines qu'elles regardent de temps en temps.

Près de la Vie Scolaire, une classe entière est réunie, soudée telle une vraie famille. Ils se tiennent debout, et cultivent un mélange d'orgueil un peu austère et de joie puérile. Car même si ce sont les 3[°]1, parmi les plus âgés mais surtout les meilleurs de tout le collège, ce ne sont encore que des adolescents. Et ces jeunes «intellos», comme on les appelle souvent, ne plaisaient pas avec n'importe qui. L'année prochaine, ils rentreront au lycée, c'est du sérieux.

Dans les toilettes, les bruits redoublent. Celles des filles, toujours pleines, accueillent pourtant de

nombreux garçons, car les amitiés mixtes passent au dessus de ces règles, ou car les garçons malvenus ne sont là que par pure provocation, pour embêter leurs camarades de classe qui les chassent à grand cris révoltés et outrés. Des lavabos coulent à grand flots sans que personne ne s'en étonne, de l'eau stagne au sol avant de s'écouler doucement dans les conduits.

De partout, les mots saturent. On récite ses leçons, on parle sur le ton de la confiance ou la conversation, on crie, on chante, on se dispute et s'insulte, et rien ne semble pouvoir arrêter ce tsunami de paroles qui augmente et diminue par vagues successives en un flux discontinu. Seul un cri aigu, autoritaire et crispant, semble détenir un certain pouvoir sur ces enfants, et, comme un choc électrique, les réduire au silence ; la sonnerie retentit de nouveau.

68

Pose

Deux toutes jeunes filles avec de grandes ombres, la peau brûlée de soleil, couleur de la terre,

Une terre nourricière sacrifiant ses pauvres présents au roi-soleil,

Cette terre de désert aride, ridée, comme le seront bientôt ces enfants vieillissant avant l'âge, ployant sous le poids de leur fardeau de bois et de misère.

Le visage grave, elles posent, ce n'est pas un jeu mais l'enjeu de leur vie qu'elles exposent.

Ces filles du Sud, rayonnantes, embellies de soleil, la mine assombrie par la désolation de leur cœur,

Y plantent des espoirs déjà poussiéreux et cultivent des rêves,

Dans un enclos enserré de frontières, infranchissable.

Une réalité inaccessible.

Un cœur terre-à-terre,

La mine assombrie de la désolation d'une terre, d'un peuple, de personnes, d'êtres vivants, dans la peur, la précarité, l'abandon, l'indifférence,

Des mines assombries par la désolation de voir en vain et accepter la tristesse au lieu de l'indignation.

Quand la journée est moins dure, les deux toutes jeunes filles ont de moins grandes ombres,

La gaieté repique leur cœur de nouveaux rêves vers de nouveaux ailleurs,

Un ailleurs riche, luxuriant, beau,

Où les toutes jeunes filles là-haut jamais ne travaillent

Si ce n'est pour aller à l'école savourer le savoir salvateur qui apprend la liberté dans les livres.

Quand les jeunes filles du Nord, de là-haut, songent parfois à des histoires d'exploration périlleuses,

Les filles du Sud, en bas, rêvent du Nord, de la neige blanche, de sa blancheur, et les filles du Nord de terre sauvages et inconnues, lointaines, ailleurs.

Car les rêves d'évasion, chez les petites filles du Sud comme au Nord, ne sont pas les mêmes,

Mais la liberté, au Nord comme au sud, est une valeur toujours sacrée, qu'on n'échangerait pour rien au monde ni à laquelle personne ne renoncerait.

Mais ces toutes jeunes filles, encore enfants, n'ont pas eu le choix et ne l'auront jamais,

Elles acceptent, sans indignation ni conviction, le triste sort qui est le leur.

Elles posent, elles ne jouent pas, mais la vie est comme un jeu de hasard, et si elles n'ont pas tiré les bonnes cartes, elles savent qu'elles n'y peuvent rien.

Le retardataire

69

Un souffle, deux secondes ; un souffle, deux secondes... Le vent me porte, il va dans mon sens, il est de mon côté, c'est déjà une chance. Le bruit de

mes pas martelant le sol résonne dans mes oreilles. Je cours, plus vite et toujours plus vite, le plus vite possible. Si je tiens à ce rythme, j'ai toutes mes chances d'y arriver. Je ne peux rien faire d'autre que courir, et encore courir. Je m'étouffe à force de souffler, le vent, qui souffle fort au dehors, s'essouffle dès que j'entre enfin dans la gare. J'entends toujours la résonance de mes pas et s'ajoute celui d'un train qui démarre. Il siffle pour alerter de son départ, comme pour m'ordonner de me dépêcher encore. Un dernier effort, j'accélère, j'y suis presque ; j'accélère encore. J'arrive. Trop tard.

Le vacarme assourdissant de la gare. Le trop plein de monde et d'objets : valise, sacs – à mains, à dos, en bandoulière – cadis chargés de tous ces objets. La voix monotone qui annonce les départs, les arrivées, les retards. Les embrassades, les au revoir, les retrouvailles. Les familles, les couples, les solitaires. Comme moi. La gare. Lieu commun des nomades lui-même empli de lieux communs. Une gare vaut toutes les autres. Tiens, voilà un parfait stéréotype de gare : le retardataire. Le pauvre. Il vient à peine de passer l'entrée, il a encore un bout de chemin à faire. Moi, à part écraser ma clope et monter les deux marches, rien ne presse. Je peux me permettre de rester sur le quai jusqu'au bout. Le pauvre. On voit bien qu'il se concentre sur sa respiration, qu'il essaye de pousser son corps jusqu'au bout de ses limites, il doit vraiment ne pas le rater, ce train. Pourtant c'est ce qui va se passer. Il a l'air de se diriger vers la voie H, le direct Avignon centre/Paris gare de Lyon, et si c'est le cas je crois qu'il est foutu. C'est encore trop loin et... Quoi que... Et non, à quelques secondes près il le rate. Et il espère encore dites-moi. Désolé petit monsieur, il n'y aura personne pour t'ouvrir la porte. La prochaine fois, tu mettras ton réveil un quart d'heure plus tôt.

La gare était pleine à craquer. Cette foule grouillante et bruyante à laquelle s'ajoutait le bruit des annonces, dans le haut parleur, rendait l'atmosphère irrespirable, insupportable. Un homme franchit la porte principale à vive allure. Son teint est d'un rouge rosé presque alarmant tellement c'est anti-naturel. Le pauvre homme commence à sérieusement manquer de souffle. Il tient à la main un attaché case, assez petit mais épais, comme en ont souvent ceux que l'on appelle «hommes d'affaires». Il se rapproche des quais, et sa mine est si concentrée qu'on croirait que sa vie en dépend. Il court comme si plus rien ne comptait, seuls son souffle et ses pas. Il court toujours et ne pense qu'à ça, il a lancé un défi au temps et il donne le meilleur de lui-même pour le gagner. Mais toute la bonne volonté du monde n'aurait pas suffi car ces choses là ne se décident pas. Un sifflement retentit, le train n'est pas traître il ne part pas sans crier gare, il annonce son départ. L'homme redouble d'efforts, de la sueur perle son front, il semble arrêter de respirer pendant un instant, il n'a plus le temps. Il pense pouvoir y arriver, ses yeux le disent. Mais le train s'en va sans lui, et l'homme reste seul, ébahi, sur le quai.

Regarde, il y a un monsieur qui court très très vite. Il est tout rouge comme une tomate. Peut-être qu'il est poursuivi par des méchants. Il doit avoir pleins de sous dans sa valise. Tu as vu comme il souffle, on dirait qu'il n'arrive plus à respirer. Il court tellement vite que c'est sur que c'est un champion de course au moins. Maman, mais regarde le monsieur ! Regarde comme il court très vite ! Il va rater le train ? Mais non tu m'as dis que le train il partait dans trente-cinq minutes alors il n'est pas en retard ! Il ne prend pas le même train que nous ? Pourquoi ? Ho, c'est le train qui siffle pour dire attention aux gens qu'il faut se mettre derrière la ligne jaune de sécurité pour pas tomber ! Tu crois qu'il va rater le train maman ? J'espère que non ! Plus vite ! Plus viiiiiite ! Maman, maman ! Regarde, le monsieur qui court très vite il a raté le train !

Il n'est plus temps de réfléchir quand les secondes filent et que le danger se fait de plus en plus menaçant. La nuit. Voilà ce qui ferait fuir n'importe quel homme, brave ou non, fier ou non. La nuit. Elle pousserait tout le monde à repenser nos démarches, sous l'oppression sourde et muette de cette obscurité. La nuit...

La nuit était tombée subitement sur le pays. Personne ne s'en était aperçu. Chacun dans sa petite chaumière, attablé, endormi mais bien sûr inconscient du phénomène. C'était cyclique de toute façon. La nuit apporte les ténèbres et c'est au creux du foyer qu'on s'en tient le plus éloigné possible. Le logis est le bunker contre la nuit. Il suffit d'attendre et de baisser la tête. Le soleil revient toujours. C'est bien connu. Après la nuit, le beau temps ne dit-on pas. Et même si certains jours sont plus sombres que d'autres, ils repoussent inéluctablement la nuit. Une pensée lui traversa l'esprit, comme un testament philosophique : «Quand la lune, notre espoir, abandonne l'homme, la nuit remporte toujours son combat.» Mais jamais la lune n'avait failli à son poste.

La nuit, il la traverse de sa course folle. Il la transperce, la pourfend. Rester aux prises avec la nuit. Quelle folie ! Faudrait-il être fou ! Le temps s'égrenait et l'homme courait toujours plus vite. Il fallait fuir, là était tout l'enjeu. Qu'importe la destination, qu'importe la manière, qu'importe les muscles fatigués, qu'importe les poumons qui criaient à l'anémie, qu'importe au final ce manque d'air général qui produisait cette lente suffocation. Oui qu'importe. Il dévalait les rues, les avenues, passant sans un regard devant des dizaines, des centaines de maisons sombres. Baignées dans un halo de ténèbres, elles se tapissaient dans les profondeurs de la nuit comme pour mieux y échapper. Là était tout le paradoxe.

Il semblait bien dans cette nuit froide être le seul dehors. Qui sortirait de nuit de toute façon ? Qui ? Seul lui s'était risqué à sortir de sa chaude demeure. Elles avaient toutes les mêmes formes, les mêmes rangements, les mêmes commodités. Il ne pouvait plus les voir ces «logis». Toujours les mêmes écrans, toujours les mêmes bruits, les mêmes programmes, les mêmes femmes et les mêmes enfants. Il n'y avait plus de différences de classe avec ces logis. Toujours les mêmes meubles inamovibles, toujours les mêmes amis qui viennent vous rendre visite ; pour y trouver quoi ? Bon sang, vous avez exactement la même chose chez vous ! Mais rentrez donc chez vous ! Chez l'autre ! Enfin, chez tout le monde quoi. Pas une maison différente de l'autre. Des maisons, pourtant, il en a visité, il est passé en courant devant, tout ce qu'il a vu, c'est un triste décor de cinéma. Qu'importe le lieu, qu'importe son heure, ses actions auront toujours le même fond. Un fond sans humain, sans rien de chaleureux car il était seul. Seul lui s'était risqué à sortir. Et maintenant qu'il sentait le danger le poursuivre, se rapprocher lentement mais sûrement, que pouvait-il faire ? Il ne pouvait affronter les horreurs qui se rapprochaient immanquablement. Elles s'approchaient telles des serpents de désespoirs, comme des horreurs innommables. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : fuir. Pourquoi ? Pourquoi braver les interdits pour ça ? Des bruits se rapprochaient. Il les entendait. Jusqu'à maintenant il n'avait fait que les sentir, mais maintenant il les entendait. Le temps avait toujours été un acteur secondaire pour lui. Mais là, dans sa course, il sentait qu'ironiquement, il lui en manquerait. C'était là l'humour noir de la vie. Peut-être qu'il ne lui en manquerait que quelques secondes, au pire une ou deux minutes. Verrait-il sa maison avant de subir la nuit ? Le retrouverait-on, au petit matin, la main sur la poignée de la porte d'entrée, mort ?

Il fallait courir. Son regard glissa. Il aperçut pour la première fois la ville telle qu'elle était vraiment. Fini ce voile de la société qui brouillait son regard. Il la voyait dans toute sa laideur. Ce n'était qu'un enchevêtrement de béton, de bitume, de bornes, de barres, de béton... Partout s'étendait la main grisâtre de l'homme. Partout s'étendait le «roi béton». Partout se répandait la froideur d'un climat

hostile. La marque de la nuit s'imprimait à chaque coin de rue, à chaque maison, à chaque fenêtre, à chaque porte. La nuit était partout. Elle s'était insinuée lentement, et pourtant si inexorablement, dans la vie de tous, librement, comme si c'était purement et simplement la suite logique des siècles. Comme si l'histoire imposait la nuit.

Pourquoi personne ne s'insurge ? Pourquoi personne ne s'est jamais levé et a déclaré «nous ne voulons plus de la nuit !» ? Quel est ce fatalisme qui nous rend latent ? Certes, c'est toujours plus simple de se cacher lorsque la nuit surgit, au creux, que de braver solennellement cet attentisme récurrent.

Il n'en voulait plus.

Attendre à ne rien faire, voilà ce qu'il ne voulait plus ; il ne pouvait plus, cela était de trop. Mais seul que peut-on faire ? Isolé, quelles sont nos perspectives ? Il sentait le danger vivre dans cette nuit. Il sentait que le temps s'écoulait.

Il déboula de la première rue et s'engagea à toute hâte dans la grande artère centrale. Dans chaque maison résolument identique, se tenait l'ensemble des membres de chaque famille. Assis au creux de leurs fauteuils, hypnotisés par la froide lumière qui s'échappait des postes de télévisions. Un instant, pour un instant seulement, il se demanda si cette froide lumière ne renfermait-elle pas la chaleur de la vie, une sorte de carapace contre les dangers du monde ?

Il courait. Il fuyait. Mais il était trop tard, les pas se rapprochaient. Il ne pouvait plus les ignorer. Les pas des soldats, qui par dizaines s'engageaient dans l'artère, résonnaient dans son cœur et influait les pulsations de son palpitant. Il apercevait enfin sa maison, son havre de paix. Il sentait leur présence. Il se rappelait les temps plus joyeux, où il y avait le soleil. Ils arrivaient. Il entendit les «haltes», «stop» ou autres interjections qui fendaient la nuit mais il sentit qu'il allait y arriver. Et tandis que des profondeurs de la nuit, les canons de fusils se chargeaient il mit la main dans sa poche et en sortit ses clés. Il allait y arriver. Il allait atteindre sa maison. Il allait échapper à ses poursuivants, à cette milice dictatoriale. Il tendit ses clés vers la lune pour qu'elle lui révèle celle qui lui ouvrirait son antre.

Mais la lune avait son œil clos.

Au commencement, il n'y avait rien. Se tenait là, jaugeant du regard l'immensité saline, une vaste plaine de roches et de sable. Plus loin vers le nord, on apercevait les premières herbes et les grandes étendues verdies par divers végétaux. Pourtant, dans ce milieu désertique et isolé de l'agitation de la vie, de grands projets se préparaient. L'imagination débordante, tel un visionnaire fou, un architecte s'avance et déterminé comme le vent violent de ces derniers jours, il creuse les fondations d'un château imprenable. Il veut qu'on puisse le voir qu'on soit d'Orient ou d'Occident, telle une tour de Babel. Il veut une gigantesque forteresse où les plus vaillantes garnisons du Royaume y tiendront garde. Il souhaite une telle œuvre, qu'elle assujettisse tout homme des terres alentours. Son projet est fou. Dans la démesure il opère, dans la grandeur il embellit, dans l'extraordinaire il édifie. A-t-on déjà vu pareille forteresse ? A-t-on ne serait qu'un instant ce plus beau chef d'œuvre ? Cela semble impossible. Et pourtant, il semble se construire. S'élever vers les cieux.

Pas à pas, petit à petit, là où il n'y avait que désolation et néant, s'élèvent peu à peu les bases de cinq tours. Lentement celles-ci grandissent, des meurtrières y fleurissent, les drapeaux ne tarderont pas à flotter. Le château est une merveille...

Des regards amusés jugent le futur dispositif de défense. Alors que les cinq tours s'avancent vers les cieux, on creuse des fossés contre les caprices de la mer qui pourraient mettre à mal l'entreprise. Ce ne sont pas de simples douves. Ces fossés sont larges, profonds, et si abruptes ! Aucune armée ne pourrait les traverser. Ce sera la fortification la plus imprenable qui aura été érigée sur cette terre.

Rien ne doit ralentir les projets de l'architecte. Les murailles apparaissent enfin. Mais à certains endroits, des fondations instables entraînent la chute d'un pan de mur. Mais jamais on ne renonce, et s'il s'écroule une fois, on le reconstruira plus grand, plus haut, plus large, plus imposant. Si à dix reprises il chute, à dix reprises on le reconstruira. Telle est la volonté de l'homme à la base du projet ambitieusement pharaonique. Rien ne l'arrêtera. La détermination se lit dans son regard. Il ne reculera devant rien. Il imposera sa volonté à tous les hommes. Ce fort sera son plus bel ouvrage, une réussite qui traversera les générations, le temps et les guerres, il sera éternel. La merveille éternelle...

Le château prend de plus en plus forme. Il grandit et grossit rapidement. Après tant de temps de labeur et de travail, la forteresse se tient debout. Elle défie l'horizon de ses tours pointues elle juge les terres environnantes de ses murailles épaisses. Et du haut de son donjon central, elle assiste à son premier coucher de soleil. Les ombres qu'elle déploie sur les terres tout autour d'elle, sont gigantesques. Les murs se parent d'orange. Le coucher de soleil si majestueux, l'architecte contemple son œuvre, le regard fier ; l'air marin caressant sa frimousse. Il a su faire ce que personne n'avait pu faire. Il s'assoit à même le sol et regarde avec la plus grande joie son château. C'est le sien. Son œuvre. Il a réussi. Son projet n'était donc pas si fou. Il savait qu'il y arriverait. Il lança un regard d'orgueil au soleil qui plongeait dans l'océan. Oui, dit-il à voix basse, au soleil, je l'ai fait. J'ai dépassé l'entendement. Je te défierai ailleurs, dans une nouvelle merveille qui assombriera ta superbe. Tu n'es qu'un défi parmi tant d'autres. Tu n'es plus ce trait d'union qui réunit ciel et terre.

Mais un promeneur étourdi piétine malencontreusement le château de sable. Déjà la mère se précipite pour consoler notre jeune architecte, orphelin de sa création. Il la supplie de revenir demain pour restaurer son chef d'œuvre.

La courte histoire qu'avait vécu le château de sable était déjà terminée...

J'étais en voyage en Amérique du Sud. Je venais d'entrer en Argentine quelques jours auparavant. Je vivais dans un hôtel au passé prestigieux, au présent déplorable et au futur incertain. Il y avait un café en bas de chez moi. Une petite enseigne, beaucoup d'habitues. Le monde s'était arrêté l'espace d'un instant, quand, avec mon sourire de français, j'avais pénétré en ces lieux. Ce sentiment que tous les regards se braquent vers vous. Un sentiment étrange, une réalité troublante. Très rapidement je me suis assis. Une petite table vide. Un type, deux chaises plus loin lisait un livre. La pièce n'était pas bien grande et mon regard se posa tour à tour sur chaque table, qui semblait bien clairsemée.

Tout le monde avait repris ses occupations, les discussions semblaient repartir, bref, l'étranger que j'étais s'était fait un trou dans ce bistro d'habitues. Je ne pus m'empêcher de fixer cet homme qui lisait, le seul qui n'avait pas levé la tête à mon arrivée. Il m'intriguait. Il semblait différent des autres argentins. En de grosses lettres rouges, Pinochet s'inscrivait sur la couverture de son ouvrage. Un fond blanc pour un nom rouge, une métaphore absurde pour un peuple qui avait déjà trop souffert. L'homme était grand, une carrure d'athlète. Le nez s'était depuis longtemps, pensais-je, écrasé entre deux yeux qui avaient vu plus de choses que la bouche ne saurait en décrire. Je dois confesser qu'à première vue, jamais je ne l'aurais imaginé un livre entre les mains. Il devait en avoir 40, pas plus pas moins. Un âge où l'on prend conscience des choses réelles de la vie.

Je me glissais en face de lui et j'engageais la conversation. Il parut un temps surpris, puis baissant les yeux vers son livre, comme à regret d'avoir été interrompu, il me répondit. Il dit s'appeler José. Je n'en crus rien. Il avait lâché ce nom d'une façon trop rapide et d'un regard fuyant. Mais je ne formalisai pas sur ce détail et poursuivait. En lui montrant son ouvrage, je l'interrogeai. Il s'arrêta puis, rouvrit l'ouvrage et me cita une phrase du livre. «Le régime de Pinochet aura préféré la liberté économique à la liberté de son peuple.» Une phrase qui résumait en elle seule les années Pinochet qu'avait connu le peuple Chilien. Je sentais qu'il gardait cette phrase au fond de son crâne pour débiter chacune de ses interventions sur le dictateur ou son régime. Je tâchais de savoir pourquoi ses yeux se perdaient quand il évoquait cette période. Alors et tandis que le cafetier nous apportait, lui-même, deux tasses à la blancheur étincelante, d'un café plus controversable, l'homme, que je continue encore à appeler José faute de réelle identité, me raconta son histoire.

Il ne se souvenait plus de quand datait son souvenir. Ils étaient d'ailleurs tous non datés, ses souvenirs. Cela se passait au Chili. La ville de Linares dans la province du Maule. Il était alors un simple individu. Pourtant quand Pinochet est arrivé au pouvoir, il rejoignit les membres de la D.I.N.A. Il présentait ce changement dans sa vie non pas comme une obligation, mais dû à un sentiment de peur. Le régime le terrorisait, et même s'il n'avait plus de famille qui aurait pu pâtir d'une opposition, ayant rompu les liens avec ses parents et oncles, il ne pouvait pour autant mettre en péril sa vie. Face au danger m'avait il dit alors, nous ne nous comportons absolument pas de la même façon qu'on prétend le faire, lorsque nous sommes en sécurité. Je ne pouvais le contredire. Au vu de certains passés que j'ai vécu, je ne me souviens pas avoir une fois agi comme je me promettais de le faire. Il décida donc de devenir membre de cette police politique pinochéenne. Était-ce le renversement brutal, puis la mort d'Allende qui l'avait en quelque sorte traumatisé ? Il ne put me le dire quand je lui posai la question. Tout ce qu'il sait, c'est qu'à ce moment précis, alors que le général des armées qu'Allende avait lui-même choisi, le renversa, il se passa quelque chose. Une paralysie générale. Le temps m'avait il alors dit, s'était arrêté. Pinochet comptait beaucoup sur cela pour contrôler rapidement et de façon absolue le Chili. Cela ne fut pas tout à fait le cas.

74

Il se souvient que les premiers mois furent calmes. L'instabilité politique qui régnait ne les forçait pas à agir. «Le calme avant la tempête», m'avait il alors dit en français. J'étais assez surpris qu'il s'exprime dans la langue de Molière, et il me confessa avoir vécu en France puis en Belgique pour fuir Pinochet, et ce n'est que très récemment qu'il est revenu en Amérique Latine. «Mais pas au Chili, pourquoi ?» lui avais-je demandé. Il était resté vague. Il avait avancé ne plus être attaché à son pays, mais aussi, il en avait peur. Je crois sincèrement qu'il n'est pas retourné à Linares par peur à la fois des représailles mais aussi de ce qu'il avait fait. Des peurs logiques pour qui avait servi le Général.

Mais un jour, alors qu'il était avec une partie de son régiment en caserne, ils reçurent un ordre du Bureau de la D.I.N.A. Ils devaient se rendre dans un des quartiers de la ville. Des contestataires s'y trouvaient et l'ordre stipulait de les mettre hors état de nuire. Par quelque moyen que ce soit. Ils s'y rendirent donc au plus vite, armés pour un génocide, sans savoir vraiment ce qu'ils allaient faire. Que feront-ils une fois au seuil de leurs portes ? Que feront-ils pour les mettre «hors d'usage» ? Le régiment s'en alla donc vers sa cible dans un malaise général.

La porte du premier suspect fut enfoncée et tandis qu'une pagaille générale se créait entre les soldats qui criaient des ordres et menaçaient leurs opposants et les contestataires qui tentaient soit de fuir, soit de se cacher ou qui commençaient à trembler de peur. Et José se trouvait au milieu me dit-il. Il comptait ramener tout le monde à la caserne pour faire des interrogatoires et voir ensuite ce qu'ils pourraient bien faire d'eux. Mais tout à coup un des dissidents voulut s'enfuir, et dans un réflexe absurde un des hommes l'abattit froidement. Alors ce fut le massacre. Ce fut un élément déclencheur et tous, un par un, ils furent abattus !

«Les hommes prenaient du plaisir à tuer. Moi-même je pris plaisir... Nous venions sans le savoir d'entraîner pleinement dans l'opération Condor. Au niveau 3, celui que les gens niaient alors que tout le monde savait».

Je le fixais un long moment. J'avais en face de moi un bourreau de la dictature de Pinochet. Je compris alors pourquoi cet homme paraissait différent. Je compris aussi pourquoi il n'était pas revenu au Chili. Cet homme n'était pour moi qu'un monstre. Pourtant dans ses yeux je lis toute sa détresse et son chagrin. Il était resté muet quant à son implication dans le massacre. Avait-il participé ou simplement avait-il assisté impuissant ? Ca, je ne le saurai pas. Cela restera sûrement son secret. Sa première opération à la D.I.N.A., un matin de février 1975.

Vous, la mer et le pneu.

75

Vous êtes assis sur le sol sableux. C'est chaud le sable n'est-ce pas ? C'est apaisant cette texture. On le caresse des mains ce sable, on le pousse avec nos pieds, on le creuse dans un élan fou. On pense d'ailleurs toujours arriver à creuser si profond qu'on y trouverait de l'eau. C'est ça le sable. C'est ça la plage. Elle était si déserte, si calme. Heureusement, bon Dieu heureusement, pensez-vous.

On est au calme quand il n'y a personne. Il y a un silence qui n'existe nulle part ailleurs. C'est pour ça que vous aviez choisi ce lieu. Le calme, la sérénité, la méditation, la tranquillité. Et puis l'oubli.

Vous contemplez les remous de la mer. Des vagues, bercées par le vent doux de cette fin d'après-midi, se jettent à vos pieds si rouges. Cette couleur vous est si persistante, si collante. Pourquoi les avez-vous rouges ? Où avez vous bien pu aller pour marcher dans une substance rouge ? Qu'avez vous bien pu faire pour les avoir de cette teinte ? Peut-être la carrière d'ocre. Peut-être pas. Cherchez mieux. Ou peut-être alors, les avez-vous toujours eu rouges ? Mais oui ! Et si au final ce n'était pas vos pieds qui avaient une couleur bizarre mais plutôt tout le reste de votre corps, et que seuls vos pieds soient de la bonne teinte ?

Vous vous arrêtez de réfléchir au problème car vous êtes attiré par quelque chose que les vagues charrient langoureusement. Un pneu. Un gros pneu même. Un objet inerte qui s'avance vers vous. Comme un corps, le pneu approche. Il se joue du courant. Il glisse sur les flots pour mourir à vos pieds. Vous le fixez. Vous l'êtes statique, lui, l'objet mouvant. Ne trouvez-vous pas qu'il y a un certain paradoxe ? D'un bond vous vous mettez sur vos pieds rougeâtres. D'un coup vous voilà en mouvement.

Vous vous avancez l'un vers l'autre. Ce corps qui ressemble à un pneu d'un côté, vous, hagard, de l'autre. Vous mettez un pied à l'eau. Puis l'autre. Du rouge se répand autour de vous. Vous continuez d'avancer. Vous avez mal pourtant. Une douleur au niveau de la poitrine. Mais vous insistez. Vous voulez savoir. Est-il bien mort ? Avez-vous assez appuyé sur sa gorge avec la lame de votre couteau ? Ses vêtements noirs sont poisseux. Il y a son sang bien sûr, mais aussi le votre. Il s'était bien débattu mais les lames aiguisées sont les plus fortes.

Le corps est juste devant vous. Vous contemplez votre œuvre. C'est du bon travail. Une gorge parfaitement ouverte. C'est du travail d'artiste ce que vous avez fait là. Mais quand on sait le peu de considération que porte le public pour les artistes, on s'attriste que votre œuvre ne connaisse pas un succès immédiat. N'êtes vous pas, grâce à cette pièce maîtresse de votre carrière, le Mozart de la gorge ouverte ou le Van Gogh de la découpe ? Faudra-t-il attendre votre trépas pour que l'ensemble de vos œuvres soient acclamées ? Vous ne savez pas trop. Un frisson vous parcourt l'échine. Lui, en tout cas, il était bien mort.

Vous poussez le corps de toutes vos forces. Vous l'envoyez se chavirer vers le grand large. Vous le regardez un temps partir. Vous êtes l'artiste qui doit cacher ses œuvres s'il veut continuer à créer. Vous vous détournez de cette gorge ouverte et vous retournez vous rasseoir sur la plage. Le sang continue de couler de votre poitrine éventrée. Vous devez rester ici pour l'empêcher de remettre pied à terre à ce mort ! C'est chaud le sable. C'est chaud le sable n'est-ce pas ? C'est apaisant cette texture.

En haut, sur les marches du trône, le roi et la reine sont endormis. Le prince poursuit son chemin, et le silence est si profond qu'il entend son propre souffle. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Enfin, il arrive à la haute tour et gravit les marches qui mènent jusqu'à la porte de la petite chambre dorée où dort la Belle. Là, il voit sur un lit, dont les rideaux sont ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une Princesse qui paraît avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant a quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approche en tremblant et en admirant, et se met à genoux auprès d'elle.

- Faut te réveiller ma puce. On va décoller là.

Un couloir, avec de la lumière tout au fond. Le couloir est à peine éclairé, je franchis la première porte, attirée. Une voix, qui m'appelle au loin. Un écho. Et la lumière revient doucement.

- Alex... Putain, quelle heure il est ? J'ai dormi longtemps ?

- Ouais assez. Il est six heures, on va rentrer la soirée est finie. Tu viens ?

Je prends mes affaires, fais la bise à tout le monde et on descend les escaliers en colimaçon de l'immeuble, l'ascenseur est toujours en panne. Dehors, il fait nuit noire et il pleut des cordes.

- La voiture est garée par là. Grouille on va être trempés.

On court tous les deux sous la pluie en cherchant la voiture. Une fois à l'intérieur, Alex commence à parler de la soirée, de lui, de ses amis. Alex, c'est quelqu'un de très... personnel.

- Alex ?

Il met un CD de hard rock dans le lecteur et monte le volume à fond. Puis il fouille dans son sac et sort un paquet de cigarettes et de la marijuana. C'est aussi quelqu'un de très décontracté. Ça va faire un an qu'on sort ensemble, et que je m'accroche désespérément à mes rêves avec lui. Pour un regard. Quelques mots.

- Ouais ?

- Tu tuerais un dragon pour moi ?

- Quoi ?

Il se marre tout seul en fumant.

- J'suis pas trop reptiles mais, ouais ma princesse, ouais ! Et si je tue un gros lézard pour toi, j'espérerais bien quelque chose en retour...

Il lève un sourcil et m'adresse un petit sourire coquin. Je tourne la tête et regarde le paysage défiler.

- Hey tu vas avoir 16 ans dans quelques heures ! Tu m'avais pas dit que t'attendais tes 16 ans pour faire l'amour non ? Ca va bientôt être le moment de la délivrance ! Tu sais ma belle tu devrais un peu plus profiter de la vie. Allez quoi ! Qu'est-ce que tu attends ? C'est pas à 100 ans que tu vas te faire dépucler quand même ! Attends ça fait combien de temps que j'attends ? Un peu de compassion, merde. Bon on va chez moi ?

- Tu peux me déposer chez moi s'il te plaît plutôt ? Et baisser ta musique aussi.

- Ok.

Le reste du trajet se déroule dans le silence le plus total. Il me dépose à l'angle de la rue. En sortant de la voiture, je lui adresse un regard désolé, mais il ne daigne pas détourner le regard de la route, et m'ignore. Je regarde la voiture s'éloigner sous la pluie, et je reste un bon moment plantée dehors avec des vieux rêves qui s'effilochent lentement dans les nuages et la nuit.

Je traverse la maison endormie dans le noir, ma mère et mon père dorment à cette heure. Le silence est pesant. En haut de l'escalier, je pousse la porte de ma chambre et me laisse tomber comme une masse sur le lit. Et je me mets à pleurer. Étoile de mes jours sombres, printemps de mes hivers, comment

peut-on aimer quelqu'un et souffrir autant. Je brûle. Petite flamme, que l'on désire, que l'on séduit, que l'on consume. Et que l'on jette.

J'ai mes règles depuis un mois. Je suis devenue une femme. Une femme perdue dans le brouillard, un brouillard sans fin qui escalade les heures, sans émotions.

Parfois, lorsque le soleil est sous la terre et que le silence devient terrible, je me dis que je devrais tout arrêter, le quitter. Claquer la porte. Il faudrait, parfois, tout briser, casser, comme si de rien n'était, comme si ce n'était pas vrai, comme si nos regards n'étaient que des regards qu'on se jette et puis qu'on oublie. Le prince charmant n'existe pas. Je me suis perdue, trop loin, en toi. Les doutes se sont infiltrés comme les ombres du soleil à travers mes paupières closes, aveuglées par toi. Et je les accueille, m'interrogeant en silence, l'âme pensive, les yeux incertains. Est-ce ainsi que l'on nomme l'Amour ?

Aujourd'hui j'ai dormi toute la journée, je savais que ce soir je devais le voir. Lorsque je me suis réveillée, je suis sortie au coin de la rue voir un mec. Je lui ai dit que c'était mon anniversaire et qu'aujourd'hui j'avais 16 ans. Et que c'était la première fois. Il m'a sourit et m'a donné ce que je voulais. Au crépuscule, j'étais dans un rêve, mon putain de couloir, à peine éclairé. J'avais enfin refermé cette ancienne porte et j'en avais quelques unes entrouvertes, je savais à peu près ce qu'il y avait derrière. Et putain, j'ai choisi celle qui était fermée. Maintenant c'est le noir. J'trouve pas ce putain d'interrupteur. Puis j'ai qu'une envie, c'est de courir en arrière, sortir, et prendre cette autre porte, qui me sourit. C'est le noir. Mais moi j'ai envie du noir. Juste une nuit. Une nuit de cent ans.

Je me suis allongée sur mon lit, et j'ai sorti la seringue remplie d'un liquide transparent. J'ai posé l'aiguille sur ma peau tendue, et piqué. Le feu s'est déployé en moi et je suis retombée inerte sur le lit.

Jamais mon Amour, l'espérance et la tristesse, ne viennent pas assombrir les cœurs ravis, et lorsque le doute les assaille, c'est que la mort pousse son cri. Qu'une forêt de ronces soit désormais leur tombeau, qu'un orage se déchaîne et qu'il gronde là-haut... Qu'il aille et porte par-delà l'horizon, au château et alentour cette malédiction... Le temps d'un siècle, avant que s'écartent les ronces, les épines et les défenses de la vierge, pour que son corps puisse enfin se livrer à l'amour. À l'adoration. Un éclair de lumière blanche, brise mes chaînes. Me ranime.

Je me baladais dans une forêt à deux pas de chez moi, comme chaque dimanche après-midi, histoire d'être fraîche pour recommencer le travail le lundi matin. C'était l'automne, et les feuilles mortes, qui avaient longuement brûlé sous le soleil de l'été, craquaient doucement sous mes pas. Il ne faisait pas encore trop froid, mais les rayons du soleil ne tardèrent pas à pousser leur dernier soupir en disparaissant derrière les montagnes de la Brévine. Alors que je m'enfonçais dans l'ombre des bois, à travers la fissure de la lumière, les oiseaux cessèrent soudain de chanter, les écureuils se cachèrent, un silence étrange s'installa, et je continuais ma marche entre les arbres.

Au cœur de la forêt, il y a un très vieux ruisseau qui s'écoule parmi la mousse, l'amas de feuilles, d'écorces et de branches mortes. Je venais souvent y jouer lorsque j'étais enfant, me baigner dans ses eaux glacées et minérales, puis je me couchais sur l'herbe mouillée en écoutant le murmure de l'eau. Je voulu m'asseoir sur la rive pour contempler l'onde et savourer une cigarette. Mais mon regard fut soudain attiré de l'autre côté de la rivière. Debout, contre le tronc noueux d'un arbre immense et centenaire se tenait appuyée une femme. Elle semblait peiner à allumer, elle aussi, une cigarette.

Je voulais traverser le cours d'eau pour la secourir de ce fléau que sont les briquets vides. Mais mon pas devint hésitant à mesure que je distinguai mieux ses joues, qui semblaient baignées de larmes. Malgré l'envie de faire marche arrière, je restais perchée sur mon rocher au milieu de la rivière, entourée par les eaux glissant de la source jusqu'au fleuve, entre deux rives. Je m'attardais au bord de l'onde et contemplais mon reflet.

J'écoutais l'eau vive murmurer sur son lit de pierres, et regardais mon image se superposer au gris des galets, vision mouvante et fractionnée de mon propre visage. J'étais comme hypnotisée par le souffle du vent dans les roseaux et par le reflet que me renvoyait le miroir sans tain de l'onde vive. Alors, la femme de l'autre rive releva la tête et posa ses yeux gris sur moi.

Je m'approchai d'elle, un briquet à la main, tendue au plus loin de moi, pour éviter à mes yeux d'être confrontés de si près à des semblables noyés dans le chagrin. Sans dire un mot, elle prit mon présent, alluma sa cigarette et me le rendit avec une telle lenteur que mon malaise en fut grandi. J'eus un frisson étrange au moment où sa peau lasse et flétrie frôla la mienne, qui était encore fraîche et jeune.

Je ne m'étais pas aperçue de l'âge avancé de cette femme. En regardant de plus près, elle paraissait incroyablement fine, fine comme si une aiguille de sapin pouvait facilement la transpercer. Mes yeux fixaient ses mains, parcourues d'une ribambelle de veines qui mimaient des cours d'eau se jetant dans un même fleuve.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à les contempler, mais j'imagine que cela dura assez longtemps car elle me sortit subitement de ma torpeur en me proposant de m'asseoir avec elle sur la mousse humide. Je fus étonnée, non pas par sa phrase, mais par sa voix. Ses yeux étaient comme un lac gelé en plein hiver, mais sa voix était douce et chaleureuse, presque enjouée. Elle s'assit sur l'herbe et perdit son regard sous la surface de l'eau, transperçant le miroir.

Je restais debout, elle ne sembla même pas remarquer que ma position était restée inchangée. Seuls mes yeux, pris d'une curiosité naturelle, nouvelle, se fixèrent enfin dans les siens. Sous la surface.

Peut-être pleurait-elle de joie. Je n'en sus rien, car quand je fis mine de partir, bafouillant quelques excuses au sujet du travail, elle ne me dit qu'une seule chose ; «c'est dommage, la bergeronnette printanière est partie depuis trois jours maintenant, il faudrait profiter des hirondelles qui sont encore là ce mois ci», et c'est sur cette dernière phrase que je rentrais chez moi.

20192011
La dernière Gare.

Rouge. Le monde serait devenu rouge. Rouge comme un éclat de coquelicots broyés. Les arbres, et puis la plaine immense, noyés dans le ciel ensanglanté de mon crépuscule. Le soleil, dégoulinant sur mes paupières closes. À l'intérieur : le vide infini. À l'intérieur : la plaine rouge. Qui s'étend à perte de vue, derrière la vitre sale.

Cette nuit, j'ai pris un train. Un train imprévu. Je rentrais chez moi après une énième journée de cours, en train, comme je le fais chaque jour depuis que je suis devenue lycéenne. Sauf que cette fois, je ne me suis pas arrêtée à la Gare Picasso pour prendre le bus qui me ramène chez moi. Non, cette fois, j'ai joué un sale tour à mon destin je crois, dans un élan impulsif et dangereux. Peut-être même carrément suicidaire. Je suis partie en voyage. J'ai laissé le train m'emporter plus loin, au loin, vers une destination mystérieuse et inconnue, derrière les montagnes. Non, ce soir là, je ne suis pas descendue comme j'aurais sûrement dû le faire. J'ai pris un train de nuit. Je voulais qu'il m'emène à travers la plaine, jusqu'à cet horizon brouillé, jusqu'à la dernière limite qui s'étend tout là bas et qui courbe la terre. Jusqu'à la dernière gare.

Lorsque je suis montée dans le train, c'était un bel après-midi d'automne au temps changeant, clair et pluvieux, où l'air vibrait légèrement et plissait les robes des petites filles. Maintenant, je suis dans la nuit, et le train file à toute vitesse et plus rien ne peut l'arrêter. Autour de moi, il n'y a que le silence, et les paysages sauvages plongés dans l'obscurité qui défilent. On n'entend que le vacarme du train et les petites lumières qui clignotent dans le wagon désert et silencieux. Seul le train crie dans la plaine. Infinie.

Je regarde le paysage défiler en mode accéléré, c'est ce que je fais toujours dans les transports en commun, je n'aime pas croiser le regard des gens, comme tout le monde n'aime pas croiser le regard des gens. Ce regard des gens qu'on ne connaît pas, on le sait, met toujours un peu mal à l'aise. Alors, je jette mes yeux à travers la vitre et je laisse traîner mon regard vide sur les trottoirs, les murs des maisons, les passants. Mais cette nuit, je suis seule dans le train, tous les autres passagers sont descendus à la dernière gare. Je suis en train de contempler une étoile qui scintille doucement au dessus des montagnes, quand soudain une pensée vient à moi, une pensée inattendue, et je la laisse venir comme dans un flottement avec une franche curiosité, sans pouvoir imaginer jusqu'où elle me mènera. Loin, dans les méandres de ma folie, peut-être.

Un accident. Qu'il m'arrive un accident, un violent accident, une chute fatale. Une pensée absurde et pourtant... Le choc, le corps meurtri, pour de vrai, que ça se voit. Avec beaucoup de sang. Qu'il laisse derrière moi un sale souvenir. Rouge, rouge vif, rouge incandescent. Que lorsqu'ils se souviennent de moi, tous, ils aient deux images en tête : celle d'une jeune fille sérieuse, jolie, calme et discrète, au visage assez pâle et aux yeux fuyants, et puis celle de son corps fracassé par un train, son sang répandu dans la plaine comme celui d'un sacrifice monstrueux. Comme si c'était ce qui la bouffait de l'intérieur qui l'avait dévorée et laissée là en mille morceaux en travers des rails. Entre la vie et le plus rien. Un jour, le vide et le silence doivent devenir physique. Un accident, juste pour voir la réaction des gens devant ma mort, en direct, devant cette impudeur extrême. Un corps rouge, nu et déchiré, exposé aux yeux avides et cruels du monde. Je voulais qu'on me contemple comme ça. Cette pensée morbide m'a obsédée plus d'une heure. Qu'on vienne câliner mon cadavre.

80

20192011
La dernière Gare.

Silence, toujours. Dans ma vie, je vois rarement l'intérêt de parler. De moi, encore moins. J'ai toujours préféré me plonger dans mes livres. Puis dans mes griffonnages sans fin. Puis dans ma vie virtuelle. Puis je sais pas trop où je me suis perdue en ce moment. Dans une absence. Loin, très certainement. Peut-être que ce train me ramène. Peut-être qu'il me ramène à la source, où bien à la renaissance, peut-être qu'il me ramène à moi. Ou peut-être qu'il ne m'emmène nulle part. Les petites lumières qui éclairent faiblement le wagon se reflètent dans la fenêtre du compartiment 11. Je vois mon reflet qui se fond et disparaît dans le paysage sombre. Une ombre équivoque. Une nuit sans temps qui s'écoule, je reste encore un peu coincée dans le rêve.

Je le sais, ça fait longtemps que je suis coincée de l'autre côté du miroir. Partie totalement dans un monde parallèle plein de princes et de châteaux. Le tout poétisé, réinventé, à travers un prisme. Le monde à travers des grosses lunettes roses. Rouge. C'est beau, non ? Plongée dans un optimisme forcené, le «je vais bien tout va bien», mais surtout, ne me regardez pas. Ou si, oui, regardez moi, regardez moi. Regardez mon corps explosé sous les rails. Et puis donnez un sens à tout ça. Moi je donne que des sens interdits. Rouge. L'amour, pour moi n'a été qu'un nuage un peu trop bas. Le pauvre, je me le suis pris dans la gueule. Il m'a dégoûtée. Maintenant mon visage est redevenu blessé. Maintenant je me force à répéter en boucle le soir dans mon lit : non, le prince charmant il pense pas seulement à sauter la princesse bordel.

Grâce à Pink Floyd, avoir un mur dans son cerveau c'est normal. Mais à ce niveau là, c'est plus un cerveau, c'est un bunker. Approche-toi, je tire à vue. Tire-toi. C'est plus simple. Ou tire-moi, mais ne va pas voir plus loin. Des fois, y'en a qui traversent le champ quand même. Pour voir le blindage de plus près. C'est épais, hein ? Ouais je sais, ça fait bizarre. Des fois, y'en a même qui arrivent à passer la tête dans l'ouverture. Mais fait trop sombre là dedans on n'y voit rien. Aucun intérêt. Moi je suis bien au chaud là dedans et j'attends l'explosion nucléaire. Ou l'explosion de la machine. Avec un choc si terrible que les étoiles se casseraient toutes la gueule sur moi, avec un fracas mystérieux et terrible. Et puis l'oubli.

Je commence à avoir froid. J'ai le cœur un peu trop climatisé, avec des glaçons qui flottent au milieu. Tache bleue sur la poitrine, genre banquise humaine. Je sais toujours pas ce qui m'a pris de sauter dans ce train, sans savoir où il va, ni à quelle gare je vais descendre. Je regarde fixement la fenêtre, je passe à travers, je fais des aller-retour dans la plaine, avec mon reflet dissout dans la nuit noire. Et puis l'oubli.

J'ai toujours eu cette faculté à occulter. À oublier. À tout enfouir, loin très loin, puis mettre quelques fleurs sur la tombe, histoire que ce soit joli. Une tombe fleurie. Ouais, une fosse à purin sans nom à laquelle il vaut mieux ne pas toucher. Rongée de toute part par les vers, qui lentement mais inexorablement dévorent tout. L'avantage, c'est que c'est très propre après. Mais il ne reste plus grand chose, que des os blanchis. Et puis un jour, ça explose. Comme un crash de train en plein milieu de nulle part. Boum.

Moi aussi je veux être blanchie. Si on meurt un peu plus chaque jour, j'aimerais mourir un peu plus heureuse chaque jour, merci. C'est pas facile de vivre en s'enfonçant dans les choses mortes. Les livres, figés et immobiles, qui racontent ce que la vie n'est pas, et ne sera jamais pour aucun d'entre nous. Mais qui vendent du rêve, ou du cauchemar pendant quelques pages, trop vite dévorées. Le passé, ça arrive qu'il mente, paraît-il, moi je trouve surtout qu'il m'emmerde. À toujours venir se balader sous mon nez sans que je ne demande rien, et à me raconter des conneries.

81

20192011
La dernière Gare.

Il aurait fallu que je me décide à faire quelque chose de ma vie. Que je me lève et que je me dise : Putain, ouais, c'est ça que je veux faire. Sauf qu'en attendant, je sais ce que je voudrais être. Ce que je pourrais être, non. Comment différencier ? D'un côté, il y a le fantasme. Quelque chose qu'en soi je ne pourrais jamais être. À moins de nier tout ce que je suis déjà, tâche impossible en somme. Genre, faire un ctrl+i. Genre, sauter par la fenêtre, là, tout de suite. Être une artiste, avoir du talent, baiser comme une reine, camée, jusqu'à la moelle, être belle, être charismatique, avoir un don pour quelque chose, n'importe quoi en fait, savoir écrire, je sais pas... Mais bon, chacun de ces mots me renvoie dans la gueule tout ce que je suis au final. Plate, inintéressante, engoncée dans une routine d'une platitude affligeante dont je me sais incapable de sortir. On croit avoir des super certitudes en béton mais c'est des courants passagers, des minis décharges électriques qui te traversent comme ça, comme à travers un écran de télévision.

Pas de rêves la nuit, pas de rêves le jour, pas de rêves de vie. Alors voilà face à ces réflexions, je me prends parfois à rêver de ma mort. Comme un idéal qu'on contemple les yeux fermés, une clope entre les doigts. Et puis j'aimerais bien voir les réactions de mes proches, de ma mère, par exemple. Je suis sûre qu'elle, elle ne verrait qu'une enfant allongée en travers des rails, en milles morceaux. Parce qu'au fond, c'est tout ce que je suis, une gamine qui a peur du noir. Peut-être alors regretterait-elle ce temps là, où j'étais une petite fille, où j'étais tout pour elle. J'ai l'impression d'avoir le cordon qui pendouille, coupé à l'arrache. Parfois, j'aimerais redevenir petite et à nouveau, oublier. J'ai l'impression d'être en manque d'une drogue à laquelle j'ai toujours goûté. Des tristesses d'enfant qui roupillent dans mon ventre comme dans une vieille machine à laver cassée. Pardonnez le ton tragique. Syndrome de Peter Pan mal guéri.

Pleure. Pleure, tu vois bien que j'ai l'âme ensanglantée, elle a eu un accident, je suis entre le vide et le rien. Mais pour l'heure j'ai encore ma peau, mon visage, mes cheveux, mon ventre et mes dents, je marche et je respire. Et ce que je suis devant vous tous. Jolie. Un peu pâle. Oh oui, je veux tant vous plaire, la beauté dans la souffrance. Tellement romantique. Je prends soin de l'enveloppe, c'est pour ça. Elle est sage, normale, juste un peu pommée. J'attends toujours que quelqu'un vienne me sauver comme dans les bouquins que ma mère me lisait le soir. Mais ce n'est pas elle, ce n'est pas ces foutus princes, ce n'est pas eux qui pourront le faire. Des espoirs morts-nés en pagaille, fracassés contre la falaise de mes attentes incertaines. Peut-être qu'un jour, quelqu'un viendra vraiment pour moi et existera seulement, exclusivement par et pour moi, comme j'en ai toujours rêvé. Peut être qu'à cet instant, je suis encore bien loin de la réalité.

Je panique un peu maintenant, le train fait des bruits bizarres. La porte du compartiment 11 s'ouvre alors, et une petite fille entre comme un fantôme. Elle a des cheveux courts et brillants, une tête d'ange, avec des yeux mercure. Elle a l'air un peu triste. Elle s'assoit en face de moi devant la grande vitre et me dévisage avec un air absent, lointain. Je ne sais pas si cette fille est réelle ou si elle fait partie du délire. Je la regarde me regarder en silence, et je plonge en elle comme dans un espèce de miroir sans cadre. Le train va se crasher maintenant j'en suis sûre, je crois qu'on est presque arrivé. Le train s'est mis à trembler violemment, comme soudain secoué par des rafales de nuit.

20192011
La dernière Gare.

«Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que tu veux vraiment mourir maintenant ? Je n'en sais rien. Fous-moi la

paix. Moi je ne veux pas mourir. J'ai peur, j'ai peur d'avoir mal et j'ai peur du rouge. Et puis il fait froid dans la plaine, il fait si froid. Va te faire arracher une dent. Tu vas voir comme tu vas avoir mal. Tais-toi.»

Un instant de silence m'extirpe de mes pensées sans me ramener dans la réalité. La fillette a disparu, mais je vois encore son reflet dans la fenêtre, juste en face de moi. Son visage éteint s'est presque complètement dissous dans la plaine, comme celui d'un spectre. Sûrement parce que peut-être, je ne vais plus jamais exister après cette nuit, et que je deviendrai à mon tour un fantôme dansant dans la plaine.

«Ou alors... Raconte moi un conte, fais moi rêver encore un peu... puisque tu es là. Ca ne fait pas mal. Mais si ça fait mal, Maman. Surtout la piqûre. On pourrait aller jouer derrière la maison, avec la petite casserole rouge et la poupée aux cheveux blonds. Ce serait notre monde, notre jardin secret. Avec Papi, s'il veut bien jouer. On y accède par le petit escalier très droit en pierre, viens... suis moi, je vais te montrer. Regarde, l'herbe est rouge, rougie de sang séché et de honteux non-souvenirs, d'images sales et brouillées... elle caresse tes chevilles en frémissant... Non ne crie pas ! Arrête de crier ! Arrête de me montrer ce corps déchiré et cette âme en mille morceaux. Des éclats de rien éparpillés dans le ciel rouge. Je vais en faire des oiseaux. De grands oiseaux sans peur. Si tu veux pour te rassurer, on ira faire une ballade tous ensemble, on ira ramasser des jonquilles dans les champs, avec Maman... Tout est vert, simple, lumineux là-bas. Laisse-moi prendre ta main. Tu as tellement pleuré que la casserole rouge a débordé, tu ne vois pas comme c'est pitoyable ? La petite fille a eu peur... En fait elle a tout le temps peur. Tout le temps. Elle se tait, elle écoute. Elle se tait. Et puis elle oublie. Tu as tout gommé, tu as peint un monde en noir, à l'encre de la tristesse. Sur ton front, il y a la marque de l'abandon, de la trahison, de l'humiliation. Sur ton visage. Tu t'es fondue dans le noir, une fleur dans la bouche, avec tant de maladresse que tu t'es un peu trop souvent cassé la gueule. Un peu trop délicate. Un peu trop bancale. Mais sois comme les autres, intègre-toi bon sang ! Arrête de rêver, arrête de rêver. Ton nuage prend feu ma vieille, saute... Vole tout ce que tu peux et reconstruis toi un jardin... Plante-moi un jardin... Raconte-moi des histoires... Je t'oublie, je te noie, mais je t'aime plus que tout. Voilà. Serre-moi. Tes cheveux sont si beaux... Les miens sont déjà abîmés et ternes, tu vois... Notre douleur va s'envoler comme le vent et s'éparpiller dans la plaine. Tu es là je le sais, je te sens en moi, tu bats comme un grand soleil rouge. Il n'y aura pas de sang, pas de piqûre, ni de masque. Et sur ton front, il y aura comme une étoile aux reflets bleus et ton sourire sera d'argent.»

Pour la première fois depuis le début du voyage, une voix masculine résonne dans le wagon. Elle annonce d'une voix neutre la prochaine et dernière gare : Les Gaffes et des Iscles. Drôle de nom pour une gare. Au loin, l'aube commence à éclaircir le ciel encore chargé de nuit. Le train tremble comme jamais et fait parfois jaillir de son ventre des petites étincelles comme des petits cris. Les lumières se sont éteintes, et il fait presque complètement noir dans le compartiment, mais une étrange lueur brille à l'horizon. J'ai le cœur qui bat un peu fort, mais je n'espère rien. Si peut-être, que la mystérieuse rafale de lumière qui m'aspire au bout du couloir soit comme un feu dans mes poumons. Je sors la tête du compartiment.

Ça me fait de la peine qu'elle doive elle aussi subir l'explosion, je n'avais pas prévu qu'il puisse y avoir quelqu'un d'autre dans le train.

Aline MOUGENOT

Je pose le dossier sur mon bureau. Épais comme une encyclopédie universelle, je me désespère déjà de ce cas-là. Inspecteur Eudes Ledoux, 49 ans, surnommé «DéTECTIVE Grog» pour sa forte propension à s'imbiber d'alcool après le boulot et de grogs le lendemain matin au bureau. Dès les premières pages, avec son curriculum et ses états de service, j'apprends que, remis très vite à la circulation après divers excès en tous genres, il a néanmoins résolu quelques affaires d'extorsions, notamment dans une exploitation viticole. On le soupçonne toutefois d'avoir accepté des pots-de-vin. Quelques pages plus loin, après plusieurs rapports d'enquête, j'en arrive enfin à ce qui l'a fait tomber. C'est un petit carnet en cuir. Je verse un peu d'eau dans mon verre et repose le pichet sur son plateau.

Jour 1. *Depuis mon arrivée sur cette intersection dangereuse, elle est passée plusieurs fois. Toujours dans le même sens. Cette femme est franchement bizarre. Des yeux de hibou, une tête de chouette, des serres en guise de doigts et une coiffure en nid d'oiseau. Je l'ai repérée dès qu'elle a traversé sur mon passage piéton, quand je faisais signe à un semi-remorque d'avancer. Il va falloir que j'en apprenne plus.*

Jour 2. *Je l'ai suivie jusqu'à son appartement. J'ai dû demander son nom à quelques voisins. J'imagine que cette vieille pie à la retraite, alias Chantal Sygne, hante les lieux depuis toujours, vivant, si ce n'est pas avec une armée de chats, plusieurs sortes de piafs jacasseurs. Demain, jour de repos, je vais la suivre, elle est louche. Elle a retraversé la route avec les mêmes sacs de courses aujourd'hui. Si ça, c'est normal...*

Jour 3. *Elle n'est sortie qu'une heure mais j'ai fait le pied de grue devant chez elle toute la journée. Dans mon grand imper beige, elle ne m'a pas vu. Elle est allée chez un fleuriste sans rien acheter. Quel genre de trafic fait-elle ? C'est aussi louche que sa grosse doudoune aux motifs floraux fluorescents. Qui porte ce genre de trucs ? Toujours la même coiffure, la même dégaine de harpie. J'ai remarqué qu'elle sautille tous les trois ou quatre pas. Comme un de ces maudits moineaux qui passent leur vie sur les rues pavées en quête de miettes. Après le fleuriste, elle s'est offert une pâtisserie qu'elle a picorée en marchant. Pour les imiter aussi bien, elle a dû travailler avec des oiseaux, je serais prêt à le parier. J'imagine qu'elle était dans un zoo, une volière ou je ne sais quel groupuscule étrange qui ne converse qu'avec des perroquets ou autres mainates d'humeur bavarde. J'ai noté que son annulaire ne portait pas d'anneau. Mariée à son travail. À tous les coups.*

Jour 4. *Elle a quitté son appartement tôt ce matin. Dans les rues, elle a erré un bon moment. Je crois qu'elle a perdu les pédales, surtout lorsqu'elle a entamé une discussion enflammée avec un pan de mur qui visiblement ne partageait pas son opinion. Malgré son regard vide, elle souriait comme une démente. C'est au moment où elle a giflé le mur que j'ai appelé les hommes en blouse blanche pour qu'on s'occupe de cette cinglée. Quand ils sont arrivés, elle s'affairait à secouer son trousseau pour faire entrer une clé dans le mur. Je l'ai eue ! Je savais dès le premier regard qu'il y avait quelque chose qui clochait chez celle-là. Tout le mérite va me revenir pour avoir écarté ce danger potentiel de la rue. Je vais de ce pas au poste pour revendiquer ce haut fait.*

Voilà donc toute l'histoire. À ceci près que j'ai ce dossier entre les mains, ce qui signifie que ça ne s'est pas arrêté là. Pour DéTECTIVE Grog, l'affaire aurait pu en rester là si, au commissariat, il ne s'était pas attaqué à son supérieur. D'après le rapport joint au dossier, rédigé par un tiers présent lors de l'altercation, il serait entré dans le bureau avant de se stopper net en fixant l'aigle empaillé posé sur la commode derrière son patron.

«... Il a pointé le nez aquilin du Capitaine en bégayant des mots incompréhensibles. Le Capitaine a ensuite pris l'anse de sa tasse de café – sur laquelle était dessinée l'ombre d'un rapace – pour en boire une gorgée lorsque Ledoux l'a accusé de boire, je cite, «de façon bien trop bizarre pour être normale». Sans laisser le temps à quiconque de réagir, Ledoux a sauté sur le Capitaine et s'est acharné à l'attacher à son fauteuil avec ses propres lacets «le temps que les personnes compétentes s'occupent de son cas».

Il a été exaucé. Les personnes compétentes sont venues. Mais pour s'occuper de son cas à lui, Eudes Ledoux. Et le voilà devenu locataire de la chambre 341 de l'asile Beau Séjour. Mon nouveau patient. Je referme le dossier et sors de mon bureau pour l'accueillir à son admission. Pendant son entrée, durant laquelle il peste contre l'infirmier à sa gauche, je salue une jeune femme qui s'approche de la sortie. Sur son bras s'appuie une vieille dame, jugée non dangereuse mais atteinte d'Alzheimer. Une certaine madame Sygne.

Mate, le sourire ravageur, les yeux d'un noir profond et le regard intense, elle le dévisage. Pris d'un frisson foudroyant, il s'agite sur son siège. Il regarde autour de lui pour ne voir que l'apparition. Cette vision fugitive s'évanouit en un instant. Comment doit-il réagir ? Les turbulences de l'avion se poursuivent dans le fracas de l'orage. Maudissant sa chance, il se dit que ce doit être l'ange de la Mort qui vient de le saluer. L'ambiance pesante de la cabine n'aide pas à lui ôter cette idée. Plusieurs personnes semblent prier sur les fauteuils qui l'entourent. D'autres imitent les souches, les doigts crispés sur les accoudoirs. Il n'y a que peu de monde sur ce vol. Autre signe que l'accident se profile, se dit-il. Un tremblement ébranle l'appareil. Plusieurs voix résonnent. L'hôtesse garde les yeux clos et ses lèvres tremblent compulsivement... Ça, c'est bien une preuve que le risque de crash est important. Pour une raison inconnue, il essaie de s'en convaincre. Sa frayeur s'accroît à chaque soubresaut.

Un éclair illumine brusquement la cabine. Durant cette brève seconde, les pires idées se bousculent devant ses yeux. Explosion. Chute. Cris. Incendie. Douleur. Impact. Fin. Que de belles choses. Le hurlement tambourinant de l'orage vide son esprit tourmenté. L'avion pique soudainement du nez, lui arrachant un haut-le-cœur. Sans qu'il ne puisse les retenir, des larmes brûlantes lui échappent et roulent sur ses joues, traçant des sillons de sel sur sa peau. Un autre éclat de lumière. Un autre éclat de tonnerre. Il regrette d'avoir voulu rentrer plus tôt. Il n'a pas pris assez de temps pour lui. Il s'en veut d'avoir négligé ses envies. Il n'a pas eu la volonté de poursuivre ses rêves, pourtant à portée de main. Il a des remords pour toutes les occasions qu'il n'a pas saisies. Le haut parleur du capitaine de bord grésille. Le début d'une phrase est interrompu par un autre grésillement.

L'appareil bascule une fois de plus en avant. Il ferme les yeux. Ce n'est pas le film de sa vie qui défile sous ses paupières. C'est plutôt ce qu'aurait pu être sa vie s'il avait cédé, s'il s'était permis d'apprendre ce qu'il voulait, s'il s'était affranchi de ces barrières absurdes qu'il avait pu s'imposer tout au long de ces années. C'est idiot, pense-t-il, j'aurais pu... Le premier choc est d'une violence inouïe. Il sent son corps partir contre le siège qui lui fait face. C'est comme si le temps s'était figé. Il ressent la douleur de la ceinture qui le retient malgré tout. L'intégralité de ses pensées est comme annihilée par les événements. Il n'arrive plus à penser. Un deuxième heurt à l'arrière de la carlingue le plaque contre son fauteuil. Il n'entend plus rien. Il ne voit plus. Ses sens l'abandonnent. Et l'avion s'immobilise. Lorsqu'il recouvre la vue, tout arrive au ralenti. On leur fait signe de se lever et de se diriger vers la sortie. Ses jambes sont en coton. Il parvient à se détacher sans trop s'en rendre compte. Il titube jusqu'à l'hôtesse. La porte est grande ouverte et une vive lumière l'encadre. Ce qu'il y a dehors, il est incapable de le dire. Il garde les yeux mi-clos, pour limiter son aveuglement. Quelques pas à l'extérieur et il trébuche. Si j'avais vécu, j'aurais pu commencer à me réaliser, songe-t-il. Sa chute est interrompue. Il lève les yeux.

Mat, le sourire ravageur, les yeux d'un noir profond et le regard intense, on le dévisage.

La nuit était sombre. Le petit groupe avait trouvé refuge dans une vieille demeure non loin de la route. Le long et laborieux trajet s'était heureusement déroulé sans mauvaise rencontre. Une dame s'établit avec sa fille dans une chambre de l'étage. Si la bâtisse, de l'extérieur, semblait prête à s'effondrer, l'intérieur avait conservé une irréaliste salubrité. Murs et sols n'étaient pas vraiment sales, les meubles remarquablement intacts et le lit, bordé de draps immaculés, trônait fièrement au milieu de la pièce. Le garçon, d'une quinzaine d'années à peine, prit place dans un imposant fauteuil à l'allure confortable dans un coin de la pièce, laissant la couche aux femmes. Le cocher, qui avait fouillé la mesure avant l'entrée de ses passagers, installa un autre fauteuil dans le couloir, afin de pouvoir guetter l'arrivée d'un quelconque propriétaire. Un violent orage s'était déclaré en début de soirée. La pluie battait les fenêtres et le vent paraissait secouer les fondations. La jeune femme se pressa contre sa mère en grelottant. Son frère cherchait la meilleure position pour s'assoupir. Il ne fallut pourtant pas longtemps avant que tous s'endorment d'un sommeil profond, leur long voyage les ayant épuisés.

Ce fut d'abord la dame qui fut atteinte. Dans un soubresaut, un frisson parcourut sa peau. Et son rêve se mua en cauchemar. Elle se trouvait sur une vaste étendue d'herbe entourée d'un bosquet d'une abondante végétation, assise sur une fine couverture de soie blanche où étaient disposés plusieurs mets délicats. De nombreux amis se servaient allègrement dans les différents paniers d'osiers. Soudainement, le ciel azuré se para d'un noir d'encre qui plongea le jardin dans l'obscurité et le silence se fit. Seul un bruissement persistait. Le son se propagea tout autour d'elle, de plus en plus rapidement. Une silhouette indistincte se dégagea des buissons touffus. Des cris brefs là où se tenait son agréable compagnie remplacèrent peu à peu les respirations saccadées. La lumière réapparut et la dame eut un haut-le-cœur devant le spectacle macabre qui s'offrait à ses yeux. Parmi les corps en lambeaux, il en fut un qui se leva, sombre, recouvert de croûtes et de balafres. Son bras se tendit d'un coup sec et pointa la survivante apeurée qui s'effondra, comme foudroyée.

La jeune femme se retourna dans les draps, s'écartant inconsciemment de sa mère qui s'était mise à trembler dans son sommeil. Son esprit s'était égaré dans un château lointain où tout n'était que plaisirs et volupté. Les plats étaient d'un délice incomparable, la compagnie raffinée offrait tout un éventail de conversations qui rivalisaient d'intérêt, le tout dans une atmosphère de paradis terrestre. Paradis qui s'effaça progressivement. Il ne fut bientôt plus possible de voir l'extérieur. Le marbre devint ensuite terne, comme les somptueuses couleurs des fresques murales tombaient en décrépitude. Les invités s'enfuirent alors de toute part en poussant des hurlements déchirants. Tandis que le plafond s'effritait sous de fortes bourrasques d'un vent déchaîné, une ombre se détacha des ténèbres de la fenêtre et s'approcha. Attrapant ses jupons, la fille courut à son tour. Portes et couloirs s'effondraient après son passage. Rien cependant ne ralentissait la progression de la forme noire. Elle se prit les pieds dans un repli de sa robe et tomba brutalement sur le sol. Elle se retourna vivement. La créature la toisait de toute sa hauteur. Son bras se raidit dans un craquement sinistre. Le corps de la jeune femme heurta de nouveau le sol, inerte.

Le garçon tressaillit à son tour. Il courait dans les rues d'un village en riant, son chien jappait joyeusement à ses côtés. Après un énième tour des maisons, il parcourut l'allée principale. L'atmosphère festive d'une bonne journée d'été s'estompa. Tout devint livide. Les fleurs se flétrirent. Le soleil éclatant disparut sous d'épais nuages. Le regard des gens se troubla et tous fixèrent quelque chose dans l'horizon. De manière inexplicable, ils se raidirent avant de chuter. Le chien qui s'était mis à gémir poussa un long hurlement avant de cavalier. Le jeune homme hésita à le suivre, scrutant le lointain. Il ne vit rien arriver. Un éclair zébra le ciel tourmenté lorsqu'apparut une haute stature à quelques pieds de lui. S'il voulut

prendre ses jambes à son cou, ses muscles s'étaient figés. S'il voulut crier, le son ne franchit pas ses lèvres. La silhouette déplaça son bras et poussa un râle abominable. Une odeur de soufre se répandit et l'adolescent sombra.

Le cocher secoua la tête. Un désagréable relent d'enfer s'était propagé dans la pièce. Que faisait-il dans la chambre de ses maîtres ? Tous trois semblaient dormir profondément. Il regagna l'encadrement de la porte, les sourcils froncés. De retour sur son fauteuil, il porta son attention sur la pluie qui continuait de tomber. Dehors, un hennissement effrayé perça l'ébène de la nuit, suivi du grincement de la porte de la maison. Un murmure parvint de l'escalier. L'homme chercha son fusil. Il l'avait pourtant laissé à portée de main ! Il passa ses doigts autour de sa ceinture à la recherche de son couteau. Manquant lui aussi. Une plainte s'échappa de sa gorge et il se réfugia brusquement dans la chambre. Refermant la porte, il se plaqua contre elle. De l'autre côté, des pas à peine audibles faisaient pourtant crisser le parquet.

Un éclair illumina la petite salle. Le cocher aperçut d'abord la dame, sa tête inclinée et sa poitrine écarlate. Il vit ensuite la jeune fille, à moitié hors du lit, le visage ensanglanté. Enfin, il vit le garçon, les bras pendants de chaque côté du fauteuil, un petit couteau planté dans la poitrine.

L'homme s'éloigna de l'entrée pour s'approcher du lit, tout tremblant. La porte vibra violemment. Il fit volte-face lorsqu'elle s'ouvrit. Une silhouette emplissait l'ouverture. L'odeur de soufre était plus vivace que jamais. L'ombre se déplaça, passant sur son visage. Le cocher fut pris d'un frémissement incontrôlable qui lui parcourut l'échine. Il se tourna vers la fenêtre. Son reflet lui adressa un sourire sardonique. L'homme soupira et traversa la vitre dans le désordre de cette nuit d'orage.

La pierre retomba sur le sol. Un autre échec. Encore un, une fois de plus. Barnabé pensa ne jamais pouvoir y arriver. Là, seul sur un pan de désert, rien ne paraissait plus triste que lui. Le sable restait résolument immobile. Le ciel restait résolument clair, d'un bleu parsemé de blanc. La journée idéale. Barnabé s'assit et creusa le sol de ses mains. Pourquoi n'y parvenait-il pas ? Pourquoi était-ce si difficile ? De longues minutes s'égrenèrent, à l'image des grains de sable qui glissaient sur les pierres. Le temps s'était pourtant comme arrêté dès son arrivée. Seule la très légère brise apportait un peu de mouvement, un peu de vie dans cet environnement immobile, cet environnement sans plante ni fleur, sans animaux ni insectes.

Barnabé pensa au village et pleura. Qu'allait-il pouvoir leur dire ? Peut-être prenait-il la chose trop à cœur. Peut-être fallait-il simplement qu'il lâche prise. Non et non. C'était tout simplement impossible. Lorsqu'il releva la tête, le soleil ne semblait toujours pas avoir bougé. Il devait réessayer et ce, jusqu'à la réussite, jusqu'à ce qu'il en soit capable. Il se remit debout en récupérant la pierre recommença. Barnabé força sa détermination des heures durant, quand bien même le temps ne les comptait plus. Plusieurs dizaines de nouveaux essais, plusieurs dizaines de nouveaux échecs. Après une ultime tentative ratée, il s'affaissa, vaincu. Tout son corps, tout son être tendait à la réussite. Mais ce n'était pas suffisant.

S'il n'était pas capable de ça, que lui resterait-il ? Il serait sûrement négligé, mis à l'écart, rejeté, pour finalement être oublié. Cette idée lui sembla insupportable mais il ne pouvait rien y faire. Elle s'imposait à lui, univoque, brutale. Il s'éloigna alors des pierres, de ce pan de désert, de ce ciel trop clair et prit la fuite. Loin de son village, loin des devoirs, des responsabilités, loin de ce rite de passage absurde qu'il ne pourrait jamais passer. Barnabé se mit à courir. Et le soleil reprit sa course pour l'accompagner, là-bas, vers l'horizon.

Un vent froid cogne les vitres de la chambre, provoquant mon réveil dans un sursaut. Lentement, je m'étire, baille et me redresse. Le ciel est encore bas aujourd'hui, comme il l'a été ces derniers jours. Toujours plus gris, toujours plus lourd, prêt à lâcher prise et s'abattre sur nous. Je rejoins mon atelier, face à ma chambre, où m'attendent un chevalet et une toile immaculée. La large porte-fenêtre offre un paysage à couper le souffle. Dès l'instant où mes doigts saisissent le premier pinceau, j'entre dans un état second. Tandis que je manipule couleurs et nuances, mon regard reste accroché à ce nuages sombres, à la mer agitée secouée par des bourrasques furieuses jusqu'à l'horizon, où ciel et mer se rencontrent et se fondent. Je crois distinguer une voile au loin, égarée dans les mouvements incessants des vagues. Posant mon pinceau, je la perds de vue. Est-ce que c'était lui ? Non, ce n'était sûrement qu'une illusion. Une fois de plus. Je ferme les yeux. En contrebas, le fracas de l'eau contre la roche est puissant. Quelle idée de venir s'isoler si haut, si loin de la station balnéaire ! Une idée à lui, évidemment. Ça n'aurait dépendu que de moi, nous aurions acheté le grand et lumineux appartement qui jouxte le musée dans lequel je travaille. Mais il a préféré cette maison qui trône au sommet des falaises, froide et constamment exposée aux coups et rugissements du vent. J'aurais dû refuser avec plus de conviction.

Je remets mon matériel en place et recule de quelques pas pour observer mon œuvre. Rien d'extraordinaire mais je suis quand même plutôt fière de moi. Les mois de pratique commencent à porter leurs fruits sur ma technique. Un coup d'œil à l'horloge et je me hâte de rejoindre la salle de bain. L'eau chaude ne suit l'eau froide qu'après de trop longues minutes. Encore un défaut à cette maison. Son espace vide en est un autre. Habitué aux appartements parisiens, où nous n'avions jamais assez de place, nous nous sommes retrouvés ici avec trop de place pour nos meubles et affaires. Nous n'avons jamais trouvé le temps de combler ce vide. Seuls mon atelier, notre chambre et sa bibliothèque sont complets. Les autres pièces dégagent un manque oppressant. Toutefois, je ne peux pas me résoudre à m'en aller.

Une pluie fine commence à tomber. Je dois me préparer. Dans l'entrée, je me fige : les cirés, les chapeaux, le panier de galets... tout me rappelle cette journée lointaine et pourtant si proche. J'essuie une larme sur ma joue et enfile mes bottes. En me relevant, mon regard s'accroche au roman négligemment ouvert aux dernières pages, là, sur l'étagère. Cette fois, je ne peux réprimer un sanglot. Je lui avais dit de ne pas aller sur l'eau, que le temps n'allait pas rester aussi clair. Il avait ri avant de sauter sur le pont et larguer les amarres en m'envoyant un baiser. Sur le chemin de la maison, je me souviens avoir pensé qu'il était possible que je me sois trompée. J'ai alors senti poindre des regrets de ne pas être partie avec lui. Mais lorsque je suis arrivée dans mon atelier, il bruinait. J'avais pris mes pinceaux et entamé une nouvelle toile. Sans vraiment m'en rendre compte, je peignais la tempête et son bateau perdu dans tourmente.

Le bruit du répondeur me sort de mes souvenirs. Je secoue la tête et efface mes larmes d'un revers de la main. «Maman ? Tu dois travailler j'imagine. Je t'appelle pour te dire que je ne pourrai pas monter te voir pendant les vacances. Je suis désolée mais Enzo m'emmène à Venise. Il m'a fait la surprise. Ensuite, il y a la semaine banalisée à l'école. Donc je te verrai le mois prochain. Bon, on en reparle quand tu seras rentrée. Bisous bisous !» Je claque la porte d'entrée et enfourche mon vélo. Ça fait déjà deux fois qu'elle reporte sa visite. Je sais que la véritable raison de tout ça est qu'elle ne supporte plus d'être ici après ce qui est arrivé à son père. Je ne lui en veux pas, il faut qu'elle vive sa vie.

Dans la descente, je prends rapidement de la vitesse. J'atteins l'intersection entre les bords de falaise et la station. Sans freiner, je prends à gauche. J'y serai bientôt. Le bout du sentier s'achève en tremplin. Poussée par le vent, je décolle.

Paul Boyer était PDG. Paul Boyer était fortuné. Et donc, Paul Boyer était fiancé. Bref, Paul Boyer avait une vie rêvée. Pourtant, pour beaucoup, Paul Boyer était cinglé. Rien de bien flagrant cependant. C'était juste un homme qui suivait ses nombreuses lubies sans se préoccuper ni des conséquences, ni des difficultés à les réaliser. Qu'il s'agisse de l'obsession de rejouer toutes les pubs de shampoings au bureau, de faire du vélib dans le métro ou encore de s'infiltrer au Moulin Rouge en tutu rose, ça n'était jamais allé vraiment loin. Jusqu'à ce jour où il s'est perdu dans son jardin. Aujourd'hui, Paul Boyer a un gros sac à dos. Paul Boyer a froid. Paul Boyer est en Arctique. Mais Paul Boyer est surtout perdu. Après avoir laissé sa carte se noyer dans l'eau gelée, c'était sa boussole qui avait décidé de l'abandonner en sautant de son sac sans préavis ni parachute. La malheureuse avait raté son atterrissage et s'était retrouvée éparpillée sur la dure couche de glace. Paul Boyer est donc seul, livré à lui-même, sans nulle utilité de sa carte de crédit ni aucune idée de la direction à suivre. Son errance semble durer une éternité.

Décidant qu'il est l'heure de dormir malgré le soleil inamovible au-dessus de lui, il installe rapidement sa tente. Couché, et toujours baigné de lumière claire et vive, il regrette une fois de plus de s'être servi du bandeau qu'on lui avait donné dans l'avion comme d'un arc jusqu'à en avoir cassé l'élastique, puisqu'une nouvelle insomnie s'annonce. Les minutes s'égrènent lentement. Très lentement. Trop lentement. Paul se retourne encore et encore, dans le silence glacé du désert blanc. Dans les volutes de pensées anesthésiées qu'il saisit par bribes, il entend un soudain et violent craquement, non loin de lui. Il ne s'en alarme pas, persuadé qu'il ne s'agit que d'une autre hallucination due à son manque de sommeil, comme lorsqu'il avait cru hier avoir croisé un yéti dansant le French Cancan, ou avant-hier ce lampadaire qui lui avait expliqué avec beaucoup de courtoisie la différence entre phoque et otarie. Tandis que son esprit divague au milieu de ses vagues souvenirs, un nouveau craquement bien sinistre secoue sa tente. Paul Boyer se demande alors s'il y a des yétis anthropophages au Pôle Nord, en plus des ours polaires, pingouins et autres terrifiantes créatures. Il cache son visage dans son duvet, comme l'aurait fait un enfant effrayé, lorsque le bruit se répète, encore plus près, pour s'éteindre aussi brusquement qu'il s'est déclenché, laissant planer un silence de mort à l'extérieur. Après quelques minutes de ce suspense insoutenable, Paul Boyer n'en peut plus et se résout à sortir pour jeter un coup d'œil. Pourtant, en ouvrant la fermeture Éclair de l'entrée, il donne d'abord un coup de piolet, histoire de dissuader l'éventuel prédateur mangeur d'hommes qui aurait eu pour idée de venir le goûter. Il attend ensuite quelques minutes de plus, juste pour être sûr. Comme rien n'attaque, il ose passer la tête par l'ouverture. À peine ébloui par la luminosité, il balaie les alentours d'un regard. Ce qu'il voit le laisse pantois.

Paul Boyer est de retour dans son jardin, des semaines plus tôt. Tout y est conforme à ses souvenirs : la chaise longue, le lion couché de tout son long dessus, la piscine, la future madame Boyer pataugeant dedans, le massif de lauriers, au fond, et enfin lui-même, cherchant désespérément un moyen de s'extirper de cet énorme amas de branches. Après plusieurs pas à travers l'épais buisson, son pied butte contre une racine et il s'affale sur le sol. Quand il se relève, il est hors du taillis, face au mur de sa propriété. Complètement perdu, il cherche un moyen de retrouver le jardin sans avoir à rebrousser chemin. Le passage à sa gauche continue sur une dizaine de mètres, simple couloir entre le mur et le fourré de lauriers, avant de s'achever net sur un autre pan de mur. Sur la droite en revanche, il semble y avoir une échappatoire par une petite porte de bois. Paul Boyer avance d'un pas décidé vers cette possible sortie. L'ayant atteinte, il pousse le battant pour se retrouver dans une petite pièce imitation «cabane au fond du jardin». Il le voit là, suspendu à une étagère poussiéreuse. Et, le voyant, une idée s'impose à lui, éclipsant toutes les inepties qui font de sa vie ce qu'elle est. Il fait rapidement demi-tour et s'empli les poumons d'air avant de s'enfoncer de nouveau dans le massif feuillu. Inébranlable, sa

nouvelle détermination ne lui fait craindre aucune éraflure. Il traverse rapidement les lauriers, traçant tout droit. De retour au bord de la piscine, il expire, reprend sa respiration, puis crie à sa future : «Je pars chercher le Père Noël !» ? Et sa future de lui répondre : «Où ça ?
- Ben, au Pôle Nord co-conne !»

Paul Boyer secoue la tête, évacuant les dernières bribes du visage déconfit de sa ex-future épouse. Quelle folie, se dit-il devant l'immensité blanche. Un long grondement sec le fait sursauter. L'image du monstrueux monstre à la gueule pleine de crocs lui revient. Pourtant, il se lève, lui, son menton et son piolet, avec un air de défi, prêt à en découdre. Toutefois, devant lui, aucun yéti carnassier, aucun ours affamé, aucun pingouin enragé. Seulement une large fissure dans la glace qui passe à quelques mètres à peine de son abri. Un nouveau craquement agrandit la faille, en long, en large et en travers. Elle se rapproche alors dangereusement de la tente, la faisant tanguer. Paul Boyer hurle lorsqu'il la voit, impuissant, tomber dans les profondeurs gelées. Il cherche à s'enfuir, courir pour s'éloigner de ce désastre. Après quelques minutes, il lui semble distinguer au loin une sorte d'embarcation quand son pied glisse sur une plaque de glace et le fait chuter lourdement sur le dos. De la suite, il ne se souvient que d'un traîneau tiré par plusieurs rennes et que le premier d'entre eux a le nez rouge.

Quand Paul Boyer se réveille, il est dans une sorte de tente en toile épaisse. Un feu crépite près de lui. Il se redresse doucement. Sa tête le fait souffrir. La première pensée qui lui traverse l'esprit est que l'usine du Père Noël n'est pas vraiment conforme à l'idée qu'il s'en faisait. Il avait imaginé ça plus moderne, moins Davy Crockett des glaces. Il se lève, titube vers ce qui paraît être l'entrée et pousse les rabats de toile. La puissante luminosité extérieure lui fait plisser les yeux. Une fois que ses yeux se sont accommodés, il découvre plusieurs personnes vêtues de manière étranges pour des lutins, certaines avec des doudounes aux couleurs délavées, d'autres avec d'épaisses parkas aux bords de fourrure. Il remarque aussi que les rennes sont en réalité de fiers chiens de traîneau qui s'ébrouent dans la neige. Il fait un pas, puis un autre, et encore un autre, lorsqu'on se précipite auprès de lui pour lui parler dans une langue inconnue. Paul Boyer écarquille les yeux et tombe dans les pommes. La personne qui essaie de communiquer porte un long manteau rouge, une longue chevelure et une longue barbe blanche...

Je marche sur la corde tendue. Dans le silence le plus complet, je revis mes plus grands instants sous les projecteurs. Arrivé au bout, je descends sur le sol, quelques centimètres plus bas. Une poignée de secondes plus tard, je tressaillis. La sonnerie du lycée voisin me vrille les tympans malgré les fenêtres closes. Je me sers un verre d'eau qui aide à faire passer mon cachet. Au rez-de-chaussée, le tic-tac régulier de l'horloge de ma femme résonne. Dans la cuisine, c'est le minuteur du four. Les oiseaux gazouillent gaiement, perchés sur la charpente du toit, et leur chant emplît le grenier. À l'étage, par intervalles réguliers, on entend les voitures qui prennent le virage d'en face à toute allure, en faisant crisser leurs pneus sur le bitume. Je détache la corde en soupirant.

Ma femme rentre en claquant la porte d'entrée. Elle est au téléphone. Elle s'étonne, rit, parle fort. Ses clés tintent entre ses doigts puis contre le mur où elle les suspend. Elle fouille son sac, y remue son bazar. Dans le salon, elle allume la télé, pour l'image, et, sans couper le son, branche également sa chaîne hi-fi, pour la musique. Dehors, les derniers lycéens s'esclaffent encore dans la rue. Les vêpres sonnées font vibrer les vitres. Ma femme raccroche, tape des mains, crie mon nom. Elle monte les marches avec ses talons hauts. Une voiture passe. Le parquet craque. Elle m'appelle de nouveau, poursuivant son ascension. Elle entame une discussion, parlant fort, secouant ses bras sur lesquels s'entrechoquent ses nombreux bracelets. Elle entre dans la pièce sans s'arrêter. Elle voit la corde. Elle se tait brusquement. Je l'attrape et la soulève pour passer sa tête sous le nœud. Je la laisse là et recule contre le mur, fixant la corde de nouveau tendue. Une autre voiture circule. Un coup de feu retentit. Le four sonne.

- Assied-toi s'il-te-plaît.

Je m'exécute malgré mon ardente envie de me précipiter dans l'autre pièce, où je sais qu'il est là, s'autorisant une petite pause dans son planning si chargé. Lorsque je me pose sur une chaise, mon enthousiasme doit pourtant être à peine visible.

- Si tu pouvais arrêter de sourire comme un ahuri, j'ai quelque chose à t'annoncer.

Bon, suis-je donc si transparent ? Mais je ne peux retrouver un semblant de calme. Je brûle d'impatience de franchir la porte et ce côté mystérieux et terriblement sérieux qu'arbore mon colocataire n'arrivera pas à réfréner ce sentiment. Rien ne le pourra.

- Ce n'est pas une chose facile à dire, surtout à ton âge, alors je ne vais pas tergiverser des heures. Celui qui mange tous les biscuits dans le salon, c'est Gérard. Il ne peut pas s'en empêcher. Et jusqu'à présent, ça nous a arrangés. Mais ça fait trop longtemps que ça dure. Voilà. Si c'est lui qui les mange, c'est parce que le Père Noël n'existe pas.

Ah ben si, quelque chose le peut. Mais pourquoi me dit-il ce genre de choses insensées ? Le 25 décembre, ça ne se fait pas de ne pas être gentil et de raconter des vilains mensonges ! Je ne le crois pas. Comment le pourrais-je alors que je sais que c'est faux, que le Père Noël existe et me visite chaque année, savourant lait et cookies laissés à son attention près du sapin, et ce depuis plus de trente-deux ans ? Je refuse de laisser ce type dire n'importe quoi. Pour lui prouver son erreur, je pousse brusquement la porte du salon pour lui présenter... Gérard, la moustache brune blanchie par le lait et habitée par des éclats de biscuits secs. Un voile rouge emplît mon champ de vision.

- Mais... mais...

Je suis couché sur un rude matelas. J'entends un bruit de roulettes, un bruit de sirène et un bruit de Gérard qui dit :

- Ce qu'il a ? Heu, overdose... De quoi ? Ben... puisqu'il s'est jeté sur le stock de Père Noël en chocolat, je dirais cacao.

La ville est un lieu dangereux. Il y a bien la violence physique, les agressions. Mais il y a un danger dont on ne soupçonnait pas la gravité il y a encore quelques années. C'est le danger de la route. De nos jours, on nous bourre le crâne avec des spots publicitaires de prévention sur l'alcool au volant ou sur le danger des deux roues en ville. Pourtant, c'est le moyen de me déplacer en ville que j'utilise le plus. Bien sûr j'ai une voiture mais un deux roues offre une multitude d'avantages comme la facilité de se déplacer ou de se garer. Alors les messages que fait passer le gouvernement, je n'y croyais pas trop avant mon accident.

C'était une nuit d'hiver à Paris. Je sortais d'un bon restaurant où j'avais retrouvé des amis d'enfance. On avait bu quelques verres. Lorsque la soirée fut finie, je proposais à une amie de la raccompagner en scooter. Je n'avais qu'un casque pour deux. Elle n'en voulait pas à cause de sa coiffure et du peu de trajet à faire. Et c'est alors qu'on était partis en scooter à 1 h 00 du matin dans les rues glaciales de Paris. Tout semblait si calme dans la rue et si amusant sur le scooter avec les souvenirs que l'on se remémorait ensemble.

Mais tout à coup, à un carrefour, une voiture nous percutait. Elle était arrivée de ma gauche. Je n'avais pas vu le feu rouge.

Mon amie était passée par dessus la voiture et avait atterri à quelques mètres plus loin sur le trottoir. Et moi, j'avais atterri sur le capot avant de glisser au pied de la voiture. Je sentais alors l'huile du scooter couler sous ma tête. Je restais sans voix. Tous les regards des gens, du bar qui faisait le coin de la rue, étaient tournés vers moi.

Et j'étais là, planté au sol dans la flaque d'huile, à sourire comme un idiot, pensant encore à notre conversation et nos souvenirs.

10 h 10 : Comme tous les mercredi matin, je pars de chez moi pour aller au travail. J'embrasse mon chien comme à chaque fois avant de fermer la porte à clé. Je descends les escaliers en spirale. Mon corps commence à se réveiller au fur et à mesure des marches.

10 h 15 : Il n'y a que quelques pas qui séparent la résidence de mon arrêt de bus. Je traverse la route comme tous les jours mais pas une seule voiture à l'horizon. Quel calme règne quand il n'y a pas le bruit des moteurs qui cache celui des oiseaux et du vent.

10 h 17 : enfin assise sur le banc de l'arrêt de bus. Certes inconfortable mais cela fait du bien à mon corps qui a toujours du mal à se réveiller. Tout autour de moi une rue vide de voitures. Même les maisons paraissent vides, sans bruit, avec leurs volets fermés.

10 h 20 : Le bus a du retard, comme d'habitude. En plus je n'aime pas m'attarder toute seule ici, même en pleine journée par rapport à la maison qui est juste en face de l'arrêt. Il y a des genres de trafiquants, de la « racaille » comme on dit, qui ne fait que rentrer et sortir avec de grands sacs. Ils terrorisent tout le quartier. Depuis qu'ils sont là, il y a des braquages dans les petits commerces ou des cambriolages mais personne n'est sûr que ce soit eux. Même pas la police qui est inexistante dans le quartier. Les fenêtres sont toujours calfeutrées de la lumière, impossible de voir ce qui se passe à l'intérieur.

10 h 22 : Aujourd'hui je n'ai toujours pas vu le petit vieillard qui va chercher son pain à pied et qui passe toujours devant moi avec un sourire et un bonjour. Et il est vrai que je n'ai aussi pas vu l'homme d'affaire en costard et en vélo avec sa serviette au devant dans le panier sur le guidon. Il n'y a d'ailleurs aucune voiture qui passe. La route perpendiculaire à celle de l'arrêt de bus est peu être fermée. Est ce que le bus va passer ? Je commence à m'inquiéter.

10 h 23 : Toujours pas de bus à l'horizon. Toujours pas de voiture ni de personne non plus. Le monde est comme immobile autour de moi. L'inquiétude est alors encore plus grande. Je suis réellement en retard au travail.

10 h 25 : Tout à coup, des voitures de police, avec leurs sirènes insupportables, arrivent en vitesse et encerclent la maison en face de l'arrêt de bus. Ma première pensée est de me dire qu'enfin la police agit sur les voyous du quartier. Mais il se trouve que les choses étaient plus graves que l'on pensait. Les policiers armés jusqu'au cou entrent en force dans la maison. J'entends des tirs. Je suis alors tétanisée, impossible de fuir à cause de la peur. C'est alors qu'un policier se dirige vers moi en courant avec un air surpris et terrorisé à la fois. Il me hurle dessus de me baisser à terre. Mais toujours dans l'impossibilité de bouger, c'est lui qui m'oblige à me mettre à l'abri. Je sens son cœur battre.

13 h 05 : Je suis enfin rentrée à la maison. Il me faudra beaucoup de temps pour me remettre de tout ça. Toujours choquée et tremblante, je regarde le journal télévisé qui va parler de l'opération policière qui a été un succès. Ils ont trouvé un laboratoire d'immigrés qui préparaient de la drogue distribuée dans toute la région.

«Et la personne qui se trouvait sur la place ?» dit le journaliste.

«L'opération policière avait nécessité de fermer toutes les routes adjacentes et les gens avaient reçu l'ordre de rester enfermés chez eux. Mais la personne n'était pas là pendant le week-end où nous avons prévenu discrètement toutes les personnes du quartier. Ceci est une erreur de notre part.»

Elle avait alors compris pourquoi le bus ne passerait pas.

Samedi. L'heure du départ a sonné. Il m'est impossible de reculer dans mon intention. Une belle journée s'annonce, ce qui va favoriser la longue route qu'il me reste à faire. Les petites routes sinueuses défilent devant moi. Mais comme pour mieux redécouvrir l'endroit, ma vitesse diminue de plus en plus. Ou est-ce tout simplement mon inconscient qui redoute d'arriver à destination ? Je ne peux pas répondre à cette question pour le moment.

Il y a quelque temps, j'ai entrepris de revenir chez moi. C'est la seule chose dont je suis sûre. Fuir les tracas et les bruits assourdissants de la ville est devenu vital pour moi. Les paysages ont tellement changé. Cette idée s'affirme au fur et à mesure que j'avance. Je me retrouve encore plus orpheline de mes souvenirs, je n'arrive plus à retrouver les images des lieux de mon enfance. Ceci est l'œuvre de la machine monstrueuse qu'est l'être humain, toujours à la recherche de facilité et de renouveau. C'est dans l'ordre des choses mais pas dans les miennes, moi qui veux retrouver les choses d'avant. Je me retrouve alors entre deux mondes : l'un, où je n'avais plus de souvenirs, où j'étais amnésique et un autre monde, où j'ai retrouvé des souvenirs mais où je ne sais pas s'ils sont bien réels. Je me suis rendue compte que les souvenirs n'ont plus d'importance sans l'image qui les accompagne. L'imaginaire peut prendre le dessus mais cela ne suffit pas.

C'est alors que j'arrive à destination. L'angoisse de ne pas trouver ce que je cherche monte en moi. Mais qu'est ce que je cherche réellement ? Moi même je ne le sais pas, mais on m'a toujours dit que l'on trouve ce que l'on cherche quand on ne s'y attend pas. Et tout se pose alors comme une évidence. Je me dirige sur la place centrale du village. À l'époque, noire de monde, aujourd'hui une seule personne : moi. Je me remémore dans mon esprit les anciens, toujours une parole sage, sur cette place du marché, à refaire le monde à leur manière. Leur accent qui chante alors comme les cigales.

Dimanche. Je me suis installée dans la maison de ma grand-mère maternelle. J'avais demandé les clés à ma mère qui gardait toujours un trousseau pour y revenir de temps en temps. Cachée au cœur du village dans une ruelle étroite, elle est restée toujours la même, comme si le temps s'y était arrêté. Une nuit agitée m'a aidé à retrouver quelques souvenirs. Les escaliers dans l'entrée donnent sur la cuisine. Au deuxième étage, il y a la chambre de ma grand-mère où je n'ose pas rentrer en respect de sa mémoire. Et il y a les deux chambres du haut, une qui donne sur la ruelle et l'autre avec sa petite fenêtre qui donne sur la cour avec le puit.

Pour la première fois depuis longtemps, une sensation de paix et de repos s'offre à moi. Mais une personne me manque : ma grand-mère. En fouillant un peu les placards, je retrouve un vieil album photos. C'est idéal pour se replonger dans les souvenirs. À chaque photo qui défile devant mes yeux, les souvenirs remontent. Les baignades dans la rivière avec mes cousins et cousines sous la surveillance de ma grand-mère. Nos balades au marché tous les jeudi matin avec les vendeurs de pélarçons, de miel ou d'huile d'olive à l'ancienne. Et on s'amusait à tout déguster à tel point qu'on n'avait plus faim lorsqu'il était l'heure de manger. Mais ma grand-mère veillait toujours à ce qu'on mange tout. Une autre photo me fait penser aux journées passées à la bamboueraie. On prenait alors le train à vapeur qui traverse la montagne et longe la rivière. La photo montre nos visages pleins de taches noires à cause de la fumée de charbon, après avoir passé la tête par la fenêtre.

Je me rends alors compte que, malgré les épreuves, mes souvenirs sont restés ancrés dans ma mémoire.

Je décide alors de faire le tour de la ville pour voir si tout ceci est bien vrai. Il y a toujours la rivière qui coule au milieu du village. Elle prend sa source dans les montagnes. D'ailleurs, sur le bord de la route qui longe la montagne pour arriver au village, on voit toujours l'eau qui dévale en cascade. L'eau claire et pure coule jusqu'au village. C'est donc ici que j'aime revenir. Mais il y a bien des choses qui ont changé.

Je ne me rendais pas vraiment compte avant mais il est vrai que les villages étaient de plus en plus désertés. Il ne reste plus que trois commerces en ville. Il y a toujours l'éternel Perret et ses mille et une choses. Une réelle caverne d'Ali Baba. Cela va du jouet, aux outils de bricolage ou des ustensiles de cuisine et produits pour la ménagère. Il reste aussi la boulangère qui s'est diversifiée avec un coin bureau de poste et une grande pièce qui sert de petite épicerie. Elle n'est plus là, la simple boulangère qui, en été, avait devant son magasin un petit stand de glace et en hiver un petit coin chocolat chaud, toujours convivial. Elle a maintenant moins de temps à accorder à ses clients puisqu'elle est à la fois boulangère, épicière et postière. Et tout cela pour une même personne et pour le même salaire. Le dernier commerce, c'est le bistrot de Michel et sa femme «la truie qui hurle». Un nom certes hors du commun mais qui intrigue les touristes perdus. Ici les vieilles histoires se répètent tous les jours avec les anciens des villages assis à la terrasse. Je décide d'y rentrer. Au comptoir, toujours les mêmes, les travailleurs en pause qui écoutent les chasseurs du matin qui ramènent du gibier. Les deux chiens restent tranquilles au pied du tabouret tout en gardant l'œil sur les passages et sur la besace pleine de gibiers. Mais soudainement une chose me frappe. Un homme tout juste âgé de 30 ans en apparence est là assis à regarder par la fenêtre la place où quelques personnes jouent à la pétanque. Ceci me frappe puisque c'est la première personne assez jeune que je rencontre depuis que je suis arrivée ici. Tel un habitué qui s'interroge sur la venue d'un étranger, je vais me renseigner auprès de Michel qui est un bon ami de la famille. D'après ce qu'il a appris, l'homme ne sait pas qui il est réellement. La seule chose qui frappe le barman est la ressemblance de l'homme avec un doyen qui venait de mourir à l'âge de 98 ans dans un sommeil paisible. C'est alors que je vis son regard, aussi perdu que celui que j'avais eu il y a quelques mois. Je décide alors d'aller le voir. Il est assez surpris de voir une personne qui vient lui parler. Je vois qu'il a un grand besoin de parler. Je le sens dans sa voix. Mais je comprends mieux pourquoi cette personne m'a frappé. Je le connaissais de mon enfance passée ici. Lorsque je lui demande son nom, cela est alors devenu une évidence. C'est avec lui que j'allais jouer sur le terrain de basket au bord de la rivière. C'est avec lui que j'allais acheter des bonbons. Lui m'avait reconnue aussi après quelques minutes. Cela est tellement bizarre, de voir comment les gens peuvent se perdre de vue, à tel point qu'on ne puisse plus se reconnaître. C'est alors que l'on commence à parler de nos vies, de ce qu'on était devenus, des raisons pour lesquelles on est ici. Et on se rend alors compte qu'on a des points communs. Il vient de perdre son grand-père. C'était pour lui un père. Et pour moi ma grand-mère était comme une mère. Il se retrouve alors comme orphelin à la recherche de lieux qui lui rappellent les meilleurs moments avec son grand-père. Je lui explique ma situation, comme quoi je cherche la vérité sur mes souvenirs. Ce village est le lieu où on a passé notre enfance, assez similaire. Une conclusion s'impose comme une évidence pour deux points de vue : revenir sur les terres de notre enfance fut un grand voyage au fil des souvenirs. Une photo, une rivière ou le détour d'une ruelle sont ici ce que la madeleine est à Proust.

Des souvenirs resurgissent par flots et emmènent dans les profondeurs de la mémoire jusqu'à nous perdre sur les chemins de la vérité. Il est parfois difficile de faire la différence entre souvenir réel et l'imaginaire.

Arrive l'heure du départ. Ces jours passés dans le lieu de mon enfance m'ont fait du bien. Enfin je peux remettre des images sur des souvenirs retrouvés après un long travail. Bien sûr, tout endroit évolue et change mais il est bon de voir que certaines choses n'ont pas changé. Depuis des mois je rêve de revenir ici. Après un accident où l'on perd la mémoire on ne sait plus qui on est. On perd toute identité, toute origine. C'est comme être dans une cave sombre avec juste un rayon de lumière qui passe en dessous de la porte. Il n'y a que quelques marches à monter pour atteindre le soleil et la chaleur du dehors mais le travail est très dur. C'était une nécessité de revenir ici pour savoir si les souvenirs que j'avais, été réels ou si ce n'était que mon imaginaire qui me jouait des tours. C'est un soulagement de voir que la vérité règne dans son esprit après un si long chemin pour l'atteindre. J'avais donc besoin de revenir dans la maison de mon enfance. C'était un des premiers souvenirs qui était revenu après mon accident. J'avais encore plus besoin de savoir si tous les souvenirs que j'avais, étaient les miens ou si c'était les souvenirs de ceux qui m'avaient raconté ma vie.

Toute cette foule qui va et vient sur le trottoir. Les deux files se croisent. Les uns derrière les autres, les gens se bousculent, se disent pardon ou au contraire se disputent comme des enfants dans une cour d'école. Les voitures côtoient les passants dans un vacarme assourdissant. Chacun donne à l'autre l'image qu'il veut laisser voir. On ne voit même plus les rayons du soleil. Le ciel bleu est caché derrière les buildings plus grands les uns que les autres. Et la chaleur artificielle des moteurs de voiture est étouffante tout comme la foule pressée par le temps.

Tous les jours, je respire cet air là, je côtoie des gens qui me sont inconnus. Mais ce qui me dérange le plus, c'est que, eux me connaissent. Ou du moins en ont un vague souvenir, sans savoir qu'ils me croisent tous les jours.

Et c'est alors que j'entends la sonnerie de l'école au coin de la rue. Elle marque le début de la récréation du matin qui, pour les enfants, est le moment où ils peuvent crier, se défouler, jouer ou même se disputer. Mais, pour moi, cette sonnerie marque un traumatisme car c'est à cette heure précise que le cauchemar a commencé.

Lorsqu'il y a 18 ans, à l'école au coin de la rue, un homme déséquilibré est rentré armé comme un militaire au milieu des combats ou comme un terroriste plein de revendications. Je n'étais alors âgée que de 5 ans mais je garde encore des images. Moi et mes vingt autres camarades, assis au pied du mur du fond de la classe. Et cet inconnu, une bombe humaine, dressé devant nous, avec un air hautain et un profond désespoir dans les yeux.

Voilà ce que je retrouve tous les jours sur les visages des gens qui passent à côté de moi, sans un regard ou un sourire, des petits bourgeois parisiens ou des hommes et femmes d'affaires greffés à leur téléphone. Ils ne savent pas que parmi eux se cachent peut être un ou plusieurs hommes capables de prendre en otage des enfants pour de multiples raisons. Peut être qu'eux mêmes en sont capables.

Je ne lui accorde aucune excuse. Le pardon et la compréhension sont des problèmes pour notre société. Malgré sa mort, je n'éprouve aucune pitié pour celui qui a détruit mon enfance.

Lisa REDARES

Les choses sont noires, puis grises, puis floues, et enfin elles s'éclaircissent. Je tourne la tête, j'ai mal à la nuque. Je vois une petite chambre, on dirait une chambre d'hôtel un peu miteuse. Le papier peint est fleuri, les rideaux sont moches, ce qui confirme ma pensée. J'essaie de me lever, mais je ne sens pas mes jambes. Je me redresse difficilement, et vois qu'elles sont très abîmées, et qu'on m'a fait un bandage grossier. Où est-ce que je suis ? Et avant toute chose, qui suis-je ? Je ne parviens pas à mettre un nom sur ce corps disloqué, affalé sur ce lit. Peut-être que voir mon visage m'aiderait. Je me penche sur le côté et attrape tant bien que mal le petit miroir accroché au-dessus de la table de nuit. Je me regarde : je suis une fille apparemment, je dois avoir vingt ou vingt-et-un ans, je suis brune et j'ai les yeux marron. J'ai un visage plutôt commun, malgré le gros bandage qui m'entoure la tête, tout aussi grossier que ceux qui entourent mes jambes. Bon, toujours pas de nom, aucun souvenir de ce qui a bien pu me mettre dans un tel état. J'entends soudain bouger dans ce qui doit être la petite salle de bain attenante à la chambre. J'attends, espère recevoir des réponses à mes questions. Un homme sort, il doit avoir la trentaine, et il a une entaille dans la joue, assez profonde. J'essaie de lui poser une question, mais il m'interrompt : «Je reviens, bouge pas.». Bon. De toute façon avec mes jambes, où irais-je ? Il s'en va, et je reste avec mes questions. Peu à peu je me rends compte que ça m'est totalement égal. J'allume la télévision, zappe, tombe sur les infos. Je vois les images d'un accident de voiture, assez grave apparemment. «Un accident a eu lieu sur une branche de l'autoroute A10, aux alentours de Lyon. Un homme ivre a pris la route à contresens et a percuté une voiture, occupée par Mme Cartier et sa fille Lisa. Elles étaient sorties faire des courses, nous dit M. Cartier. La mère a été tuée sur le coup mais les autorités sont perplexes, car ni la jeune femme ni le criminel n'ont été retrouvés. Les policiers sont toujours à leur recherche et craignent un enlèvement.» J'éteins la télé et me rendors.

Les filles sont roses, les garçons sont bleus, et c'est comme ça. Les petites filles aiment les poupées et les dinettes. Demandez-leur ce qu'elles veulent devenir, elles répondront invariablement «vétérinaire, ou bien reine du monde si je suis nulle en maths». Les petites filles ont une imagination sans limite et un aplomb sans faille. Puis elles grandissent, et deviennent adolescentes. Elles aiment alors les garçons et les chansons tristes. Demandez-leur ce qu'elles veulent devenir, elles répondront toujours «tout sauf ma mère». Leur aplomb a pris un coup, mais leur capacité à s'imaginer partout sauf là où elles sont se porte à merveille. Puis vient l'âge adulte et les responsabilités. Les femmes aiment les vêtements et les enfants. Demandez-leur ce qu'elles sont devenues, et alors deux cas s'imposent à vous : ou bien elles sont devenues de brillantes avocates et vous répondront «je suis devenue ce que je devais être» avec cet aplomb qu'elles connaissaient dans leur petite enfance, ou bien elles sont femmes au foyer, leur imagination a été enterrée quelque part entre le mariage raté et le sixième enfant, et elles répondront «je suis devenue ma mère».

06:00

Je me réveille en ce joli matin, déjà ensoleillé. J'aime cette période de l'année, quand l'été arrive, qu'il commence à faire chaud et toujours beau. Mais déjà la question m'assaille. Dois-je lui dire ou non ? Cette question, je me la pose depuis quelque temps déjà. Me taire ou parler, quel choix difficile.

07:30

Je suis dans le bus, un livre sur les genoux, ouvert à la même page depuis que je suis monté. Impossible de fixer mon attention, quand je pense à tout ça.

09:45

Et si je décide de lui dire, comment l'annoncer ?

10:15

Je regarde par la fenêtre, complètement inconscient de ce qui se passe autour de moi. On parle, on rit, mais les bruits me semblent de lointains échos. Je ne suis toujours pas décidé.

13:20

Le repas de ce midi était irréel. Le bruit assourdissant de la cafétéria ne m'atteignait pas, perdu que j'étais dans mes pensées. Me revoilà dans cette salle de cours. Comment suis-je arrivé jusque là ? Me souviens plus. On me parle, me pose des questions. Je réponds par monosyllabes et reprends mon dilemme intérieur. Mon choix commence à se dessiner.

14:50

Cette fois, mon choix est posé et déterminé. Je vais lui dire, clairement et nettement. Qu'importe sa réaction, il faut le lui dire c'est très important. Je suis soulagé d'avoir enfin pris une décision.

16:00

Nous y voilà enfin, le moment de vérité. Je descends, entouré d'une foule dense et bruyante. J'entends parler de tout, d'actualité, de politique, de musique... Quel condensé d'informations ! Et on ose dire que les jeunes sont incultes. Moi je ne crois pas, je... Soudain, je n'entends plus rien. Elle est là, au milieu de la foule. Elle me voit, me sourit. Dois-je lui dire ? Je ne sais plus. Quelle sera sa réaction ? Tout redevient confus et flou. Mais elle vient vers moi, je n'ai plus le choix. Mes pensées s'emmêlent, je ne sais pas comment mettre tout ça en ordre. Je cherche des manières, des tournures. Et puis, je me traite d'imbécile, je me dis que je suis ridicule, j'abandonne tout, et lui dit simplement : «Je t'aime».

Elle se levait à huit heures tous les matins, se préparait du café, dont elle remplissait sa tasse plusieurs fois, plus pour se réchauffer que pour le café lui-même. Elle ravivait le feu qui s'était éteint dans la nuit, puis ouvrait ses volets. Et chaque matin, en regardant dehors, elle se disait «quelle tristesse». Le front de mer sur lequel sa fenêtre donnait était désert, même pas la moindre mouette. La ville était complètement morte en hiver, quel contraste avec l'été ! Et quel dommage. Elle ressentait de l'amertume en contemplant ce paysage désolé. Elle aimait tellement cette ville, son morceau de mer, ses falaises. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour rendre tout cela plus attractif. Au musée de la pêche, qu'elle dirigeait, elle affichait régulièrement des photos qu'elle prenait elle-même, et qui étaient magnifiques. Elle organisait deux fois par an de grandes expositions de ses photos, avec des jeux et des balades en trimaran à gagner. Celle de l'été était un vrai succès, mais celle de l'hiver restait constamment et désespérément vide de tout spectateur. Elle continuait cependant, et espérait voir un jour ses efforts récompensés. Elle partait en balade tous les dimanches, chaque fois dans un endroit différent. Hélas, elle était toujours accompagnée de têtes trop connues pour être celles de touristes. Même les bateaux qu'on voyait arriver de Douvres ne transportaient que quelques Anglais qui partaient aussitôt dans les Ardennes pour skier. L'association de remise en état de barques de pêche attirait bien quelques enfants curieux du bricolage, mais même ceux-là finissaient toujours la goutte au nez, à se plaindre du froid et à se précipiter dans la voiture familiale dès qu'elle apparaissait sur le parking qui longe la plage. Elle finissait alors ses journées en rentrant à vélo, en barricadant sa maisonnette contre le froid et en se préparant, cette fois, un thé bien chaud. Elle se disait que la vie continue, qu'au printemps la chaleur reviendrait doucement, ramenant l'animation dans son sillage. Mais d'ici là, que faire ? Comment continuer à faire tourner la ville sans personne ? Bien sûr, on faisait l'effort d'acheter son poisson chez le poissonnier et son fromage chez le laitier, mais ça ne suffisait pas.

Elle avait, quelques semaines auparavant, parcouru les côtes belges et néerlandaises, dans l'espoir de trouver une ville à laquelle elle pourrait faire une demande de jumelage. Après tout, il était fréquent que les collégiens organisent des voyages scolaires dans des villes jumelées à la leur. Elle avait bien trouvé un village aux Pays-Bas, dont elle était à peine parvenue à prononcer le nom, mais le maire lui avait dit à regret qu'il était déjà associé à une ville de Normandie. Elle était donc rentrée, bredouille et amère, dans sa petite ville fantôme. Depuis, sa vie avait repris son cours normal, morose. Elle peignait régulièrement; elle aimait particulièrement faire des portraits. Mais, ses modèles étant principalement les habitants du village, elle s'était aperçue que les visages qu'elle peignait étaient, à cette période, toujours empreints d'une certaine tristesse dans le regard. Elle avait un jour peint une fillette, la petite-fille du boulanger, qui venait en vacances ici à chaque Noël. Elle se souvenait s'être dit, en observant le résultat, que la peluche qu'elle tenait dans ses bras avait un air plus joyeux que la fillette elle-même. Quand elle lui avait demandé ce qui n'allait pas, et que la petite avait répondu qu'elle s'ennuyait quand elle venait chez son papy, elle avait failli pleurer d'impuissance. Depuis, elle avait continué à peindre mais s'était peu à peu tournée vers les paysages. Aux moins, eux étaient impassibles.

Un jour, elle se promenait seule, à la recherche d'un bon angle de vue pour peindre la mer agitée, lorsqu'elle aperçut une silhouette au bord de la falaise. Elle s'approcha, réalisa que c'est une jeune femme et observa son manège. Elle était en train de regarder la mer et esquissait une espèce de rectangle avec ses doigts. Soudain, elle sentit le regard dans son dos et se retourna. Elle devait avoir environ vingt ans, ou un peu plus, elle était brune avec des yeux gris comme le ciel couvert. Elle s'approcha de la femme et la salua. «Vous habitez ici ?» La femme répondit par l'affirmative, alors elle continua et se présenta. Elle s'appelait Charlotte, elle venait du Sud, de Marseille – mais ça, la femme l'avait déjà compris, dès qu'elle avait commencé à parler. Charlotte était étudiante à l'EMCAM (École des

Métiers du Cinéma et d'Acteurs de Marseille). Elle était là pour tourner, avec trois de ses camarades, un film sur les villes qu'elle appelait «Villes-W», W étant la dernière de hello, fantôme en anglais, et la première de Winter, hiver. En résumé, elle était triste de voir toutes ces magnifiques villes de France abandonnées dès les premiers frimas. Elle parcourait alors le pays, et choisissait, dans chaque région, une ville-W. Elle était arrivée ici deux jours auparavant et était tombée amoureuse du paysage. Son choix était donc fixé, et le tournage était prévu pour la semaine d'après. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle se demandait si elle pouvait espérer un quelconque changement une fois le film terminé. Son instinct lui soufflait que oui. Elle laissa alors Charlotte mettre le tournage en place et rentra chez elle, le cœur plus léger qu'à l'aller.

Le mardi suivant, en sortant, elle remarqua un attroupement devant la mairie. Elle s'approcha, intriguée, et vit Charlotte, entourée de deux garçons, l'un tenant une caméra, l'autre une sorte de perche terminée par un micro. Elle aperçut également une autre jeune femme, un calepin dans la main, en train d'interroger le maire. Tous les habitants semblaient émerveillés par Charlotte et son reportage. Tous la regardaient, un grand sourire sur les lèvres. La femme était émue de voir tous ses amis si heureux. Une fois la prise d'images terminée, elle se faufila jusqu'à Charlotte, qui discutait avec son cameraman. Elle lui demanda quand les images seraient diffusées à la télévision. Charlotte, avec un sourire gêné, lui répondit qu'en réalité, le film passerait non pas à la télévision, mais sur internet. Devant l'air déçu de la femme, elle lui expliqua que le nombre de vues serait certainement supérieur, car, grâce aux sites communautaires, les images voyageaient très rapidement sur le net. La femme demanda alors si, en achetant un ordinateur, elle pourrait voir le film. Charlotte lui répondit «Bien sûr !» en riant, et lui promit de lui expliquer le fonctionnement d'internet dès qu'elle aurait fait l'acquisition d'un PC. Elle partit alors dès le lendemain à Calais, la grande ville la plus proche, et acheta un petit ordinateur dans un magasin d'électroménager. Lorsqu'elle revint, Charlotte était disponible et lui expliqua, patiemment et gentiment, les bases de l'utilisation d'internet. Elle lui promit de lui envoyer un e-mail dès que le film serait terminé. La femme attendit donc, impatiente.

Deux mois et quelques jours plus tard.

Le message tant attendu arriva enfin. La femme avait vérifié ses e-mails tous les jours, depuis que Charlotte et ses amis étaient partis. Elle avait depuis appris à se servir de son ordinateur, et trouva rapidement comment visionner le film. Il durait environ cinquante minutes. Charlotte ferait une merveilleuse journaliste : elle était souriante, présentait les villes-W avec beaucoup d'humour et de chaleur, et le reportage était très réussi. La femme était heureuse de voir sa ville présentée sous un angle si positif et attirant.

Quelques jours après avoir vu le film pour la première fois, elle retourna sur le site sur lequel il apparaissait. Elle était éblouie : le film avait été vu plus de trois mille fois ! Les commentaires étaient nombreux, tout le monde avait aimé le reportage. L'un d'eux retint particulièrement son attention. Il était signé d'un certain «Tomtom13». Il disait ceci : «Ce film est fantastique ! Il me donne envie d'aller dans toutes ces villes-W. Ma préférée est cette petite ville près de la frontière belge, quelle beauté ! Ces falaises sont magnifiques, et cette tranquillité ! C'est tellement plus agréable que ces villes noires de monde toute l'année ! J'irai en vacances là-bas dès l'hiver prochain.» La femme n'en crut pas ses yeux. Enfin, elle était récompensée, enfin tous pouvaient voir à quel point sa ville était belle. Elle avait toujours eu de l'admiration pour la mer et pour ces côtes sur lesquelles elle était née. Elle était émue aux larmes de voir tous ces avis positifs sur le reportage. Elle éteignit l'ordinateur, s'essuya les yeux, et sortit dans la nuit tombante, un sourire serein sur les lèvres.

Ca s'est passé l'hiver dernier. J'étais partie pendant un long week-end à Londres, cadeau de mes parents pour ma majorité. Vu le prix des communications téléphoniques, je n'appelais Joris que trois petites minutes chaque soir. L'actualité de chez nous était donc très succincte. Je rentraï, après ces cinq jours, par le train. J'étais seule, mes parents étaient restés dans le Nord, pour voir de vieux amis. Ils y resteraient au moins une semaine, c'était donc l'occasion pour Joris et moi de s'installer à la maison. Mais pour ça, il fallait remplir le frigo. Nous fîmes donc les courses, pendant lesquelles je lui racontai mes petites vacances, comment j'avais visité le musée des sciences, comment j'avais pris le bus londonien, comment j'avais fait du shopping à Covent Garden... Il m'écouta patiemment jusqu'à ce que je lui demande «Et toi ? Quoi de nouveau ?». Pas grand chose, apparemment. Lui et son équipe avait gagné un match de basket le samedi précédent. Sinon... Rien. Ah si, «Tu connaissais Lucas ? Lucas Nevière ?» Ben oui, enfin je vivais dans la même rue que lui avant, je ne le connaissais pas vraiment... Pourquoi ? «Parce qu'il est décédé.» Soudaine impression d'avoir été lâchée dans le vide depuis un avion. Lucas ? Décédé ? Mais, il avait mon âge... Et ce calme avec lequel Joris m'avait annoncé la nouvelle. Certes, il ne le connaissait pas, il avait seulement entendu la nouvelle par des connaissances. Quand j'y pense, je ne le connaissais pas réellement non plus, c'était plus un voisin qui m'avait un jour vaguement demandé si j'avais un livre de sciences à lui prêter, pas plus. Mais quand même... On passe notre adolescence à vouloir être considéré comme un adulte, mais quand j'appris la mort de Lucas, ma première pensée fut «Ce n'était qu'un enfant», et c'était terrible de se dire qu'il ne verrait rien, ne vivrait rien. À notre âge on n'a pas encore commencé à vivre, on n'a pas encore connu les études, les galères et les liens indestructibles qui en résultent, les aventures qui deviendront des souvenirs inoubliables... Il ne vivrait jamais tout cela, il n'aurait jamais d'enfants à qui raconter ses souvenirs. Toutes ces pensées étaient contenues dans la simple phrase «Il est décédé». La dernière fois que je l'avais vu, c'était en janvier; il attendait à l'arrêt de bus, un bonnet gris enfoncé sur la tête, une cigarette à la main. Peut-être se disait-il, au fond, que fumer était mauvais et qu'il risquait un cancer des poumons. Si j'avais pu lui dire qu'il n'avait aucune inquiétude à avoir au sujet du cancer car il mourrait un mois plus tard, qu'aurait-il dit ? D'ailleurs, de quoi était-il mort ? «D'un accident de ski, d'après ce que j'ai entendu dire», me répondit Joris, «il était en Italie pour les vacances avec un groupe de jeunes d'ici». Alors voilà, un accident de ski. Il y avait bien eu ce jeune, quelques mois auparavant, qui avait eu un accident mortel de scooter, mais il avait avalé on ne sait quoi avant de conduire. Je ne dis pas que la mort était méritée, aucune ne l'est, mais il y avait une raison assez évidente à l'accident. Lucas, lui, avait simplement perdu le contrôle de ses skis, dévalé une pente trop rapidement, et était rentré dans un arbre. Les pompiers n'avaient pas pu le ranimer. Alors c'était tout ? Une simple chute de ski, et le voilà disparu, réduit à ne jamais vivre sa vie ? J'avais fait des centaines de chutes en faisant du ski, j'avais même pleuré, mais j'étais encore là ! Je trouvais ça d'une injustice incroyable. Je pensais aussi à ses parents. Perdre un parent est une tristesse terrible, mais perdre un enfant ? Qu'est-ce que c'est, perdre un enfant ? Je me disais seulement «C'est injuste». À la rentrée, le directeur organisa une minute de silence et un hommage pour Lucas. Certains de ses camarades pleurèrent. Je me contentai de regarder le bout de mes chaussures, les sourcils froncés, essayant de contenir mon émotion. Après ça, chacun retourna à ses occupations car après tout, la vie continue. Mais j'aurai toujours une petite pensée pour ce garçon à peine connu finalement, qui n'aura jamais eu l'occasion de vieillir. J'espère que ses amis ne l'oublieront jamais, et qu'ils vivront tous un petit peu pour lui.

Sous sa capuche, il écoute du rap, trop fort. Par moment, ses yeux se ferment. Le fil des oreillettes sort de son sweat gris pour rejoindre le téléphone qu'il tient dans sa main. La lumière du train, blafarde, ne permet pas de voir distinctement son visage à la peau sombre. Le haut-parleur annonce l'arrivée. Nonchalant, comme il l'est toujours, il ne bouge pas. Il se lève au moment où le train s'arrête et arrive devant les portes pile au moment où quelqu'un les ouvre et libère le passage. Jogging noir et baskets blanches complètent sa panoplie. Il trace son chemin seul, sans un regard pour le monde dans lequel il évolue. Il a encore beaucoup à marcher pour rejoindre sa mère et ses trois sœurs, là-haut, dans l'étroit appartement familial. Il entendra la télévision en entrant, l'ignorera comme toujours. Si l'ascenseur était en panne, il ira boire un grand verre d'eau en reprenant son souffle. Sa mère rentrera sans doute tard, alors il sortira du frigo le plat qu'elle avait préparé. Appellera ses sœurs qu'il entend chahuter pour qu'elle mette la table. Après le dîner, il débarrassera sommairement, expédiera ses sœurs au lit et s'enfermera dans sa chambre. Enfin le silence. Alors il attrapera, bien caché derrière sa table de nuit, le dernier livre qu'il a pu se procurer, plus ou moins honnêtement. Il n'y aura plus alors que la musique des mots, plus que des pages à tourner pour ouvrir une brèche et s'évader au delà des remparts de silence qui l'entourent.

Je me suis réveillé en pensant à elle. Après cette séparation si soudaine, incompréhensible, elle me narguait, m'échappait, me tournait autour. Je la voyais partout. La ligne.

«Pars.

- Hein ?»

Elle a déboulé dans l'appartement en plein milieu de l'après midi. C'est ce qu'elle m'a dit. Pars.

«- Pars !»

Là, elle est devenue folle. Vraiment folle. On m'avait bien dit que c'était de la folie douce de rester avec cette fille, qu'elle avait un grain de folie, mais elle était surtout folle de moi, et souvent folle de jalousie. Mais là, ce n'était plus du tout ça : elle était folle, tout court.

«- Pars, mais pars j'te dis ! Et arrête de me regarder, sors ! Sors de là !» Elle avait crié comme ça un certain temps. À vrai dire, je ne me souviens plus bien de ce qu'elle racontait. Des histoires de nuages, de baignoires ou de politique... ça aurait pu être n'importe quoi. Jusqu'à ce qu'elle me dise ça : «Mais achète-toi une ligne de conduite !» Je n'ai entendu que ça. J'ai du me lever, je me souviens avoir fermé la porte, et être sorti sur le parking. Une ligne de conduite. Une ligne ?

Je suis chômeur. Viré pour usurpation de matériel qui n'a jamais existé, à cause d'un chef qui en faisait moins que son employé. C'est dégueulasse. Mais je ne m'apitoie pas sur ça, j'avance. J'ai envoyé des CV partout, et finalement je bosse en intérim. Des boulots à la con, enfin, pas plus cons que d'autres quand on y regarde bien. À peine assez pour payer le loyer, les factures et de quoi manger. Situation banale finalement. Mais voilà, j'ai la rage, quand le monde pleure et souffre sous la tempête, je baisse la tête et continue mon chemin. Olivia croit qu'elle pourra toujours compter sur les autres. Moi je ne crois qu'en moi. Mais Olivia croit en beaucoup trop de choses. Qu'elle peut tout se permettre, par exemple. Elle m'a foutu dehors, avec cette assurance inégalable qui m'a fait tomber sous son charme. Dehors de chez moi, sans rien, ni monnaie, ni clef de voiture. J'ai attendu qu'il fasse nuit, et qu'elle aille reposer sa conscience toujours bien portante dans mon lit. Je suis rentré par la fenêtre. Elle n'a vraiment pas aimé la suite. Oh, rien de très imprévisible. Je ne suis pas méchant, mais elle semble sourde. Alors je lui ai montré. Ses affaires remballées, déposée à l'entrée de la station de métro du coin. Je l'ai foutu dehors avec un jean, un tee-shirt, et un plan. Suis la ligne. Celle-là est pour toi, cadeau. Elle ne connaît pas le métro, elle s'est toujours fait conduire par une âme trop charitable. Mais je savais qu'elle tenait trop à ses fringues et à ses tableaux pour rester hurler devant ma porte plus de cinq minutes. J'avais vu juste : la nuit a été silencieuse.

Je ne dors pas. Je vois les lignes de ma chambre, ces coins de mur trop droits, et ses lignes à elle qui reviennent me troubler. Elle m'a toujours troublé. Elle est belle. Mais les images qui me restent désormais se décomposent en lignes : sa ligne de dos, les lignes de sa main, les lignes qu'elle traçait sur mon corps. Elles se font pressantes, étouffantes. Elles m'emprisonnent, m'obnubilent. Je devais trop l'aimer.

J'ai appelé un serrurier. En attendant je ne quitte pas l'appartement. J'aurai préféré pouvoir sortir, respirer. Mais voilà, je suis méfiant. Et peut-être inspiré, puisque le téléphone sonne. C'est une voix de femme. Elle est d'EDF. Je me rappelle maintenant, j'avais postulé. Ils veulent un entretien. Je suis libre tous les jours, sauf aujourd'hui. Je dois rester en ligne. J'ai failli raccrocher. Rester en ligne ! Je ne les aurais pas oubliées longtemps. La femme me donne un rendez-vous, que je note machinalement sur un post-it. 3 lignes. Mince. Je mets un point. Et ne peux m'empêcher de penser : «À la ligne.» Là, il faut vraiment que je sorte.

C'est bête. D'un coup, il vous arrive quelque chose, pas grand chose en fait, mais cet événement vous

déstabilise complètement. Comme si on vous prenait la tête pour vous la mettre à l'envers. Vous ne voyez plus rien pareil. Et pour finir, vous ne savez plus si on vous a mis la tête à l'envers, ou si on vous l'a remise à l'endroit. De quoi vous faire tourner la tête. Quel est le sens du monde ? Y a-t-il vraiment un sens en fait ? Ou chacun se crée-t-il le sien ? Ça, ça m'irait bien. Je donne mon sens au monde. Mais alors comment Olivia a-t-elle bien pu changer ce sens ? Les lignes dirigent-elles vraiment le monde ? Depuis quelques jours, j'ai l'impression qu'elles dirigent ma vie... et je déteste ça.

C'est quoi au final, une ligne ? Je suis dans le bus. Ligne 44. Encore une. Il faudra que je regarde dans le dictionnaire. J'en vois plein, des lignes. Le contour des lèvres de cette femme, la barre de métal froid, les lignes qui se coupent, se recoupent, se découpent sur le fond de mon imagination. J'imagine ce que je vois. Ces lignes ne peuvent exister. Elles sont dans ma tête... j'ai l'impression d'être dans un monde parallèle. Linéaire. Les plans du bus, celui du sol, du plafond, des vitres, les plans vides formés par les barres grises, tout devient géométrique. Je vois l'espace, emprisonné dans ces lignes, et les gens qui sont dedans. L'espace emprisonné... C'est mon imagination. L'espace ne peut pas être emprisonné. Et moi non plus.

Je suis embauché. Ils sont convaincus de ma motivation. J'ai essayé de ne pas me laisser perturber par les innombrables lignes qui ont tenté de me faire trébucher, je suis assez fier de moi. J'ai simplement failli défaillir lorsque le type - un homme un peu rond, la cinquantaine, pêcheur à la ligne comme en attestent les clichés fièrement exposés dans son bureau... - m'a demandé les grandes lignes de mon parcours. En plus d'envahir mon présent, elles s'insinuent jusque dans mon passé. Et maintenant, je ne suis pas loin d'être malade de savoir que je vais travailler sur les lignes d'électricité de toute la région. Imaginez, m'a-t-il déclaré, que vous êtes responsable de l'énergie qui parvient à tous ces foyers. Vous vous devez d'être performant... et vous verrez, vous en serez fier. Non, je ne l'étais pas. J'avais juste envie de fuir le plus loin possible. Mais j'avais un travail.

Que sommes-nous sans les lignes ? Est-ce qu'on peut encore exister, hors ligne ? Plus de monde virtuel, où est le monde réel ? Sans les lignes d'électricité, de téléphone, de bus ou d'avion ? Sans ligne de mire ? Sans ligne de conduite ? Ah non pas celle là. Déjà pas les autres, mais alors celle là encore moins. Sans ligne, on ne vit plus vraiment. On est sur la touche, derrière la ligne, en retard d'un siècle. Il faut impérativement s'aligner. J'ai regardé dans le dictionnaire. Le Larousse. Je n'y avais pas pensé, mais c'est bien féminin. Ça n'augmente pas ma réussite avec ce genre. Étymologiquement, ça vient du latin, du fil de lin. Ce même lin qui fait «tellement classe» ? Encore un truc de fille...

«1. Trait continu, dont l'étendue se réduit pratiquement à la seule dimension de la longueur. 2. Trait réel ou imaginaire qui sépare deux éléments contigus ; intersection de deux surfaces. 3. Chacun des traits horizontaux marquant certaines feuilles de papier à écrire. ...»

Ça continuait sur une bonne dizaine de lignes. Il y en a des tas, des lignes. C'est un peu tout et n'importe quoi. Ça peut diviser autant que réunir. Question de point de vue. Trait réel ou imaginaire. Comme un trait d'union, ou un trait séparateur. Un trait, tracé, ça existe. Et un trait pas droit, c'est une ligne aussi. Si je traçais mes lignes, les miennes ?

C'est comme ça que je m'en sors. En traçant ma route, depuis tout petit. J'ai toujours tout fait moi-même. J'allais sortir de cet enfer linéaire, quitter ce pétrin dans lequel Olivia m'avait jeté. Laisser tomber toutes ces lignes qui ne m'intéressaient pas, leur dire fermement d'aller voir ailleurs. J'allais me créer mes propres lignes, à commencer par celle de conduite. J'ai toujours aimé conduire. En voiture, il n'y a rien qui m'arrête. J'avance entre les lignes, en ligne droite, je change de ligne ou j'en suis une, je roule dessus. Je change de ligne d'horizon à ma guise. Je suis maître de ma conduite. Les lignes blanches s'étirent, s'étalent. Parfois je les entends pleurer d'être dépassées, d'autres fois je les vois sourire d'emmener les gens vers d'autres horizons. Je les ignore. Je suis déjà loin.

J'ai appelé ma mère. Je lui ai dit que j'avais besoin d'elle. Je sais qu'elle travaille, mais j'invoque un cas de force majeure. Elle a senti la détresse dans ma voix. Elle va venir. Quelque part cela me fait peur mais cela me rassure aussi. Je pense à ce que je vais lui dire. Ce qu'elle va me dire. Ses questions, silencieuses. Et encore, malgré moi, je me remémore. Des mois en arrière. Ses textos défilent devant mes yeux qui pleurent sous la violence du vent, ce vent brutal, bien d'ici. Il tentait de me convaincre de sécher le cours de sociologie. J'avais tenu bon. Il était venu aussi, du coup. Et après dix longues minutes d'attente, il n'y avait toujours personne sur l'estrade. Il s'est retourné vers moi, souriant. J'ai gagné, m'a-t-il soufflé. Je ne sais pas lequel des deux j'ai le plus haï sur l'instant : le professeur qui n'avait pas pris la peine de venir, ou lui, avec son sourire d'ange. Je savais qu'il ne fallait pas mais quand il s'est levé, je l'ai suivi. Idiote.

Et puis hier, il m'a emmenée au cinéma. Je n'ai pas aimé le film. Il meurt, elle finit seule dans le désert, rongée par la culpabilité. L'histoire n'est même pas belle. Elle me fait peur. Elle transpire la fatalité, le désespoir. J'avais envie de fuir. Mais malgré l'horreur, malgré les détails trop vrais, trop ensanglantés, je suis restée à ses côtés jusqu'à la fin. Jusqu'à ce que l'acteur, sur son écran géant, ait rendu son dernier souffle. Et même mort, il était beau.

Puis je suis rentrée chez moi. Pour une fois, il m'a laissé partir sans résister. Les scènes sanglantes du film, imprimées dans mon esprit, ont hanté mon sommeil. Je me suis réveillée en sursaut, la boule au ventre. Depuis quelques jours, je savais qu'il y en avait vraiment une. Minuscule encore, microscopique amas de cellules. Et ça me terrorisait, comme ces images qui ne voulaient plus s'en aller.

J'entends les sirènes qui arrivent, qui repartent. Le vent les porte à mes oreilles plus vite qu'elles n'auraient du y arriver. En face de moi, l'entrée de l'hôpital. Je vois des gens qui sortent, d'autres qui rentrent. Certains rassurés, d'autres plus tendus. Je suis tendue. Et le vent, sournois, brûle mes yeux comme je brûle de l'intérieur. Il y a ce petit morceau de vie en moi. D'y penser, j'ai la tête qui tourne. Et les rafales tourbillonnantes s'engouffrent en moi et effacent tout. Maman, viens vite...

Sensation désagréable de revenir à soi, sans trop bien savoir qui est ce «soi». Il me faut un peu de temps pour le comprendre. Un peu de temps aussi pour que le rouge devant mes yeux file sournoisement se cacher dans les recoins gris de mon cerveau. Ma mère se penche vers moi. Elle appelle une infirmière, et me berce de ses paroles douces, avec les mots que seules les mères savent trouver et qui ont le pouvoir de leur amour. Je l'écoute, ne pense plus à rien. Ne sens plus rien. Je voudrais pouvoir rester comme ça éternellement.

Le docteur me fait face. Je ne sais pas quoi lui dire. Je me rappelle ce matin. En venant, j'étais presque décidée à ressortir de l'hôpital seule, le soir. Puis il y a eu la morsure du vent, les sirènes assommantes, et puis rien. Nous étions le soir, et j'étais encore deux. Je ne savais plus. Il a parlé, j'ai dit que je comprenais. J'ai dit oui. Je ne comprenais pas. Il a parlé encore, j'ai encore dit oui. Je disais oui sans réfléchir, sans y penser. Vaincue par une conviction qui m'était devenue étrangère. On m'a ramenée dans ma chambre. Maman a dit qu'elle resterait avec moi jusqu'à ce que ça soit fini. Les calmants, à leur tour, m'ont assommée et j'ai laissé s'échapper, pour quelques heures, le monde à ses tourments bruyants.

Le ciel est clair. Il fait jour. Ma mère dort dans le fauteuil, juste à côté. Son portable est posé sur la petite table. Je l'attrape doucement. 3 appels manqués. Papa. Je repose l'appareil à sa place. Mon regard erre dans la petite chambre. Je m'éveille complètement, reprends conscience. Je me rappelle, d'un coup.

Je regarde mon ventre. L'émotion me submerge. Je n'ai jamais voulu de tout ça. Jamais voulu de cette situation merdique, jamais voulu devoir trancher. Trancher. Non, jamais. Je ferme les yeux, je voudrais que tout s'efface. Mais je ne vois qu'une lame ensanglantée, que des yeux ouverts sur le vide. Je rouvre précipitamment les miens. Je voudrais pouvoir faire une croix sur tout, partir très loin, oublier. Mais je suis prisonnière de cette chambre d'hôpital et derrière mes paupières, il n'y a que la mort. Je n'y couperais pas. Maman se réveille. Elle a les yeux gonflés, je sais qu'elle a mal dormi. Elle me sourit. «Déjà réveillée ?» C'est plutôt moi qui devrais lui poser la question. Elle pose un baiser sur mon front, va nous chercher de quoi déjeuner. Je ne sais même pas si j'ai faim. Je m'en fous.

L'infirmière me tient la main. Quelques images floues me reviennent péniblement. Je me rends compte que je ne me souviens pas de ces dernières heures. Je regarde devant moi, comprends ce qui se passe. La réalité me percute de plein fouet. Là, tout de suite, je sais ce qui arrive. J'ai peur. Je tourne mon visage, à la recherche d'un regard. Je panique. J'ai peur du sang, depuis le film, de ce sang qui m'éclabousse à l'intérieur. Je me rappelle son visage à lui. Et je sais. Brutalement. Sans bruit, la réalité, horrifiante, atroce, prend possession de moi. La violence des coups, l'éclat de la couleur du sang, le regard ahuri qui ne me lâchait plus. Tempête d'images qui se déchaîne en moi, en un flot irrésistible, inacceptable. Je voudrais hurler, mais aucun son ne sort de mon corps. Mes entrailles se révulsent, alors qu'on s'apprête à tuer l'embryon de vie qui s'y accroche. De ma vie, et de la sienne. Mon corps ne répond plus, je ne peux pas leur dire. Ce n'était pas un film. Laissez l'enfant en vie, pour lui qui ne l'est plus.

C'est mon petit frère. Il joue seul, dans sa voiture en plastique noire. Il fait tout lui-même : le pilote de formule 1, le mécanicien, la police, le bruit du moteur, le cri des sirènes. C'est un sacré gamin, mon petit frère. Il vaut mieux pour lui avec les parents qu'on a. Il vient garer sa voiture devant la jardinière. Il fait bien attention de ne pas dépasser la ligne sur le béton. Papa et Maman ne le regardent pas. Je suis sûre qu'en regardant la mer, Chris rêve d'une voiture qui pourrait rouler sous l'eau, pour surprendre nos ennemis, des vrais méchants qui font peur. Il a de l'imagination, mon petit frère.

Moi, en regardant la mer, j'imagine qu'il y a d'autres mondes derrière. La ligne d'horizon me fascine. Inaccessible. C'est moche. Moche comme le silence des parents. Comme la misère qui les habite. Comme la télé qui ne s'arrête jamais. Je crève d'envie d'attraper Chris qui se débattrait, de m'approcher du métal qui nous barre l'accès à la mer et de lui faire promettre qu'un jour, il ira là-bas. Il ne comprendra pas, me demandera ce qu'il y a derrière la mer. Des vraies voitures. La voiture de James Bond. Il pourra peut-être en avoir une comme ça, lui aussi. Il reste pensif à peine trois secondes. Se débat. Je resserre mon étreinte. Il grogne. Je veux qu'il parle, qu'il me demande de le relâcher. Il faut qu'il apprenne à parler. Papa et Maman ne parlent jamais. Ils s'aiment, ne s'aiment plus. Ils essaient de ne pas être trop malheureux. Par peur des mots qui blessent, ils les ont tous proscrits. Des chaînes de silence qu'ils ont attachées à leurs pieds les entraînent vers le fond. Chris est leur bouée, je ne veux pas qu'il coule. Il joue seul, dans sa voiture en plastique noire. C'est mon petit frère.

Alix VANHAECKE

Tous les jours, je fais la même chose. Même le week-end, ces deux jours-là ne sont qu'un arc du cercle. Je me lève, m'apprête, descends au rez-de-chaussée, prépare la salle et tire le rideau de fer qui cache la porte d'entrée de ma boutique. Je suis le propriétaire d'un café ouvert sept jours sur sept dans une petite ville. J'ai quarante et un ans, mes parents sont morts l'an dernier et j'ai hérité de leur commerce. Je n'avais pas le cœur de le vendre et puis, j'en avais plus qu'assez de mon ancien emploi.

Aujourd'hui nous sommes lundi. La semaine, j'ai des clients dès l'ouverture, à sept heures du matin. Ce sont surtout des travailleurs. Je les vois défiler les uns après les autres et je leur sers la même commande que toutes les fois précédentes. Puis, c'est le vide pendant vingt minutes environ. Sept heures vingt : Madame Harris, la gérante de la laverie d'en face vient me demander son expresso rallongé d'un peu de lait. Je la connais si bien qu'au lieu de lui tendre un petit tube, je verse directement le sucre dans le gobelet en carton. Elle me sourit, merci Tim.

Huit heures. C'est l'heure des "à emporter". Une file interminable de visages à peine connus me demande quelque chose de différent.

Neuf heures, c'est la tranche horaire des mères au foyer, des vieux, des étudiants, des "inactifs" comme on dit. Que des habitués. Mais aujourd'hui, lundi trois mars, je vois un visage complètement inconnu entrer dans ma salle. C'est un homme, il a l'air perdu. Il me demande un café double, serré. C'est le signe qu'il va rester longtemps. Je parie qu'il attend quelqu'un.

Neuf heures quarante. Mes habitués sont partis. Ne reste que la demoiselle du lundi qui commence son cours à dix heures. Elle enfile méthodiquement quantité de bracelets de couleur. L'inconnu la fixe avec une espèce de fascination pour sa minutie : rose, bleu, vert, rouge, violet. Rose, bleu, vert, rouge, violet. Rose, bleu, vert...

Dix heures. La demoiselle du lundi est partie. Ce n'est pas encore l'heure des lève-tard, ne reste donc que l'inconnu. La salle est en forme de L tourné vers la gauche. Contre le mur, il y a des banquettes bordées de tables carrées. Au milieu, des tables rondes et des chaises. Au fond, le comptoir, lui aussi en angle droit, avec des tabourets pour s'y asseoir. Si l'on exclu le fait que je n'ai pas de carrelage moucheté, mon établissement est très classique. Assis sur la banquette qui fait l'angle du mur, c'est ce que doit se dire cet homme.

Dix heures trente : L'étranger aux cheveux noirs a sorti un carnet. Apparemment mon café doit être drôlement intéressant pour un troquet vieillot parce qu'il est en train de le dessiner sous tous les angles. À un moment, il change même de place et me demande un autre café, un normal cette fois. Je crois qu'il me dessine aussi parce qu'il m'observe depuis tout à l'heure. C'est drôle, cet homme me rappelle quelqu'un. Sa façon de se tenir, stoïque, indifférent, m'est familière.

Treize heures. Beaucoup viennent chercher un café ou un thé après leur repas. Plusieurs tables sont occupées par des amis qui se retrouvent en début d'après midi. C'est l'heure que je préfère car je peux voir ces visages heureux et détendus. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours voulu travailler ici, parce que les gens viennent pour se retrouver, pour passer un moment ensemble. C'est ma façon de contribuer à embellir le monde. Et puis, j'ai toujours aimé le café. J'en bois depuis que je suis enfant, vers neuf ou dix ans. Mes copains pensaient que c'était ce qui me rendait aussi nerveux et excité mais je sais que c'est mon état naturel. Je cachais ma paranoïa derrière les effets de la caféine mais je sais qu'elle

112

n'y est pour rien. Je suis comme ça, mais je crois que personne ne l'a jamais vraiment compris. Excusez-moi ? Je voudrais un café latté s'il vous plaît. La cliente me tire de ma rêverie, je sursaute légèrement. Je sursaute tout le temps en fait, et encore, je me suis débarrassé de l'habitude de pousser un cri en même temps. Oui, je vous fais ça tout de suite. Je bredouille. La jeune

femme, petite, rousse, peau blanche, récupère sa commande, paye et fait mine de se diriger vers une table. À mi-chemin, elle se fige. Elle balaie la salle du regard et s'arrête sur l'inconnu aux cheveux noirs. Elle marche vers lui. Ça y est, elle est là, la personne qu'il attendait, c'était elle. La rousse se penche vers lui, il redresse la tête, il ne sourit pas comme je m'y attendais. Elle parle, il semble réfléchir, puis attrape son stylo et lui donne. Elle se redresse et va s'asseoir deux tables plus loin. Elle voulait juste de quoi écrire.

Quatorze heures. L'inconnu est toujours là, à demi-masqué par tous mes clients de l'après-midi. Il semble désespéré. Il n'a pas déjeuné, il n'a rien mangé depuis qu'il est entré ici, il se contente de boire des expressos corsés. La caféine devrait le faire trembler mais rien ne transparait sur son visage. Cette indifférence, cette monotonie, cette nonchalance... Je le connais, j'en suis certain.

Il a cessé de dessiner, il est appuyé contre la fenêtre et regarde dehors. Je commence à me demander s'il attend vraiment quelqu'un, précisément je veux dire. Il semble plutôt espérer que quelque chose se produise. Il porte un jean sombre, trop large pour son corps et un pull noir. Une veste bleu roi traîne sur ses genoux. Il ne cesse de l'ôter et de la remettre. Je sais qu'il est nerveux mais il ne le montre pas, mes clients ne voient qu'un homme figé par l'indifférence qui traîne là tel un désœuvré mais moi je sais qu'il est au bord de la crise de nerfs.

Seize heures. Le groupe de lycéens vient me saluer et me passer la commande habituelle. Café allongé pour la brune, la grande blonde veut du thé, les deux garçons choisissent un chocolat chaud. Ils viennent tous les jours après leurs cours. Ils discutent un peu avec moi et vont s'asseoir à la table juste à côté de l'inconnu. Maintenant que je peux le comparer avec ses voisins, je peux dire qu'il est plus jeune que je le pensais. Il ne doit pas avoir vingt ans en fait, mais il est mal rasé et ses cheveux noirs durcissent ses traits déjà masculins. Il se lève et vient me commander son sixième café de la journée.

- Je vous l'allonge un peu ? Sinon vous ne dormirez pas de la nuit.

Je souris. Il hoche la tête et je perçois un imperceptible sourire se dessiner au coin de la bouche. Je le regarde un instant et tout à coup, je sens ses yeux bleus clairs me transpercer. Ses yeux, je les connais, je suis formel. En fait je connais tout chez cet homme : ses yeux, ses cheveux, sa stature, son attitude, tout cela, je l'ai déjà vu ailleurs mais les pièces du puzzle ne veulent pas s'assembler. C'est comme une poupée de chiffons : le bras en coton, la jambe en velours, la tête en tweed...

- Merci.

Il paye, mais au lieu de retourner s'asseoir, il reste là, face à ma caisse enregistreuse trop encombrante.

- Euh... bredouille-t-il... vous... ne seriez pas euh... non laissez tomber.

Et il regagne sa place tel un voleur, honteux, précipité, embarrassé.

Dix huit heures trente. Le café se vide petit à petit, c'est bientôt l'heure de la fermeture. Moi-même j'ai abandonné ma machine au profit du lave vaisselle. Les tasses et les sous-tasses s'empilent à l'intérieur et je referme la porte bruyamment. L'inconnu sursaute. Il regarde toujours dehors, mais comme il fait nuit, c'est surtout son reflet qu'il voit dans cette vitre. Je crois qu'il ne l'a même pas remarqué, il semble plongé dans des pensées qui le torturent. Je commence à être fatigué, je me languis de la fermeture.

Dix huit heures quarante cinq. Victoria entre. Elle porte une robe de soirée rouge et a lissé ses cheveux.

- Bonsoir Tim, fais moi un expresso, serré s'il-te-plait.

- T'as rendez-vous, ce soir ?

113

- Ouais, je vois un homme que j'ai rencontré à l'expo photo la semaine dernière et franchement je le sens pas.

- Pourquoi tu y vas alors ?

- Parce qu'être célibataire à quarante ans c'est...

Elle s'arrête à temps. Victoria est ma voisine et amie. Elle a divorcé il y a trois

ans et est venue s'installer dans l'appartement à côté du mien. Contrairement à moi, elle est obsédée par l'idée de trouver le deuxième amour de sa vie. Je la soupçonne secrètement d'être encore amoureuse de son ex-mari qui est partie avec une autre. Moi c'est différent : je n'ai jamais été marié. Elle reste jusqu'à l'heure de la fermeture puis attrape son sac et me demande de lui souhaiter bon courage.

Dix neuf heures. Ça y est, c'est l'heure de la fermeture. Les stores se baissent et l'inconnu, qui est toujours là, regarde les battants de métal descendre trop lentement. Il ne reste que lui et il ne semble pas prêt à partir. Je m'approche.

- Monsieur, je ferme, il va falloir que vous partiez.

- Ah euh... oui. Désolé, je...

Il ne finit pas sa phrase. Il enfile sa veste et fait mine de se diriger vers la sortie, mais au dernier moment, il se retourne.

- Attendez, je ne peux pas partir comme ça. Je suis venu ici pour vous parler et j'ai eu besoin de toute la journée pour en trouver le courage. Je m'appelle Yuan Tucker.

Je sursaute à l'entente de ce nom. Tucker, il veut dire comme... ?

- Je suis le fils de Gregory Tucker.

Évidemment. Voilà d'où me venait cette sensation de déjà vu. Yuan Tucker est son portrait craché, le même, exactement.

- Mon père est mort le mois dernier d'un cancer du poumon. Ma mère et lui étaient divorcés depuis des années, alors c'est à moi que papa a demandé de faire ça. Il m'a demandé de... venir vous dire qu'il regrettait. Il a ajouté que vous comprendriez.

Nous restons un moment dans le silence. J'ai froid et j'ai envie de pleurer.

- Est-ce que vous... comprenez ? S'assure Yuan.

- Oui... je comprends parfaitement ce qu'a voulu me dire ton père. Merci d'être venu jusqu'ici pour me transmettre ce message. Yuan me sourit. Il a tout à coup l'air apaisé, mais qui ne le serait pas après avoir accompli la dernière volonté de celui qui vous a donné la vie ? Ça doit être une mission éprouvante, de revenir dans le passé de ses parents, de remonter jusqu'à leur adolescence, cette époque souvent floue et méconnue de la deuxième génération. Je me demande s'il a déjà entendu l'histoire toute entière. Probablement pas, ce ne sont pas des choses que l'on raconte à ses enfants.

Yuan quitte mon café, le cœur bien plus léger qu'à son arrivée. La peine, c'est moi qui viens de la réceptionner. Je n'ai pas revu Gregory depuis presque vingt ans maintenant, pas depuis que cette dispute idiote nous a séparés juste avant d'entrer à l'Université. Nous nous sommes quittés, fâchés, mais je n'ai jamais cessé de penser à lui. Aujourd'hui, il est parti en emportant toutes nos chances non saisies de nous retrouver. Ça m'énerve, c'est tout à fait le genre de Gregory, ça, se draper dans sa fierté, disparaître, puis revenir brutalement, comme si de rien n'était. Mais c'est trop tard maintenant, puisqu'il n'est plus là. Les gens agissent toujours trop tard et même mort, Gregory Tucker continuera de torturer mon esprit.

Qu'est-ce que j'ai mal aux pieds ! Je m'arrête à l'ombre d'un arbre et jette le trognon de ma pomme dans l'herbe, en contrebas. Je n'en peux plus de ces nouvelles chaussures ! Je devrais me dépêcher de remonter, mon prochain cours est dans moins de vingt minutes et impossible de marcher vite avec de pareils instruments de torture. Je dois avoir un problème avec mon pied gauche parce que ces satanées chaussures ne veulent pas rester en place ! Je paye cher ma gourmandise : profitant de mon heure libre avant le cours de français, je suis simplement descendue à la supérette en bas de mon lycée pour acheter quelque chose à grignoter. Une pomme, cela ne faisait de mal à personne !

Avisant l'heure plutôt bien avancée, je décide de me remettre en route, lorsque j'entends le bruit singulier d'un moteur de scooter. De loin, je reconnais Thomas, un vieil ami qui semble monter vers le lycée. Je lève le pouce, une moue suppliante et il s'arrête en riant.

- Flemmarde ! me dit-il en me faisant deux bises sur les joues
 - J'ai mal aux pieds ! je me défends, fais-moi une place sur ton scooter au lieu de te moquer de moi !
 - Je ne peux pas Violette, répond-t-il d'un air désolé, je n'ai pas de deuxième casque.
 - Ne t'inquiète pas ! je porte un serre-tête magique aujourd'hui ! Avec lui rien ne peut nous arriver ! M'écris-je en désignant mon accessoire. Mon ami se met à rire et m'intime de monter. Pour quelques mètres, nous ne risquons rien, et puis à cette heure, personne ne passe par ici.

Nous parlons joyeusement, sentir le vent sur mon visage est une sensation unique. Je ris, tout me paraît si insignifiant, sans importance, presque comme si rien n'avait jamais existé. Ma vie, mes études, mes amis, l'avenir... Nous prenons le grand virage puis déboîtons de la route dans la piste cyclable. J'ai l'impression d'être libre, que rien ne peut nous arrêter, que ce moment n'allait jamais s'arrêter, que mon ami allait m'emmener au bout du monde, loin de tout.

- Allan m'attend près du garage à vélo, me dit Thomas. Je sais qu'il a crié, mais avec le vent, je n'ai pas compris.
 - Quoi ?! Je demande. Je n'ai jamais pu entendre la réponse. Je sens le véhicule dérapier, les pneus crisser dans un râle horrible. Je nous sens basculer, mon corps se soulever. Une intense douleur, puis plus rien.

Rien du tout...

- J'ai du français à finir, je crois que je vais aller en salle de permanence, dis-je tout en faisant claquer les crochets de mon classeur.
 - Moi aussi, me répond mon amie Violette, et si nous allions le faire dehors ? Il fait beau.
 - Oui c'est une bonne idée.

Nous sortons précipitamment de la salle d'anglais, notre premier cours de la matinée. J'ai cette matière en horreur, et je crois qu'elle me le rend bien ! Ma camarade de classe me parle, un sourire sur ses lèvres. Elle sourit tout le temps. Nous poussons les lourdes portes de l'établissement et nous installons sur le goudron. Tandis que nous sortons nos affaires, je commence à lui parler de Guillaume, un amour de jeunesse. C'est un sujet que nous abordons souvent, elle et moi ; nos sentiments mutuels.

- Bon, finis ton français, me dit-elle au bout d'une demi-heure, moi je vais descendre m'acheter quelque

chose à manger.

- Tu vas y arriver avec tes nouvelles chaussures ? ris-je.
 - T'en fais pas, j'ai peur de rien !

Et elle se met en route, claquant exagérément ses talons blancs pour me faire rire. Violette n'est pas le genre de fille qui passe inaperçue.

Cela fait déjà un moment qu'elle est partie, mais je sais qu'avec ses nouvelles chaussures, elle ne peut pas marcher très vite. Moi je suis restée sur le parvis du lycée, j'ai presque fini mon étude de texte. Je ne fais jamais mes devoirs à temps, je ne suis pas quelqu'un d'organisé. J'ai vraiment du mal à me concentrer, mais il faut absolument que je termine ; si jamais le professeur ramasse, je suis fichue ! Hier soir, je me suis endormie sur ma copie, tellement je suis fatiguée en ce moment.

Un crissement de pneus me fait lever la tête, au loin, près du garage à vélo, je vois un scooter dérapier sur des gravillons. Le guidon passe de gauche à droite, on dirait que le conducteur a totalement perdu le contrôle. Je regarde avec horreur l'accident se produire. Moins d'un mètre plus loin, le véhicule finit par basculer, le garçon lâche prise et tombe au sol. Il pousse un hurlement de douleur tandis que son énorme scooter s'abat sur lui. Des morceaux de plexiglas du casque volent jusqu'à mes pieds, la protection s'est brisée en milles morceaux. Puis j'entends un second cri, long et rempli de peur. Je vois Violette voler quelques demi-secondes puis s'écraser violemment sur le sol.

Elle roule sur plusieurs mètres. Sa voix s'est déjà éteinte, sa peau râpe sur le sol, ses vêtements se déchirent, ses os ne semblent plus qu'être du papier de verre. J'ai la nausée, je vais vomir, et pourtant mes yeux ne peuvent se détacher de ce spectacle d'horreur. L'odeur de chair brûlée est insoutenable, comme de la viande trop cuite. Je ne mangerai plus jamais de viande. Une des chaussures blanches rebondit jusqu'à mes pieds. Plaquant ma main sur ma bouche, j'ai à peine le temps de me retourner pour vomir dans le gravier. Dans ma main, je serre la sandale encore immaculée.

Je soulève mes sacs de courses sur un grognement fatigué. Il me reste encore un bon kilomètre avant d'arriver chez moi. Je me demande encore pourquoi je fais tout ce trajet à pied chaque matin depuis cinq ans juste pour quelques légumes, deux ou trois œufs et quelques décagrammes de sucre. Qu'il est ennuyeux d'être un vieux à la retraite, surtout quand l'on est seul. La vie m'ennuie depuis que j'ai perdu en même temps ma femme et mon travail. Retraite forcée à la maison pour moi, retraite forcée dans l'au-delà pour elle.

Je secoue la tête, ce n'est pas le moment de ressasser de vieux souvenirs. Je reprends ma route, le bourdonnement d'un scooter dans l'oreille. Il arrive en face de moi. Cela doit être des lycéens. C'est tout ce qu'il y a là-haut, un lycée. J'adore passer devant – il est sur mon trajet – ça embaume la vie, ça grouille de jeunes qui ont encore le temps, pleins de temps devant eux... Le scooter se rapproche de plus en plus, au bruit, je peux affirmer que c'est un Oliver. Je connais tous les sons de chaque marque de deux-roues. Avant je travaillais dans la police, et je réparais des véhicules à l'occasion. Rien ne me résistait. C'était il y a bien longtemps, j'avais l'impression d'être si jeune, d'avoir encore tellement de temps. Je croyais avoir toute la vie, je croyais pouvoir tout faire, tout connaître. Ma jeunesse me donnait le plus puissant des pouvoirs...

Je les vois passer à toute vitesse, un garçon et une fille. La jeune fille rit. De gros rubans sont attachés dans son dos, ils volent avec le vent. Elle ressemble à ma femme. Ils nous ressemblent. C'est beau, la

116

jeunesse.

Je poursuis ma route sur quelques mètres, quand soudain j'entends un crash, puis un cri. C'est la jeune fille. Ce sont eux, j'en suis sûr. Une bourrasque de mistral passe dans mes cheveux, gelant mon crâne ; quelque chose s'immobilise contre mes jambes. Le ruban rose de la jeune fille. Il est déchiré en son milieu. Je le ramasse et le serre dans ma main. Je me sens peiné, j'ai déjà vu plusieurs accidents dans ma vie, mais jamais je n'ai eu aussi mal au cœur à la vue de ces deux corps massacrés. À mon âge ! J'en ai vu d'autres ! Je suis peut être ridicule, mais amoureux de la vie.

Je quitte les lieux, un bout de tissu fuchsia à la main. Ce serait toujours ça de gagné.

La sonnerie retentit enfin. Cela fait déjà longtemps que je n'écoute plus le cours ; le moindre bruit réussit à me déconcentrer. Tout à l'heure, un claquement de talons dans le couloir a réussi à attirer mon attention ! Je range mes affaires, aussi flegme que d'habitude, dans le plus grand désordre, sans y prêter aucune attention quand je sens mon portable vibrer sous mes doigts.

Retrouve-moi devant le garage à vélo vers neuf heure quinze, y a-t-il écrit. C'est signé Thomas.

Il a la chance de commencer à dix heures, lui ! Je propose à mon meilleur ami de m'accompagner mais celui-ci me répond :

- Allan, tu sais bien que j'essaie d'arrêter de fumer alors pas question que je traîne dehors avec Thomas et toi, vous allez me donner envie ! Et puis je dois finir mes exercices de maths de toute façon. Et il s'en va. Un peu vexé, je hausse les épaules et prends la direction du portail. Aussitôt à l'extérieur, je sens les rayons du soleil m'éblouir. Je déteste l'été, il fait toujours trop chaud. Arrivé à destination un peu en avance, je m'appuie contre une des barrières et sors une cigarette de mon sac.

Je jette mon mégot à terre. Ce n'est peut être pas très propre, mais un de plus ou un de moins ne changerait plus vraiment les choses. Voilà près de vingt minutes que j'attends Thomas. Pourquoi donc est-il si long à arriver ? Il a déjà presque un quart d'heure de retard ! Tant pis, je fume une autre cigarette. Je plonge ma main dans mon sac à la recherche d'un briquet quand j'entends le bruit singulier du scooter de mon ami. Il n'y en a pas deux comme le sien. Parfois je me demande comment cette épave fait pour rouler !

Je sors le nez de mon sac et le vois approcher à toute vitesse. Combien de fois lui ai-je dit de rouler moins vite ! Il transporte une fille derrière lui. Étrange, habituellement, il ne prend jamais personne s'il n'a pas de deuxième casque. Je ne connais presque pas la passagère, elle s'appelle Violette je crois, c'est une de ses amies d'enfance. Je lève le bras pour lui signaler de s'arrêter, je vois ses mains actionner les freins plusieurs fois, il crie quelque chose, il semble paniqué. Il dérape sur du gravier ; une giclée de sable m'aveugle, puis des petits cailloux s'abattent sur moi, me forçant à me protéger de mes mains. J'entends les roues racler le sol, puis l'impact d'une chute, et enfin le bruit de la chair racler contre le sol.

Le silence retombe. Lorsque j'ouvre les yeux, il n'y a plus rien devant moi, juste une traînée de sang. Je remarque à mes pieds un serre-tête noir brodé de dentelles, sans doute celui de la fille. L'objet à la main, je m'approche : le scooter s'est renversé un peu plus loin, le véhicule a écrasé mon ami de tout son poids. Il gît inconscient sous l'énorme machine. Son visage ne porte aucune égratignure, son

117

casque s'est éclaté quelques pas en arrière. Mais sous l'instrument de la mort, une tache de sang s'agrandit. J'ai peur qu'il ne soit... plus vivant. Mes yeux suivent la seconde arabesque rouge. Quelques mètres plus loin, le corps de la fille est étendu sur le côté.

Une nausée suffocante me prend lorsque je m'approche d'elle : la peau de ses jambes est complètement brûlée, ça et là subsistent de vagues morceaux de vêtement. Une des ses chaussures est restée à son pied tandis que l'autre, la gauche, a volé de l'autre côté du parvis. Celle qui reste n'est plus vraiment blanche à présent. Sa jupe et son t-shirt ont à peu près survécu mais lorsque je vois son visage, je plaque ma main sur ma bouche. C'était comme si elle n'avait plus... de visage, justement. Ou en tout cas plus de lèvres, ni de peau, ni de cils, ni de sourcils, juste des lambeaux beiges recouvrant une forme rougeâtre. Je ne peux pas rester plus longtemps et reviens près de mon ami, avec l'espoir qu'il se réveille. Figé par ce spectacle, je ne bouge plus.

Plus du tout.

Cela fait plus de vingt minutes que j'attends maintenant, sans doute ne viendra-t-elle pas. Elle n'a pas répondu à mes nombreux messages, ni à toutes les fois où je l'ai appelée. C'est étrange, habituellement, elle ne rate pour rien au monde notre repas du mercredi, c'est la tradition. C'est comme ça toutes les semaines depuis que j'ai déménagé dans une grande ville voisine de la notre : dès la sortie du lycée, elle saute dans le bus qui fait la liaison entre nos deux agglomérations, puis nous nous retrouvons sur la place principale avant de décider du petit coin de paradis bon marché que nous choisirons pour déjeuner.

Généralement nous échouons dans le restaurant de pâtes ; ma sœur adore ça, et elle prend toujours les mêmes. Violette et moi avons toujours été proches, et mon déménagement n'a fait que renforcer ce lien. Je tente à nouveau d'appeler ma petite sœur, ce retard m'inquiète de plus en plus, mais je tombe une fois encore directement sur le répondeur. En général cela signifie que le portable est éteint, or, ma sœur n'éteint jamais son téléphone. Des scénarios-catastrophes commencent à affluer dans mon esprit. Et si elle avait eu un accident ? Et si elle s'était faite enlever ?

Je téléphone chez mes parents. Personne. Si j'entends encore un répondeur, j'explose. Je n'en peux plus d'attendre. Je fais quelques pas dans la rue. Au loin, on entend une ambulance. Et si c'était elle ? - Excusez-moi madame, savez-vous ce qui s'est passé ? je demande à une dame entre deux âges, qui, curieuse, semble avoir tout observé.

Apparemment, une voiture a heurté plusieurs personnes. C'était de la faute des piétons aussi : si le feu est rouge, on ne traverse pas, et encore moins quand il y a des voitures qui approchent. Ça coule de source tout de même non ? Les gens de nos jours sont... Excusez-moi, je l'interromps, déjà fatiguée de ses discours sur la morale publique, savez-vous si parmi les blessés il y avait une jeune fille d'environ dix sept ans, brune, plutôt petite ?

Non, il n'y avait qu'une seule adolescente et elle ne correspondait pas à cette description, répond-t-elle tout de même un peu vexée.

Il faut absolument que je me calme, je commence à délirer. Elle est simplement bloquée dans les embouteillages, ou alors elle a raté le bus de midi à cause d'un professeur qui l'a retenue ! Je suis

118

vraiment paranoïaque parfois. Je ris de moi même – il y a vraiment de quoi – quand soudain mon téléphone sonne, me faisant sursauter.

Je pense d'abord que c'est elle, mais un numéro inconnu s'affiche sur l'écran de mon cellulaire. Allô Mademoiselle Paoli ? Ici l'hôpital Camus, c'est à propos de votre sœur, Violette. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? C'est grave ? je questionne la voix tremblante. - Oui, me répondit la voix, elle a eu un accident grave... dans lequel elle est décédée.

Cette nuit est plus noire que jamais, tant mieux, cela facilite encore plus les choses. Il ne faut pas que quelqu'un me voit, sinon je risque beaucoup d'ennuis. J'arrête mon scooter en bas du quartier et monte à pied jusque devant sa maison, avant de regarder l'heure sur mon téléphone ; deux heures quinze du matin. N'importe qui se demanderait s'il était vraiment utile de traîner dehors en début de printemps à une heure pareille, un mardi soir. Moi, cela ne me semble plus absurde, la vengeance est ma seule motivation. Ce que je fais n'est pas très loyal, mais parfois la haine nous pousse à faire des choses idiotes.

Je dissimule mon deux-roues dans un buisson de la maison voisine et avance dans son chemin à pas de loup. Comme je m'y attendais, son Oliver est bien caché entre les deux voitures de ses parents. Parfait pour moi. Je m'agenouille entre les deux véhicules et sors de ma petite sacoche un tournevis. Sa pointe brille à la lueur pale de la lune. Soudain j'entends du bruit ; alerté, je m'allonge à plat ventre sur le gravier. Mon ennemi ouvre la fenêtre de son balcon et jette un œil aux alentours. Il a sans doute été interpellé par le reflet de l'outil. Heureusement, il ne me voit pas, dissimulé par l'énorme voiture de sa poule-aux-œufs-d'or de mère, et referme le battant sur un haussement d'épaule. Cela doit être la première fois de toute ma vie où je suis content de ma petite taille.

Enfin tranquille, je reprends ma besogne, et avec l'habileté d'un professionnel, je sabote les freins de son précieux accès à l'indépendance. Je ne comprends pas moi-même ce qui me pousse à agir de manière aussi lâche. Pourtant, lorsque j'enfourche mon propre véhicule, je ne peux pas m'empêcher de sourire bêtement. Je lui souhaite bien des douleurs, et dans le meilleur/pire des cas (ne rien rayer) un accident mortel. Je ne ferme pas l'œil de la nuit, toute cette histoire tourne dans ma tête. Je suis si ridicule. C'est toujours lorsqu'on perd les choses que l'on se rend compte à quel point elles comptent pour nous, comme certaines personnes qui sont là depuis si longtemps que l'on n' imagine plus la vie sans elles, en ayant cependant oublié ce qu'elles font pour nous. C'est probablement une des causes principales de la progressive agonie des sentiments : on oublie que l'on aime. Moi le premier.

J'oublie vite, tout et n'importe quoi. Les choses, importantes ou non, les gens, simples passants ou amis proches. Cela fait de moi un solitaire forcé, qui agit toujours trop tard. Comme cette fois en fait. Thomas et moi, nous avons été amis. Maintenant, nous ne le sommes plus. Alors, on passe notre temps à échafauder des sales coups l'un contre l'autre. On va toujours plus loin. Je ne me souviens même plus de la raison pour laquelle on en est arrivé là ; une idiotie sûrement. Comme la base de presque toutes les disputes sur terre.

Je sors du lycée, il n'y a presque personne dehors, tout le monde semble avoir disparu. Je regarde un peu autour de moi quand soudain je sens quelque chose me frapper les jambes.

- Aïe ! dis-je dans un chuchotement, plus par habitude que par réelle douleur. Je ramasse l'objet coupable et comprends qu'il s'agit d'un sac. C'est celui de Violette, une vieille amie. Il semble presque vide, comment a-t-il atterri ici ? À mes pieds gît son agenda, puis un peu plus loin, un de ses classeurs, puis

119

encore quelques pas derrière, un manuel d'anglais. Le reste de ses affaires se suit ainsi. Mon regard remonte le long de ce chemin. Une trousse, un paquet de mouchoirs, un cahier. Pourquoi ses affaires sont-elles répandues ainsi ? Un autre classeur, un livre, son téléphone portable cassé en deux morceaux. Une sorte d'angoisse me prend, qu'y a-t-il au bout de cette allée de vestiges scolaires ? Sa trousse complètement aplatie, ses écouteurs en miettes, sa règle détruite. Détruite.

J'arrive à la fin de cette ligne, et je découvre avec horreur deux corps allongés. Le sien, puis je reconnais celui de Thomas. Comme hypnotisé par le dégoût, je m'approche à pas lents, j'ai envie de croire qu'elle allait se relever comme si de rien n'était, mais tout ce que je vois c'est une tache rouge qui grandit.

- Tu ne devrais pas regarder, me dit doucement Allan. Il ne me faut pas une seconde de plus pour comprendre ce qu'il s'est passé. Elle est montée sur le scooter, sur le même scooter que j'ai saboté la veille. Elle est morte. C'est moi qui l'ai tuée.

Depuis que nos parents ont disparu, c'est moi qui m'occupe de mon frère. Comme je ne suis pas encore majeur, je n'ai pas légalement le droit d'être son tuteur. Il faut donc que je mente. Cela fait un an que Fabien et moi donnons le change. Nous faisons croire que nos parents sont en vacances, en voyage d'affaires, chez de la famille ou qu'ils sont souffrants ou occupés. Les gens me demandent souvent quand est-ce qu'ils rentreront, ou quand est-ce qu'ils seront disponibles. Dans trois mois, je réponds. C'est vrai, dans trois mois, ils reviendront, ou plutôt, ils ne reviendront pas. Dans trois mois je serai majeur et j'annoncerai la disparition de nos parents afin de devenir le tuteur légal de mon frère âgé de quinze ans.

La disparition de mes parents ne m'affecte pas tant que ça, mais je fais semblant, il ne faudrait pas que quelqu'un soupçonne quoi que ce soit. Mes parents, je sais très bien où ils sont : enterrés dans le jardin. C'est moi qui les ai tués, mais j'avais une bonne raison : ils voulaient envoyer mon frère dans un internat ! Dans un lycée, à l'autre bout de la France, célèbre pour son option musique. Fabien l'a demandé et ils ont dit oui. Quels imbéciles, comme s'ils savaient ce qui était bon pour lui. Moi je le savais, et j'avais compris depuis longtemps qu'aller dans cet établissement serait trop de pression pour ses petites épaules.

Cependant comme nos parents ne voulaient pas m'écouter, j'ai dû les tuer. Je les ai poignardés puis enterrés soigneusement au fond du jardin, près de l'acacia. Nos parents mystérieusement envolés, la musique est devenue le dernier de ses soucis. J'étais obligé, je veux dire, qu'aurais-je pu faire d'autre pour protéger mon petit frère ? À qui aurais-je pu demander de l'aide ? Personne n'aurait compris. Personne ne peut comprendre que la seule chose dont mon frère a besoin, c'est de moi. Je n'avais pas le choix. J'ai un travail de nuit pour subvenir à nos besoins, je m'occupe de la maison comme je le peux et fais en sorte que nous ayons une vie tout à fait normale. Vous voyez, je suis bien meilleur à moi tout seul que nos deux parents réunis. C'est irréfutable.

Je connais bien ma petite sœur, mais depuis dix ans, je ne la reconnais plus. Depuis qu'elle a déménagé dans cette station au bord de la mer dans le Nord en fait. On ne se parle presque plus alors que nous ne sommes pas fâchées. Elle n'aime plus parler, c'est tout. Pourtant, quand elle était plus jeune, c'était un vrai moulin à paroles, elle prenait un malin plaisir à jouer les je-sais-tout pour m'agacer. Aujourd'hui je dois batailler comme une folle pour savoir si elle va bien. Je crois que ma sœur est malade, mais même sous la torture, elle ne me l'avouerait pas. Toutefois, le fait qu'elle ait quitté son travail, sa maison et toute sa vie du jour au lendemain m'a mise sur la voie.

Je frappe à sa porte. Elle n'a pas de sonnette. Je dois attendre trente bonnes secondes avant qu'elle vienne ouvrir. Ça m'agace. Il m'a fallu des heures pour arriver dans ce no man's land dans lequel elle vit et je suis morte de fatigue. Elle finit tout de même par m'accueillir, non sans avoir regardé par le judas qu'elle a fait installer. Je crois qu'elle est devenue paranoïaque depuis qu'elle vit ici. J'entre, une énorme valise derrière moi et me traîne jusqu'à la minuscule chambre d'amis. Ça fait deux minutes que je suis là et elle n'a encore rien dit, elle se contente de me regarder batailler avec mes bagages d'un air absent.

Ma sœur se traîne une dépression depuis quelques années. Ça a démarré sans raison apparente. Elle a acheté cette maison après avoir vendu l'appartement qu'elle possédait dans notre région natale avec tout ce qu'il y avait dedans. Sur le moment, ça ne m'a pas surpris. Je veux dire, ma sœur est une artiste, elle est sans cesse à la recherche de nouvelles sources d'inspiration et ce genre de décision soudaine sont courante chez elle. J'ai surnommé ça «la crise des quarante deux ans et cinq mois». C'est difficile de suivre le cours de sa vie, elle commence quelque chose, l'abandonne, la recommence puis abandonne de nouveau. Elle chante, danse, écrit, mais surtout, elle peint. De tous les arts, la peinture est le sein.

Quoi qu'il en soit, tout semblait rouler pour elle, elle vivait heureuse dans ce grand désordre organisé qu'était son quotidien. Puis soudainement, elle a tout quitté, est venue ici et a accepté cet emploi de gardienne de musée. Sur le coup ça m'a fait rire : une brindille comme elle toujours au régime, embauchée pour surveiller et protéger des œuvres d'art de grande valeur ! Mais lorsque je l'avais revue quelques temps après, dans sa nouvelle demeure, elle avait pris au moins quinze kilo. J'étais perplexe (et je le suis toujours) : cette femme, grasse et morne, ce n'était pas ma sœur. Cette maison triste dans cette région froide, ce boulot monotone et cette vie bien rangée, réglée comme du papier à musique, ce n'était pas elle. Certainement pas.

La seule chose qui me permet de la retrouver un peu est son atelier. Elle ne l'ouvre jamais en ma présence, mais rien que le fait de savoir qu'il existe maintient un dernier lien avec celle que j'ai connue. Ma sœur me fait signe de la suivre dans ce qu'elle appelle une cuisine et claque violemment la porte de la petite pièce sentant l'huile lorsque nous passons devant, accompagnant son geste d'un regard mauvais. Elle ne m'avait plus lancé cette œillade depuis ses cinq ans, quand je lui avais volé son doudou. Elle recommence, elle régresse peut-être, ou elle devient plus timide. Avant, ma sœur ne ratait jamais une occasion d'être sur le devant de la scène et maintenant elle cache ses œuvres comme l'artiste obscure qu'elle n'a jamais été.

Nous entrons dans la cuisine.

- Tu veux du café ? demande-t-elle. Enfin, c'est la première fois qu'elle s'adresse à moi. Je réponds oui, à mi-voix, et elle s'exécute. Sa machine est lente, c'est une vieille, très vieille, de celles qui ont besoin de papier filtre. Je profite qu'elle me tourne le dos pour constater qu'absolument rien n'a changé dans la

décoration. Il y a toujours cette photo minable dans ce cadre hideux. C'est une photo de Lyna, la fille de ma sœur. Elles ne se sont jamais entendues. Premièrement, parce que Lyna n'a pas de père (personne ne sait qui c'est) et deuxièmement – eh ! Vous avez vu ma sœur ? C'est une éternelle adolescente qui n'a pas plus d'instinct maternel qu'un poivron rouge ! Alors vous imaginez quel genre de mère elle a pu être.

Lyna n'a donc absolument pas pleuré son départ dans le Nord, de toute façon, la petite a sa propre famille maintenant. Elle s'est mariée avec un type riche, elle vit à Paris dans un quartier chic, avec les deux-enfants-le-labrador-le-jardin-le-sac-Dior-et-la-porcelaine-de-Limoges. Quand on y pense, Lyna (qui d'ailleurs déteste son prénom) est devenue tout le contraire de sa mère. Elle a une vie tout ce qu'il y a de plus ordinaire et déteste tout ce qui sort du moule. Même moi, j'ai toujours pensé qu'elle manquait de caractère, mais avec le recul, c'est probablement une réaction à la personnalité fragmentée de sa mère et à son éducation chaotiquement laxiste.

Ma sœur pose ma tasse devant moi et nous commençons à discuter. On dirait deux étrangères. Certaines personnes trouveraient sans doute aberrant que deux êtres humains du même sang se comportent de manière aussi froide mais ça ne me choque plus. Ça fait si longtemps que cette femme a pris la place de ma sœur que j'en suis venue à me demander qui j'ai vraiment en face de moi.

- Je vais quitter mon travail au musée, m'annonce-t-elle en reposant sa tasse. L'espace d'un instant, j'ai un sursaut d'espoir. Ça y est, elle se réveille, elle redevient elle-même, elle va rentrer dans le Sud avec moi et reprendre son ancienne vie décousue débordante de joie.

- Ah bon, et pour faire quoi ? Je demande avec un peu trop d'enthousiasme dans la voix. Ça a pour effet d'éveiller ses soupçons. Elle me jette un regard en coin tout en jouant avec les dernières gouttes de café au fond de sa tasse. Elle les fait rouler le long des parois, comme elle l'a toujours fait.

La petite larme brune a le temps de faire un tour entier avant qu'elle me réponde :

- Je vais aller vivre aux Pays Bas.

- Quoi ?

Cette nouvelle me fait l'effet d'un claque. J'ai cru qu'elle revenait, mais non, elle ne fait que s'éloigner encore plus.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Je n'en peux déjà plus de vivre ici, il y a trop de monde. Au Pays Bas je pourrai travailler chez moi. J'ai une offre d'emploi comme traductrice.

Les bras m'en tombent. Elle est sérieuse, ce n'est pas une plaisanterie. Elle va vraiment quitter la France. Elle va encore fuir. Comme quand elle avait vingt ans et que son copain l'a quittée. Elle a voulu s'enfuir en Italie, elle voulait s'installer à Bari et vivre de sa peinture. Elle recommence, sauf que cette fois, elle ne fuit pas vers l'aventure mais vers... le vide. Ma sœur se retirait lentement de la civilisation comme un animal vieillissant.

- Tu pars quand ?

- En même temps que toi, répond-t-elle. Voilà qui explique tout ces cartons dans le couloir.

- Tu vends cette maison ?

- Oui, sauf l'atelier.

- Comment tu pourrais garder l'atelier ?

- Je ne vais pas le garder, je vais le détruire. C'est pour cela que je t'ai faite venir.

- Pardon ?

Sans me répondre, elle marche jusqu'à la pièce secrète et pour la première fois, m'en ouvre la porte. J'avais imaginé cet endroit des dizaines de fois, mais la vérité n'avait strictement rien d'excitant ou de magique. Ce n'était qu'un local sale et froid, puant la vieille peinture et la cigarette. Des toiles à moitié achevées étaient entreposées contre les murs comme des déchets. Les pinceaux traînaient sur les tables, leurs poils doux emprisonnés par des résidus de couleurs. Les couteaux étaient à pleurer tant ils étaient tordus. Des craies écrasées gisaient par terre. Des lambeaux de papier voletaient lamentablement au sol. Même les taches de peinture évoquaient de la crasse dégoûtante et non la créativité de l'artiste.

- Tu veux détruire cette pièce ? je demande.

Ma sœur hoche la tête. J'en serais presque soulagée. Ce qu'elle ose appeler un atelier a l'air de... je n'ai même pas de mot pour décrire cette caricature. Elle s'avance vers une hache soigneusement posée contre le mur et me la désigne d'une main invitante. À moi l'honneur. Je secoue la tête, c'est à elle de le faire. Ma sœur prend l'outil, trop lourd pour elle et, d'un mouvement ample, lent, brutal et sans aucune émotion, donne un immense coup contre le mur du fond. Un trou béant apparaît et la pièce tremble. C'est effrayant. Il y a un moment d'inertie, nous écoutons les derniers craquements, puis dès que le silence est total, ma sœur recommence.

Elle donne un deuxième coup, puis un troisième, un quatrième. Elle ne s'arrête plus. De plus en plus fort et de plus en plus vite. Chacun des chocs résonne dans mon ventre. Je la regarde faire sans pouvoir me joindre à elle. J'ai l'impression que c'est elle-même qu'elle est en train de battre, de frapper, de tuer... J'ai l'impression qu'elle se suicide sous mes yeux, qu'elle se donne le coup de grâce, que ma petite sœur est en train de mourir, mais je ne fais rien. Je ne bouge pas, je n'interviens pas. Je la laisse se tuer, car c'est ainsi que devait s'achever son œuvre. Je l'ai toujours su. Elle n'était pas faite pour vivre, elle n'avait jamais été taillée pour la vie, et maintenant que cette grosse femme avait pris sa place, elle pouvait se retirer discrètement de scène. Ni vu, ni connu. Bien joué, petite sœur.

124

Drama queen

- Si mes parents savaient, ils me tueraient, tu sais, dit-elle. Aussitôt, mon sourire retombe et je la lâche. Je me lève et marche jusqu'à la fenêtre. Au soleil, mes cheveux paraissent blonds. C'est une remarque idiote mais c'est la première fois qu'ils sont assez longs pour que je puisse le voir. Il fait chaud aujourd'hui, j'ai bien fait de mettre ce t-shirt. C'est celui avec des étoiles, mon préféré. Il est plutôt court, noir, avec des boutons dans le dos et un col large.

Je sais, on s'en fiche. Je cherche juste à gagner du temps pour ne pas avoir à la regarder. Elle pleure, enfin presque plus, elle renifle lamentablement et essuie son nez rougi avec un mouchoir détrempé. Je déteste quand elle fait sa drama-queen. Toutes les filles ne pleurent pas, la preuve : j'en suis une, est-ce que je suis en train de pleurer ? Non.

Elle appelle doucement mon nom, elle me supplie presque. Je ne peux pas la laisser comme ça. Je me retourne et la prends dans mes bras. Sa tête s'échoue contre ma poitrine insignifiante et il me semble que ses larmes se tarissent enfin. Je crois que je ne suis pas normale. Je devrais pleurer, je devrais avoir peur moi aussi, mais je ne ressens rien. Comme si je savais que cela ne pouvait que mal finir. Un jour, ses parents découvriront ce que l'on a fait et ça en sera finit de nous.

Justine VINCENTI

125

Romain ABADJIAN	
Cimetière des dialogues	5
Lutte contre la page blanche	8
Un vol pour l'Amérique	9
Les pommes rouges	11
AID(e)S	12
Une vie tourmentée	15
Survivre dans ce monde fou	16
Célia BARBIER	
Être le même tout en étant différent...	19
Sans lendemain...	20
Comme un manque...	21
Nouvel horizon...	23
Ne tente pas d'oublier ce qui reste à jamais gravé...	24
Trahis moi, trahis le, mais surtout ne la fais pas souffrir...	25
Haine... Amour ?	26
Sa dernière soirée...	28
Ne te retourne pas...	31
Sombre lueur...	32
Un cri du cœur...	33
Renouveau...	35
Le vide lui ouvrirait les bras...	36
Le silence est d'or...	37
Comment peut-on savoir que l'on ne sait pas si l'on pense savoir que l'on sait ?	39
Débauche... Reproche...	40
Questions multiples...	41
Il vaut parfois mieux se taire...	42
Megane CORIZZI	
Évasion	43
Troubles nocturnes	44
Welcome to London	45
L'ombre de moi-même	47
Inès LOPEZ	
Amitié par correspondance	48
Mode d'emploi & définition	53
Le bruit qui fait taire le monde	54
Anaïs MARCHAL	
Délire paradisiaque	57
Deux paires d'yeux	58
Mélancolie	62
Pause	66

Pose	68
Le retardataire	69
Thibaud MEURICE	
La nuit avait son œil clos	70
Le Château	72
L'opération de la D.I.N.A.	73
Vous, la mer et le pneu.	75
Aline MOUGENOT	
Aurora	76
Cours d'eau	78
20192011 La dernière Gare.	79
Erwan POMMEREAU	
Cas d'étude	83
Crash	85
Désordre d'une nuit d'orage	86
Barnabé	88
Seule sur sa falaise	89
Paul Boyer	90
Le funambule	92
Juste une mise au point...	93
Lisa REDARES	
Conséquence d'un souvenir d'enfance	94
Le bus ne passe pas.	95
Le chemin de la vérité	96
Un souvenir encore douloureux ...	98
Noreen ROPERS	
Chambre d'hôtel	99
Cliché	100
L'annonce	101
W	102
Souvenirs	104
Alix VANHAECKE	
Filature	105
Linéarité	106
L'annonce	108
Sur la photo	110
Justine VINCENTI	
Express	111
La contredanse	114
Majorité	120
Soap Opera	121
Drama queen	124